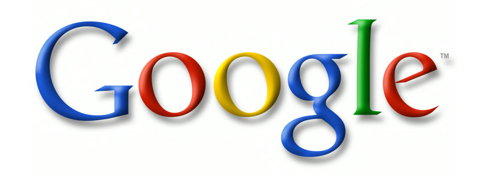
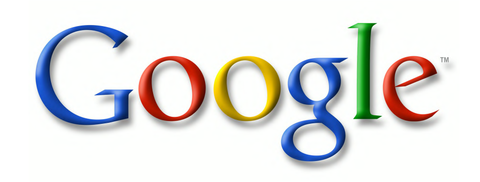
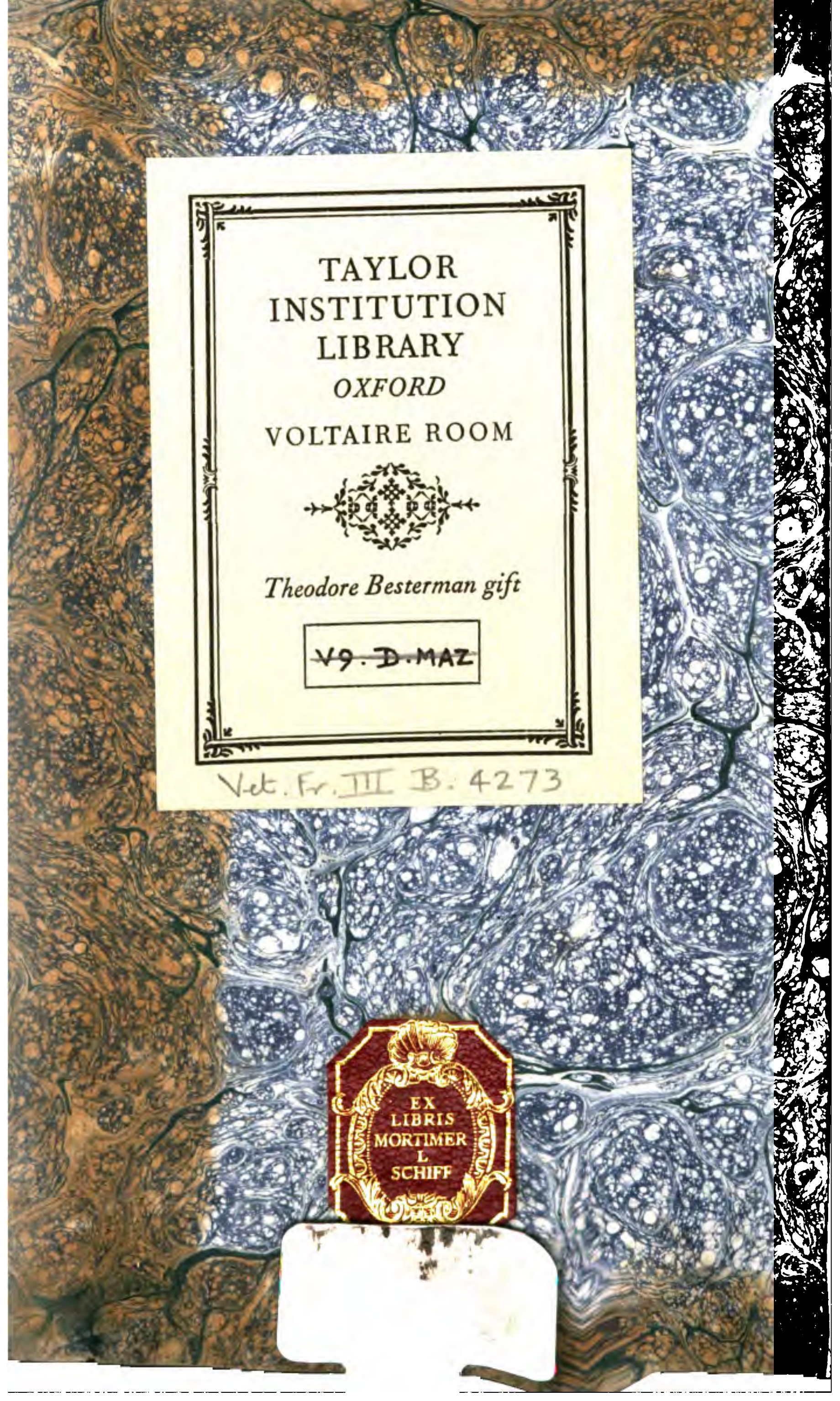





ACADÉMIE DE PARIS
PRIX DU CONCOURS GÉNÉRAL



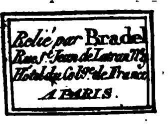
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
V9. D. MAZ
Vet. Fr. III B. 4273
EX
LIBRIS
MORTIMER
L.
SCHIFF



[V42**]

336/9

C R II 151


Relié par Bradel
Rue St. Jean de Latran N° 9
Hotel du Col. gc. de France
A PARIS.

VIE
DE VOLTAIRE.

Cet ouvrage se trouve aussi :

Chez { PONTHIEU, libraire, / PÉLICIER, *idem*, } à Paris, au Palais-Royal.

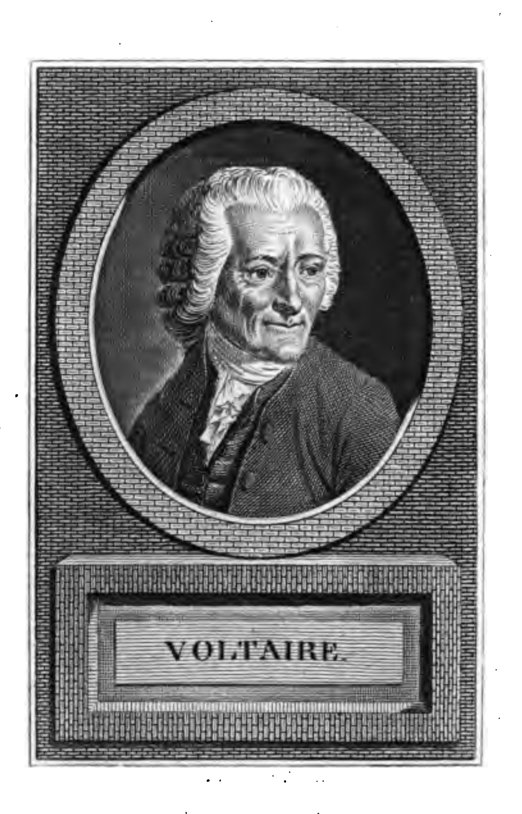
Et à

Bordeaux, chez LAWALLE et NEVEUX, libraires.

Lyon, —— MANEL fils, libraire, place Bellecourt.

Marseille, —— les frères CAMOINS, libraires.

Toulon, —— VIEUSSEUX aîné, imprimeur-libraire.


VOLTAIRE.

VIE
DE VOLTAIRE.

PAR M. F.-A.-J. MAZURE,
INSPECTEUR-GÉNÉRAL DES ÉTUDES.



PARIS,
CHEZ ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE MAZARINE, N° 30;
ET DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1821.

IMPRIMERIE DE DENUGON.

AVERTISSEMENT.

LORSQUE j'ai commencé cette *Vie de Voltaire*, j'avois dessein de la publier avec une édition de ses *Œuvres choisies*. Une telle collection, faite avec discernement, avec un respect sévère pour le bon goût, pour la vérité, pour la morale, pour la religion, me paroît manquer aux bibliothèques des pères de famille; surtout dans ces temps où je ne sais quel fanatisme se dispute le honteux honneur de livrer à la jeunesse, et même aux classes laborieuses du peuple, les ouvrages les plus mauvais de Voltaire, comme si l'on vouloit justifier ce mot de Tacite : *Vitia rident; corrumpere et corrumpi, sæculum vocatur.*

Je n'ai point renoncé au projet de cette édition choisie. Mais, avant tout, je désire

connoître l'avis du Public. L'accueil qu'il fera à cette Vie de Voltaire sera pour moi un avertissement d'abandonner ou de suivre mon premier dessein.

VIE

DE VOLTAIRE.

Le dix-huitième siècle sera la plus mémorable époque de l'histoire depuis la chute de l'empire romain : terme fatal des anciennes constitutions politiques, et même religieuses, de l'Europe, c'est de là que datera la destruction ou le renouvellement de la civilisation pour nous.

A la fin de ce siècle, tout l'édifice social ne subsistoit, en France, que comme un vain simulacre : il s'écroula; et ce seroit bien vainement que l'on chercheroit la cause première de sa chute dans telle ou telle doctrine contemporaine : les mœurs publiques ont une source plus élevée.

Lorsque la Grèce fut corrompue, elle eut des sophistes. Il en fut de même à Rome quand les citoyens romains furent devenus plus corrompus que leurs esclaves; il en fut de même en France quand le signal des scandales partit des marches

du trône et même du sanctuaire (*) : c'est alors que la corruption cherche à se légitimer par la doctrine, qui à son tour flétrit tout ce qu'elle peut atteindre. Si l'on vouloit n'attribuer qu'à la philosophie du siècle toutes les catastrophes qui l'ont terminé, à quelle cause faudroit-il attribuer la corruption qui se déborda universellement sous la régence? La philosophie du siècle de Louis XIV subsistoit encore dans son intégrité.

Comment la majesté du trône et de l'autel s'étoit éclipsée, il faut le demander à l'histoire et aux passions humaines. On en fera cependant le sujet de quelques réflexions dans ce livre. Si la philosophie a renversé l'un et l'autre, c'est une question toute de mots. La fausse philosophie ne renverse que les États qui s'écroulent, et ne pervertit que l'intelligence des hommes dont le cœur est déjà corrompu. La philosophie, c'est-à-dire l'amour de la sagesse, comme l'ont définie les anciens, n'a jamais conspiré contre l'ordre social. Socrate, Cicéron, Épictète, furent amis des dieux et des hommes. Ils ont usurpé le nom de *philosophes* ceux qui ne sont célèbres que par des doctrines antisociales.

(*) La Régence.

Des hommes semblables se sont rencontrés en grand nombre dans le dix-huitième siècle. Mais, enfans de ce siècle même, ils en ont reçu leur triste science, qu'ils ont ensuite propagée. Des temps moins contagieux leur eussent trouvé une raison plus saine et plus ferme. Voltaire, né dans les beaux jours du siècle de Louis XIV, eût effacé peut-être ou du moins égalé les plus beaux génies dont s'honore l'humanité.

Mon dessein est d'écrire avec impartialité sa vie ou plutôt son histoire, car sa vie est tout le dix-huitième siècle. Je n'ignore point dans quel temps j'entreprends cette tâche difficile. Mais ni la religion, ni la philosophie, qui aujourd'hui doivent être inséparables, ne me trouveront infidèle ou pusillanime. Que nos mœurs deviennent plus fortes, que la raison publique s'élève, et les doctrines de Voltaire, comme celles d'Aristippe et d'Epicure, cesseront d'être funestes, parce qu'elles seront dédaignées.

Tour-à-tour grand et indigne de lui-même, Voltaire ne peut être soustrait à la curiosité d'une génération qui cherche, avec une passion égale, des sentimens généreux et des sophismes. Que l'on n'espère plus détruire le funeste charme de ses écrits par de stériles déclamations! Elles ne prévaudroient ni contre les perfides éloges

de ses faux enthousiastes, ni contre la licence qu'il a prise pour auxiliaire. La vérité seule peut aujourd'hui armer la jeunesse contre de telles séductions. C'est la vérité seule que nous dirons sur Voltaire, dans le bien comme dans le mal.

François-Marie Arouet, devenu si célèbre sous le nom de Voltaire, naquit le 20 février 1694. Sa mère, Marguerite d'Aumart, étoit d'une famille noble du Poitou. Son père, trésorier à la chambre des comptes, étoit originaire de la même province.

Dès l'enfance, le petit Arouet révéloit un esprit extraordinaire. Simple écolier, il avoit déjà de la renommée. Le père Lejay, son professeur, lui prédit qu'il seroit un jour le coryphée du déisme : prédiction que justifia l'événement, et qui peut-être détermina la vocation de son disciple. A douze ans il étoit poëte. L'abbé de Châteauneuf, son parrain et l'ami de sa famille, étonné d'un talent aussi précoce, le présenta chez Ninon de l'Enclos. Ainsi, dès la plus tendre jeunesse, il connut familièrement les épicuriens de la cour et de la ville qui se réunissoient chez Ninon; et ce fut à cette école qu'il se forma tout à la fois à l'urbanité, à l'amour du plaisir

et à l'indépendance des sentimens religieux.

Son père le destinoit à la magistrature. Effrayé de ces liaisons trop séduisantes qui lui faisoient haïr les études sérieuses, il essaya de le préparer aux affaires en le plaçant auprès du marquis de Châteauneuf, ambassadeur en Hollande. Une intrigue de jeune homme lui fit perdre son emploi : la maison paternelle lui fut interdite; l'étude d'un procureur devint son asile, et c'est là qu'il connut Thiriot, clerc comme lui, et qui resta ou parut toujours son ami.

Cependant il eut occasion d'aller chez M. de Caumartin, intendant des finances. Ce bon vieillard, enthousiaste de Henri IV, racontoit avec complaisance des anecdotes sur ce grand roi, et Voltaire l'écoutoit avec admiration. M. de Caumartin le mena dans sa terre à Saint-Ange, et notre jeune clerc en sortit avec le plan d'un poëme épique : c'étoit la Henriade.

Louis XIV venoit de mourir. La licence et la folie alloient succéder à l'austérité d'une cour triste et sévère. La gloire qui l'avoit si long-temps environnée sembloit éclipsée dans les nuages de l'adversité. Les désastres d'une longue guerre, une famine cruelle, une énorme dette, le contraste quelquefois scandaleux de la misère publique et des fortunes nouvelles, les inquiétudes

du présent et de l'avenir, des actes imprudens qui altéroient l'inviolabilité de la succession royale, tout avoit marqué d'une manière sinistre la fin d'un règne si glorieux. Louis XIV, en mourant, restoit presque seul de son grand siècle, plus grand dans ses revers et à sa mort que dans ses prospérités. Ses funérailles furent outragées : tristes présages pour l'avenir. Des écrits se multiplioient sous toutes les formes, et Voltaire, à qui l'on imputa un de ces écrits clandestins, fut conduit à la Bastille. C'est là qu'il ébaucha son poëme ; le régent reconnut son innocence, et sut réparer avec grâce l'erreur qui l'avoit privé de la liberté.

Voltaire avoit déjà composé sa tragédie d'Œdipe. Il la présenta aux comédiens du théâtre Français, et Lamotte, censeur, qui approuva la pièce, annonça le jeune auteur comme un digne successeur de Corneille et de Racine. Cependant l'abbé de Chaulieu fit une épigramme contre lui ; mais Œdipe eut un grand succès, auquel contribua peut-être la hardiesse de quelques vers de situation, où l'on crut voir des allusions hardies. Le poëte avoit essayé d'introduire les anciens chœurs dans sa tragédie, et le public se prit à rire dès les premières paroles du coryphée. On lui reprocha enfin d'avoir altéré la belle simplicité

des scènes de Sophocle par les tristes amours de Philoctète. Mais, sans cette déférence aux prétentions ou aux préjugés des comédiens, OEdipe n'eût pas été représenté. Si, au milieu des malheurs de la famille de Laius, il fit paroître un héros ridiculement amoureux, du moins le jeune Voltaire fut plus heureux que le vieux Corneille, qui avoit traité le même sujet.

Il avoit la conscience de son talent; il ne doutoit pas du succès, quoique tout disposé à rire de sa chute. Jeune, vif, ami du plaisir, il voyoit jouer OEdipe comme s'il n'en eût pas été l'auteur, et il se mit sur le théâtre à la suite du grand-prêtre. Quel est donc, demanda madame la maréchale de Villars, ce jeune homme qui veut ainsi faire tomber la pièce? On lui dit que c'étoit l'auteur lui-même. Charmée de cette saillie, elle le fait venir dans sa loge, et M. le maréchal de Villars le présenta ensuite au maréchal duc de Richelieu. C'est ainsi que notre poëte rentra dans le cercle brillant du monde, et qu'il en devint l'ornement et l'idole.

Livré à toutes les séductions du plaisir et de la célébrité, admis dans l'intime familiarité des plus grands seigneurs de la cour, il éprouva une passion violente, mais sans espérance, pour madame de Villars; et l'on voit par ses lettres

que ce fut la seule qui l'ait jamais emporté sur l'amour du travail. Son ambition, sa vanité, trouvèrent d'heureuses distractions. Le prince de Conti fit des vers pour lui, et Voltaire lui dit à cette occasion : « Monseigneur, vous serez » un grand poëte ; il faut que je vous fasse don- » ner une pension par le Roi. » Une autre fois il lui disoit dans un souper : « Sommes-nous tous » princes ou tous poëtes ? » Ces saillies de la gaîté française réussissoient au jeune Voltaire, parce qu'il savoit assaisonner d'un sel délicat les plus vives libertés.

Toujours occupé à sa Henriade future, le château de Villars où il étoit constamment reçu avec intimité n'étoit plus dangereux pour son génie. Un jour il lisoit quelques chants de son poëme chez le jeune président De Maisons son ami. On lui fait des critiques sévères, il jette son manuscrit au feu, et le président Hénault l'en retire malgré lui ; bientôt après il en courut plusieurs copies dans Paris : l'abbé Desfontaines les fit imprimer sous le titre de *Poëme de la ligue*.

La marquise de Rupelmonde avoit beaucoup contribué à l'introduire avec distinction dans le monde. Ce fut pour elle qu'il composa l'Epître à Uranie. Cette pièce, trop hardie même sous les

mœurs de la régence, ou plutôt les liaisons qu'il avoit contractées avec les ennemis du régent lui firent éprouver d'assez vifs chagrins; et malgré les vers ridiculement flatteurs qu'il adressa au cardinal Dubois, il fut obligé de s'éloigner de Paris.

Il se rendit auprès de milord Bolingbrocke, et se fortifia sans doute auprès de lui dans les principes qu'il fit passer depuis sous le nom de cet homme célèbre. Il se rendit delà en Hollande, et alla visiter J.-B. Rousseau, exilé à Bruxelles. Déjà il lui avoit écrit précédemment qu'il iroit à Vienne *pour voir deux hommes aussi extraordinaires que le prince Eugène et lui*; son enthousiasme se calma vite. Ayant lu tout d'abord son Épître à Uranie, le poëte lyrique lui en fit de justes reproches, et à son tour lut au poëte philosophe une ode à la postérité: cette ode n'ira pas à son adresse, lui dit Voltaire, et les deux poëtes se séparent irréconciliables ennemis.

De retour en France, il donna sa tragédie de Mariamne, qu'un mauvais jeu de mots fit tomber avant la fin du cinquième acte. Il avoit voulu imiter le style de Racine, et il n'imita que faiblement les rôles de Mithridate et Monime. Les mœurs locales n'y sont point observées; si

l'on supprimoit dans cette pièce le nom de Jérusalem, la scène pourroit se passer dans tel pays ou dans tel siècle que l'on voudroit : défaut plus ou moins sensible dans toutes ses tragédies.

Ses travaux avoient altéré sa santé. Il tombe subitement malade chez le président de Maisons. En peu de jours sa maladie devient mortelle ; et, ce qu'il faut remarquer dans la vie de Voltaire, il reçoit les sacremens de l'église. Thiriot accourt pour le veiller jour et nuit ; le prince de Rohan lui envoie le docteur Gervasi qui le tire du tombeau. Le 15 novembre on le déclare hors de danger ; le 16, il fait des vers ; le premier décembre, il part pour Paris. Mais à peine se trouvoit-il à deux cents pas, que le château étoit déjà tout en flammes. La poutre qui soutenoit sa chambre, précisément sous sa cheminée, s'étoit allumée sourdement depuis deux jours ; le plancher venoit de s'écrouler presqu'à l'instant même qu'il avoit quitté l'appartement, et l'incendie causa pour plus de 100,000 liv. de ravages. Ce fut à Paris qu'il apprit tout ce désastre, et M. de Maisons pouvoit à peine le consoler : « il sembloit, disoit Voltaire, que c'étoit lui qui avoit brûlé mon château. »

Touché des soins officieux de Thiriot, il s'occupa de sa fortune. Il demanda, il obtint

pour lui une place de secrétaire auprès de M. de Richelieu, ambassadeur à Vienne. Mais trop ami du plaisir et de l'indépendance, Thiriot rejeta toutes les espérances qui lui étoient présentées. Jamais, dit-il, je ne serai *domestique* d'un grand seigneur. Cependant, il céda un moment, se rétracta l'instant d'après, et borna son ambition à faire une édition des œuvres de l'abbé de Chaulieu. Avec son caractère insouciant et paresseux, il est douteux que Thiriot eût pu réussir auprès du protecteur que lui donnoit son ami.

Voltaire avoit acquis du crédit à la cour, et la reine lui avoit donné une pension sur sa cassette. Des spéculations heureuses sur les nouvelles loteries et sur les fonds publics avoient rendu sa fortune indépendante. Il étoit riche; il pouvoit en un mot sans crainte de l'avenir se livrer à toutes les espérances de la gloire et à l'éclat de la société la plus brillante.

Mais un de ces événemens que ni la raison, ni les lois, ni le courage ne peuvent prévenir, vint troubler les illusions heureuses qui enchantoient sa vie. Dînant un jour chez le duc de Sully, on demande à lui parler à la porte; il y trouve des gens du chevalier de Rohan qui par l'ordre de leur maître l'insultent de la ma-

nière la plus grossière. Vainement il en chercha la réparation d'abord auprès du coupable, et ensuite devant l'autorité publique. Le chevalier de Rohan s'enveloppa sous le manteau d'une fierté dédaigneuse, l'autorité répondit à Voltaire par une détention à la Bastille et ensuite par l'exil. Après avoir long-temps poursuivi son ennemi sans le rencontrer, il se retira en Angleterre, et dans l'accablement de sa douleur, il écrivit à son cher Thiriot : « Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi sobrement avec eux et entretenez le souvenir qu'ils veulent bien me conserver. »

Il passa trois années à Londres. Ce fut là, et particulièrement chez milord Bolingbrocke, qu'il s'affermit dans ses principes jusqu'alors vagues et indéterminés sur le christianisme.

L'école de Ninon, de l'abbé de Chaulieu, de l'abbé Courtin, de l'abbé de Châteauneuf; les mœurs de la régence avoient eu, sur les opinions de sa jeunesse, une grande influence. Il avoit eu des passions avant que d'avoir sur la morale et sur les grands intérêts de l'homme des maximes décidées. En un mot, les passions furent d'abord sa philosophie : bientôt il adopta la philosophie qui légitime les passions. C'est à

Londres qu'il se pénétra des écrits les plus irréligieux. Toland, dont l'impiété fût poursuivie et condamnée, même en Angleterre, venoit de mourir, et ses dernières paroles avoient été : *Je vais dormir;* Chubb, socinien, qui disoit ouvertement : « J. C. a été de la religion de Thomas Chubb, mais Thomas Chubb n'est pas de la religion de J. C. » Swift, le Rabelais de l'Angleterre, et qui, malgré ses dignités dans l'église, avoit essayé sur la religion les armes les plus affilées du ridicule; Antoine Collins, le plus terrible des ennemis du christianisme; Wolston, Tindal qui vendoit tour-à-tour sa plume aux amis et aux ennemis de la foi, l'évêque Tailor, auteur du *Guide des douteurs;* lord Herbert de Cherbury, lord Shafsterbury, Bolingbrocke enfin, tous ces écrivains, ennemis d'une religion qui *seule a notifié la véritable morale au monde* (*), devinrent les oracles de Voltaire. Dès ce moment, ses opinions parurent fixées. Il les retint quelquefois avec prudence, lorsqu'il y fut engagé par la crainte, l'espérance ou l'ambition; mais lorsqu'il perdit le frein des considérations personnelles, il ne

---

(*) Portalis, Éloge de Séguier.

garda plus de mesure; et, comme Luther, il voulut faire une révolution antichrétienne (*).

Ce projet, qu'il n'abandonna jamais, ou du moins qu'il reprit dans sa vieillesse avec une sorte de fureur, ne lui fit alors négliger ni les soins de sa gloire littéraire, ni les intérêts de sa fortune. Il étoit à Londres, et il y fit paroître la première édition de la Henriade, pour laquelle souscrivit avec munificence le roi et la princesse de Galles. La souscription devint immense.

Il avoit reçu, avec une extrême docilité, les moindres critiques sur son poëme, et l'on sait d'ailleurs qu'il corrigea toute sa vie ses ouvrages. Un Grec de Smyrne, interprète du roi d'Angleterre, lut par hasard une épreuve du premier chant de la Henriade. A ces mots où le poëte disait de Henri IV:

> Il força les Français à devenir heureux,

l'interprète grec alla chez Voltaire: « Monsieur, » lui dit-il, je suis du pays d'Homère; il ne com» mençoit pas ses poëmes par un trait d'esprit, » par une énigme. » Frappé de cette observation, Voltaire changea ce vers, et perfectionna de

---

(*) *Voyez* la note n° 1.

plus en plus son poëme, autant qu'il étoit possible, en suivant le plan foible et vicieux qu'il avoit adopté.

Dans sa première composition, Sully étoit le confident du héros. Voltaire, mécontent de M. le duc de Sully, qui l'avoit sacrifié aux ressentimens du chevalier de Rohan, raya ce nom, et y substitua celui de Mornay.

Enfin avant lui, on étoit généralement persuadé que la poésie française ne pouvoit s'élever jusqu'à l'épopée. Une langue rebelle aux grands effets de l'harmonie; une religion qui se refuse aux développemens du merveilleux poétique; des mœurs nouvelles qui, en s'éloignant des temps héroïques, laissent peu de ressources pour les détails pittoresques, surtout pour la description des batailles où la bravoure personnelle des héros se perd au milieu de ces masses armées que le génie ou le calcul font mouvoir autant que le courage : tant de difficultés faisoient craindre pour le succès de Voltaire; cependant la Henriade parut, et la France crut voir un poëme épique.

L'exposition est noble, précise et harmonieuse, la narration élégante et rapide, l'action intéressante et véritablement héroïque. Les événemens s'enchaînent avec art, se succèdent sans con-

fusion et se terminent sans effort. Voltaire excelle particulièrement dans la peinture des caractères, et celui de Mornay est une conception peut-être sans modèle. Sixte v, Élisabeth, Catherine de Médicis, tous les grands personnages du siècle paroissent avec le trait particulier de leur physionomie : tous ont une attitude pittoresque, et nul n'y est indigne de la majesté de l'épopée. Les épisodes sont remarquables par le goût et l'art qui les ont amenés. La mort du jeune Dailly n'est-elle pas un tableau du plus grand pathétique? Il peint toute l'horreur des guerres civiles; et c'est ainsi que dans les bas-reliefs, épisodes de l'architecture, un seul emblême peint tout un fait historique, un seul guerrier représente une armée. Le sacrifice des seize est un des plus beaux morceaux de la poésie française : rien ne surpasse peut-être les vers qui expriment les mystères chrétiens et la majesté de Dieu. Je ne parlerai point d'une foule de beautés, neuves alors, que Voltaire a trouvées dans l'étude des sciences et des phénomènes de la nature. Cependant, lorsque la versification est souvent un chef-d'œuvre de l'art, quand le sujet est national, et que le héros a laissé une mémoire que chaque famille lègue à ses enfans comme un héritage sacré, je le demande avec

surprise : conçoit-on qu'un tel poëme n'inspire qu'un foible intérêt?

La cause d'un effet aussi bizarre mérite sans doute d'être observée; elle n'est point étrangère à l'histoire de Voltaire, et, sous le rapport de l'art, une telle recherche ne peut qu'être utile. Entrons dans quelques détails.

Les deux chants où Bourbon raconte à Élisabeth les malheurs de la France ont à peu près la même étendue que le second livre de l'Énéïde. Ici cependant combien le poëte latin est supérieur! Il ne s'agit point d'exalter Virgile pour abaisser Voltaire. Mais s'il ne s'est encore trouvé personne qui osât comparer l'épisode de Gabrielle d'Estrées à celui de Didon, et la vision de Henri au sixième livre de Virgile, pourroit-on comparer le tableau de la Saint-Barthélemi à celui de la chute d'Ilion? Virgile vous conduit tour-à-tour au milieu des vainqueurs et des vaincus; vous entrez dans le palais de Priam; vous suivez ce vieillard auguste aux pieds de l'autel antique, dernier asile de sa vieillesse et de sa royale famille; vous fuyez avec les dieux de sa patrie en cendres : la terreur, la pitié, l'admiration vous agitent sans cesse. A travers ces vastes ruines et ce peuple qui a défendu si noblement

ses dieux domestiques, c'est toujours le héros du poëme qui nous occupe; et ce héros peut toujours dire en parlant d'Ilion :

. . . . *Et quorum pars magna fui.*

Tel ne paroît point Henri IV. — Votre âme est attristée, accablée, flétrie, au spectacle de ces lamentables proscriptions qu'il raconte : mais ce prince en est plutôt l'historien que le héros ou la victime. Aussi la terreur que font éprouver ses tableaux n'est que pénible et vague. Vous admirez enfin le poëte, comme vous admirez Tacite : mais son récit, relativement à Henri IV, est plutôt un hors-d'œuvre qu'un chef-d'œuvre.

L'erreur de Voltaire a été de porter exclusivement l'intérêt du poëme sur Henri IV. Homère nous intéresse pour Hector autant que pour Achille; Virgile nous fait regretter le sort de Turnus; le Tasse nous met secrètement d'intelligence avec les ennemis de Bouillon; nous aimons, nous admirons Clorinde, Soliman et Armide; enfin, dans le Paradis perdu, Satan lui-même est souvent pris pour le héros du poëme. Il n'en est pas ainsi des ennemis de Henri IV; ce sont toujours des factieux, des fanatiques ou des prêtres imposteurs : Mayenne

est toujours vaincu; d'Aumale se fait tuer dans un duel; les seize font une cérémonie sacrilège dans un souterrain; les prêtres arment Clément d'un poignard : voilà quels sont les ennemis de Bourbon et leurs exploits. Cependant, et contre l'intention évidente du poëte, c'est à leur cause même que saint Louis s'intéresse réellement, puisqu'il déclare à Bourbon qu'il ne peut monter sur le trône avant d'avoir abjuré son culte pour celui de ses ennemis.

Sans doute les princes de Lorraine se servoient du prétexte de la religion pour recouvrer l'héritage de Charlemagne dont ils prétendoient descendre. Mais tout ce peuple armé contre son roi légitime se croyoit-il armé pour l'usurpation ou pour la religion de ses pères ? Et parmi tous ces guerriers ne s'en trouvoit-il pas un seul qui, de bonne foi, ne repoussoit du trône que le sectaire obstiné de Calvin ? Il ne falloit donc pas avilir les adversaires de Henri IV ; il falloit donc ennoblir leurs passions, leurs exploits et même leurs crimes; il falloit enfin rendre leur cause plus glorieuse et leurs erreurs plus intéressantes ; le triomphe du héros n'en eût été que plus grand. Mais Voltaire, déjà ennemi secret du christianisme, n'a voulu le peindre que

dans les passions viles et coupables de ceux qui en abusoient. C'est là le vice intérieur qui a frappé de stérilité son poëme. En vain le style est toujours élevé, rapide, énergique, brillant et comme pénétré de lumière ; l'inspiration y manque, l'enthousiasme, le *mens divinior* ne s'y trouve jamais. Vous découvrez sans cesse la pensée intime du poëte irréligieux. Lorsque saint Louis parle du Destin ou du libre arbitre, ou des peines futures, lorsqu'il montre dans l'avenir ce dix-huitième siècle où le *Doute* doit conduire les hommes à la vérité, lorsqu'enfin il vante presque l'*Opéra* et la cour du régent, saint Louis n'est-il pas Voltaire lui-même ? Aussi Voltaire en excluant la religion de son poëme s'est-il privé de tout ce qu'elle lui offroit naturellement de merveilleux, et il s'est vu forcé de créer des personnages incompatibles avec son sujet. Là, c'est la Discorde, comme dans Virgile, et l'Ange des mers comme dans Sannazar. Ici l'Amour abandonne son temple antique d'Idalie pour venir susciter à Henri IV une foible intrigue dans le château d'Anet ; et ce *Dieu* mythologique est enfin chassé par un *Génie* du quatorzième siècle envoyé par un *Saint* du christianisme : conception froide, absurde et indigne de l'épopée. Il est triste d'entendre

parler de Calvin , de moines et de jeûne dans la même page où nous avons vu l'Amour et le cortége des Grâces.

Voltaire étoit comblé de gloire et d'argent en Angleterre. Mais le sentiment de la patrie absente , lui fait oublier les cruels motifs de son exil volontaire, et il revient en France avec la tragédie de Brutus.

Il avoit imité Sophocle dans Œdipe , et Racine dans Mariamne ; il n'imita personne dans Brutus. Cette pièce offre de grandes beautés. Arons est un rôle absolument neuf. Le premier consul de Rome se montre tel que l'histoire le dépeint ; seulement son austérité terrible est tempérée par des sentimens de tendresse paternelle qui la rendent aussi touchante que sublime. Titus est plein de noblesse et de passion. Son amour pour la fille de Tarquin et celui de Tullie pour ce jeune héros est une conception hardie, et c'est ici le triomphe de l'art d'avoir rendu cet amour intéressant parmi les grands intérêts de Rome. Cette pièce offre un caractère très-remarquable : Arons défendant les droits du trône avec une force de raison toujours supérieure aux nobles sophismes de Brutus sur la république. Le style est tour-à-tour grave , énergique , rapide et passionné. Il est digne des

grandes scènes de Corneille et des belles tragédies de Racine.

Ce fut pourtant après avoir lu cette pièce que Fontenelle dit à l'auteur qu'il ne le croyoit pas propre à la tragédie, que son style étoit trop fort, trop pompeux, trop brillant. Je vais donc relire vos pastorales, repartit vivement Voltaire. La réponse étoit piquante. Cependant, si Fontenelle entendoit que Voltaire étoit trop épique dans ses tragédies, son jugement étoit juste.

La Motte venoit de mourir. Long-temps à la tête des littérateurs du second ordre, il avoit soutenu avec esprit la querelle de la prééminence des modernes sur les anciens. Poëte estimé, il avoit déserté la cause de la poésie, et vouloit faire prévaloir au théâtre les tragédies en prose. L'auteur de la Henriade, qui avoit traité assez légèrement les anciens et surtout Sophocle, défendit vivement la poésie française. C'étoit pour lui la cause sacrée, il combattit pour elle avec cette générosité qui devroit toujours signaler les discussions littéraires. En effet, Crébillon et lui s'étoient présentés chez La Motte, et lui avoient demandé son consentement pour s'armer contre lui. La Motte approuva, comme censeur royal, le livre de ses adversaires. On trouve trop peu

d'exemples d'une conduite aussi noble, et Voltaire prononça dans cette occasion cette belle maxime qui depuis fut sa condamnation : « Osez montrer votre ouvrage à celui même que vous censurez. »

La mort de La Motte laissoit vacante une place à l'Académie française ; qui pouvoit la disputer à l'auteur de la Henriade ? Il ne lui falloit peut-être que des honneurs pour que sa gloire future fût sans tache. Mais des écrits qu'il eût condamnés lui-même ou qu'il eût désavoués dans sa maturité, avoient prévenu contre lui le cardinal de Fleury. A peine rentré en France, il s'étoit vu forcé de fuir et de se cacher. On le croyoit retourné en Angleterre ; mais il s'étoit ménagé une retraite impénétrable chez M. de Cideville, conseiller au parlement de Rouen, le plus cher de ses amis. Sa santé fut bientôt altérée par ses disgraces. Il étoit mourant, et cependant il composa en trois mois les tragédies de César et d'Eriphile. Dans le même temps il achevoit Charles XII. Enfin ces inquiétudes cessent et il rentre à Paris, mais pour y trouver de nouveaux chagrins : l'abbé Desfontaines le poursuivoit sans relâche dans ses écrits, et l'Académie lui refusa le fauteuil qu'il avoit sollicité.

Sa santé s'affoiblissoit, il lui étoit quelquefois

impossible de se livrer au moindre travail ; son imagination émue par les ressentimens les plus amers, éprouvoit aussi un besoin insatiable de gloire. Des écrits contraires à la religion lui étoient justement reprochés : il répondit à ses détracteurs en donnant Zaïre ; le plan fut créé d'inspiration, et la pièce achevée en vingt-deux jours.

S'il faut dans la poésie et dans la vie de grands souvenirs, de belles actions et de nobles sentimens, quel sujet pouvoit mieux inspirer cette âme ardente que les souvenirs de la Palestine, les exploits antiques des chevaliers français, et les sacrifices que la religion chrétienne demande sans cesse au cœur de l'homme ? Joignez à l'intérêt si vif de la patrie cette religieuse antiquité des familles du temps de Saint-Louis, tous ces noms de Bouillon, Lusignan, Chastillon, Montmorency qu'une vénération héréditaire nous avoit rendus sacrés et qui étonnent encore notre superbe frivolité ; vous concevrez le charme qui a dû entraîner le génie de Voltaire avec une si merveilleuse rapidité ; vous éprouverez vous-même les émotions profondes qui lui ont inspiré cet ouvrage.

S'il étoit possible de comparer quelquefois Racine à Voltaire, ce seroit dans Iphigénie et

dans Zaïre. Le style d'Iphigénie est toujours parfait, mais combien dans Zaïre l'intérêt est plus vrai, plus pressant et plus noble ! Ici la fille d'Agamemnon ne se dévoue qu'à l'*orgueilleuse foiblesse* de son père ; elle perdoit Achille et vouloit mourir. Mais Zaïre qui doit monter sur le trône d'un héros qui l'y appelle et qu'elle aime, Zaïre s'immole tout entière à la religion et à la piété filiale.

Malgré les négligences du style, cette pièce offre une foule de beautés du premier ordre. Mais elle a perdu de plus en plus son intérêt, à mesure que tous ces grands noms de patrie, de religion et d'honneur ont perdu leur empire sur le cœur humain (*). Combien de spectateurs à qui l'éloquence du vieux Lusignan ne peut plus se faire entendre ou qui ne conçoivent plus que Zaïre puisse renoncer au trône de Solime ! C'est Voltaire lui-même qui a flétri les sentimens nécessaires à l'intelligence de ce chef-d'œuvre.

Une ode sur la mort d'une célèbre comédienne (Lecouvreur), venoit tout récemment de lui causer d'assez vifs chagrins. Mais toutes

(*) Écrit en 1812.

les espérances qu'il avoit conçues du succès de Zaïre, s'évanouirent à la publication d'une collection de ses OEuvres, où l'éditeur, quel qu'il fût, conservoit soigneusement tout ce qui pouvoit exciter l'attention ou la sévérité du Gouvernement. Quoique menacé d'une lettre de cachet, Voltaire n'en chargea pas moins son ami Thiriot de faire imprimer à Londres ses *Lettres philosophiques*. Lui-même il les fait imprimer clandestinement à Rouen; et, malgré les sages conseils de ses amis, il y ajoute une lettre nouvelle contre les Pensées de Pascal. « Le projet est » hardi, écrivoit-il à M. de Cideville; mais ce » misanthrope chrétien, tout sublime qu'il est, » n'est pour moi qu'un homme comme un autre, » quand il a tort. »

C'est ainsi que chaque jour il entroit plus avant dans ce système, fatal pour son repos et sa gloire, fatal surtout pour son pays, qui domina incessamment son génie et sa vie entière. Je développerai ce système; ici, je me borne à rappeler que le christianisme étoit la loi fondamentale de la France, et que Voltaire, qui l'attaquoit alors avec obstination, méritoit la juste sévérité des lois. Que l'on donne à cette obstination criminelle le nom fastueux de courage, la véritable philosophie ne peut souscrire

à de tels éloges. Quoi qu'il en soit, Voltaire se précipitoit volontairement alors dans tous les chagrins qui assiégèrent cette époque de sa vie. L'imprimeur de ses Œuvres, Jorre, étoit poursuivi criminellement; Voltaire le savoit, et il savoit que l'ordre étoit donné de saisir à Rouen l'édition clandestine de ses Lettres philosophiques. Tour-à-tour abattu et audacieux, presque toujours indécis, tantôt il conjure Thiriot de suspendre l'édition de Londres, tantôt de l'accélérer. Quant à l'édition de Rouen, serrez sous vingt clefs, dit-il à Cideville, ce magasin de scandale, jusqu'à ce qu'on puisse scandaliser les gens impunément. Si son ami lui recommande la prudence, il lui répond qu'il ne se fera point exiler comme Ovide. Bientôt il se reproche d'avoir trop ménagé Pascal; il accuse même Thiriot de trahir, par ses lenteurs, la gloire de son ami. Enfin, lorsqu'il se dispose à quitter la France, l'orage s'apaise tout-à-coup, et son esprit, plus tranquille, se livre à de nouveaux travaux. C'est alors qu'il écrivoit avec enthousiasme : « Les jours » sont trop courts : pourquoi ne sont-ils pas dou» blés pour les gens de lettres? »

Il avoit trouvé une retraite long-temps ignorée, au château de Cirey, chez la marquise du Châtelet. Cette dame, que le nom et l'attache-

ment de Voltaire ont rendue fort célèbre dans le dernier siècle, traduisoit Newton et développoit la philosophie de Leibnitz. Elle avoit une cour de savans, de poëtes, de philosophes et d'admirateurs qui lui trouvoient du génie, et qui aimoient à lui attribuer toutes les qualités d'un honnête homme. De son temps bien des femmes se bornoient à ce singulier éloge. C'est à Cirey que la mobilité de Voltaire se tourna vers l'étude des sciences. Lui et Mme du Châtelet recevoient les leçons du professeur Koénig, qui depuis eut à Berlin une querelle si vive avec Maupertuis; et ils faisoient ensemble des expériences sur la théorie de la lumière, alors peu connue en France. Mais Clairault, qui passoit à Cirey, eut la franchise de déclarer à Voltaire qu'avec beaucoup d'efforts il ne parviendroit jamais qu'à la médiocrité dans les sciences; et Voltaire, docile à cet avertissement salutaire, reprit avec une ardeur nouvelle le joug plus doux des Muses, qu'il n'auroit jamais dû quitter.

Cependant il ne fut pas heureux dans ce retour. Sa tragédie d'Adélaïde Duguesclin fut mal accueillie, malgré le souvenir des héros chers à la France que cette pièce présentoit sur la scène. Il est vrai que trente ans après, la même pièce, avec un nouveau titre, fut couverte d'applau-

dissemens. Aussi Voltaire fait-il remarquer fort plaisamment que les endroits les plus *sifflés*, en 1734, furent les plus applaudis en 1765. Voltaire étoit-il plus grand en 1765, ou le public plus éclairé en 1734? Il est probable qu'à l'une et l'autre époques c'étoit le philosophe, bien plus que le poëte, qui étoit condamné ou absous par le public du parterre.

Ses Discours sur l'homme parurent dans le même temps que son Adélaïde Duguesclin. Une poésie mâle et sévère soutenoit des principes téméraires et captieux. On y trouva les maximes de Zénon et d'Épicure. Quelle flexibilité prodigieuse de talent, et quelle ambition de toutes les célébrités! A-t-il voulu être Virgile dans la Henriade, Corneille dans les deux Brutus, Racine dans Zaïre, Quinte-Curce dans Charles XII, et Pope dans ses Poëmes philosophiques? On a vu combien le génie de Pascal l'importunoit. Voudra-t-il effacer Crébillon, marcher le rival de Bossuet dans l'histoire! Heureux du moins s'il pouvoit oublier d'être le rival de l'Arioste.

Il se livroit avec non moins d'ardeur à l'étude de la métaphysique. Mais, par la nature de son esprit, Voltaire étoit plus propre à faire la satire de la raison humaine, qu'à en saisir l'étendue et les limites, la force et la foiblesse. La philosophie

exige plus de sérieux, et moins de mobilité. Platon, après avoir consumé son génie à pénétrer ces mystères, déclara qu'une révélation divine pouvoit seule, comme un vaisseau tutélaire, soutenir la raison de l'homme sur cet océan sans rivages. Voltaire, déjà subjugué par la morale énervée de son siècle, se jeta tout entier dans le scepticisme; non pas dans ce scepticisme de la raison impuissante contre des questions insolubles pour elle, mais dans ce scepticisme qui n'arrive à l'esprit que quand le cœur, déjà séduit, a besoin d'un système qui l'affermisse dans la séduction. Et en effet, que Pascal nous dise : Incompréhensible que Dieu soit; incompréhensible que l'âme soit avec le corps; incompréhensible que le monde soit créé : qui osera dire que Pascal a douté de l'existence de Dieu, ou de l'existence de l'âme, et qu'il croyoit à l'éternité de la matière? Mais lorsque Voltaire affirme que si les meurtres et les brigandages peuvent être funestes à la société, ils n'intéressent en rien la Divinité; quand il affirme que Néron, incestueux, parricide et incendiaire, n'est pas plus coupable que l'araignée qui dévore l'insecte tombé dans ses filets : qui osera comparer le scepticisme de Pascal, appelant, comme Platon, la révélation au secours de la raison qui suc-

combe, et le scepticisme de Voltaire, appelant au secours des passions humaines tous les abîmes du fatalisme?

La raison de tous deux cependant part d'un même fait, évident quoique incompréhensible : l'existence. Comment donc lorsqu'il s'agit de remonter du fait à la cause, et que la raison des deux philosophes conclut également le scepticisme rationnel, l'un nous jette-t-il nécessairement dans la toute-puissance divine, et l'autre dans le fatalisme? Hélas! il faut le dire, et ce sera l'histoire de presque toute la philosophie morale du dix-huitième siècle : dans Voltaire, ce n'est plus la raison mais une passion insensée qui prononce.

Voltaire se livroit donc avec ardeur à l'étude de la métaphysique; et ce fut lui qui d'abord fit goûter à la France le système de Locke, qui n'avoit pu encore ébranler la philosophie de Descartes.

Descartes trouvoit le principe de toute connoissance dans le *moi*. *Je pense, donc je suis.* De ce fait de l'être qui pense, et qui a la conscience de son être, il concluoit l'existence, et remontoit à Dieu, seule cause de l'être, seul être nécessaire. Mais comment démontrer au *moi pensant* l'existence du monde qui lui est exté-

rieur? La solution de ce problême feroit connoître comment l'intelligence agit sur la matière et réciproquement : et c'est parce que ce problême n'a point encore été résolu, que la raison humaine, abandonnée à sa propre foiblesse, flotte perpétuellement entre le matérialisme et le spiritualisme.

Le génie de Descartes n'avoit pu résoudre ce problême. Locke changea l'état de la question. Toutes nos connoissances, dit-il, nous viennent par les sensations et par la réflexion de l'esprit; c'est-à-dire, par l'image ou la représentation des objets extérieurs, et par l'esprit qui réfléchit ces images. Mais dans ce système, le monde extérieur, ou le fait de l'existence des objets extérieurs, est encore moins démontré au sujet pensant, que dans le système de Descartes; rien en effet ne prouve à l'esprit que les images qu'il reçoit ou qu'il réfléchit sont des images fidèles, ou que ces images ou idées ne sont pas une illusion comme dans le sommeil. De plus, si la sensation est la source, comme l'occasion de nos connoissances, comment conclure l'existence même du sujet qui reçoit les idées, puisque par ce système, il est impossible de prouver l'existence des objets de ces idées?

Locke du moins avoit admis la réflexion,

comme l'une des sources de la certitude. Mais Condillac, plus hardi et plus conséquent, n'admit que la sensation, et la sensation fut toute la pensée; c'est-à-dire, que la pensée fut un mode accidentel de je ne sais quel être passif, en un mot, un phénomène purement physiologique (*).

Un semblable système, proposé dans une société fortement constituée, eût à peine été discuté dans les écoles, et ne fut pas même aperçu, lorsqu'il parut en France, à la fin du dix-septième siècle; mais reproduit quarante ans après, c'est-à-dire, lorsque tout tendoit à la dissolution, il devoit être accueilli et il le fut avec toutes ses conséquences, de même que le système d'Epicure et de Lucrèce à Rome, lorsque Rome aspiroit à sa ruine.

Cette philosophie que rejette maintenant l'Europe tout entière, eut sur l'esprit novateur et hardi de Voltaire un ascendant qu'il étendit sur tous ses contemporains, jusqu'à la fin de sa longue carrière. Il étoit nécessaire de remonter jusqu'à la source même de ses opinions pour en saisir la progression et l'enchaînement. Mais

---

(*) Note 2.

que l'on adapte aux nouvelles idées qu'il venoit d'acquérir, toutes celles que ses investigations irréligieuses lui firent découvrir dans la doctrine de Zoroastre et des Mages sur les deux principes du bien et du mal, dans les cosmogonies recueillies par Thalès, dans le scepticisme de l'académie sous Carnéade et Arcésilas, dans les doctrines d'Epicure reproduites par Lucrèce, dans les objections de l'école platonicienne d'Alexandrie, derniers efforts du polythéisme expirant, contre le christianisme; enfin pour les temps modernes dans la controverse des églises protestantes, contre l'église romaine; et de nos jours, dans cette philosophie anglaise, que l'Angleterre elle-même répudie : on aura toute la philosophie de Voltaire. Il n'a pas même la triste gloire de l'avoir inventée.

Quoi qu'il en soit, Voltaire a dit dans ses Discours philosophiques :

La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.

Mais Voltaire ne croyoit ni à la liberté, ni à l'existence de l'âme. Il réunit depuis toutes ses idées en métaphysique dans un livre qu'il composa uniquement pour madame du Châtelet; et ce livre qui ne parut jamais destiné à l'impression, ren-

ferme sa pensée tout entière. Ce livre est le résumé de toutes les doctrines repoussées depuis l'origine de la philosophie par tous les grands hommes et par la conscience du genre humain.

Cependant ses inquiétudes sur l'édition des Lettres philosophiques n'étoient qu'assoupies. Ayant quitté Cirey pour aller négocier le mariage de mademoiselle de Guise avec M. le duc de Richelieu, il apprit à son retour que l'éditeur Jorre étoit à la Bastille. Plusieurs curés de Paris s'étoient réunis pour se plaindre au parlement, et Voltaire craignoit une lettre de cachet. Déjà tous ses papiers avoient été fouillés dans sa maison de Paris. Il chargea enfin son ami Cideville de livrer cinq cents exemplaires de l'édition de Rouen, pour sauver le reste, et d'engager le premier président à écrire en sa faveur au chancelier. C'est là qu'il commence à mettre en pratique ce système si honteux de nier ses propres ouvrages. « Je ne peux pas, dit-il, me déshonorer en trouvant une édition que j'ai toujours assuré que je ne connoissois point. » Cependant le cardinal de Fleury et le garde-des-sceaux ayant exigé un désaveu, la duchesse d'Aiguillon et les autres amis de Voltaire en firent la promesse, mais leurs lettres lui parvinrent trop tard; le ministère crut qu'il ne vouloit pas se

soumettre ; le livre fut condamné, lui-même, enfin, obligé de quitter la France, et il se rendit en Hollande. Il ne craignit pas cependant de reparoître publiquement dans une circonstance qui honore son caractère. Le duc de Richelieu avoit tué, dans un duel, le jeune prince de Lixen sur le revers de la tranchée au camp de Philipsbourg. Voltaire se hâta de se rendre auprès de lui dans cette conjoncture délicate ; et bientôt après il retourna en Hollande.

J.-B. Rousseau, condamné au bannissement perpétuel par sentence du Châtelet et du parlement de Paris, expioit à Bruxelles un crime dont les tribunaux le déclaroient coupable, et dont la postérité n'a pu encore être convaincue. Ce crime enveloppé de tant de nuages et qui semble avoir flétri son talent autant que sa vieillesse, ce crime toujours obscur, qu'il a constamment désavoué jusqu'à sa mort, en prenant alors Dieu à témoin de son innocence, servit de prétexte aux ressentimens et aux outrages dont Voltaire accabla ce grand et malheureux poëte. Il écrivoit à ses amis : « Je hais Rousseau ; mais qui ne sait pas haïr ne sut jamais aimer. » Rousseau, ce *montre né pour calomnier*, ce sont encore ses expressions, l'accusa, dit-il, d'avoir soutenu contre S'gravesende une thèse d'athéisme

à l'université de Leyde. Mais il faut se défier des inspirations de la haine : Voltaire n'écrivoit-il pas trois ans auparavant qu'il ne désiroit aller à Vienne que pour voir le prince Eugène et lui ? Rousseau alors étoit-il donc moins coupable ? Quoi qu'il en soit, sa haine violente s'accrut et se perpétua jusques dans son extrême vieillesse.

M. d'Argental lui avoit conseillé de quitter la France ; il l'empêcha de se réfugier auprès du prince royal de Prusse. Voltaire resta donc en Hollande, et répéta avec S'gravesende toutes les expériences faites à Cirey sur le système de Newton.

C'est là qu'il composa ses Elémens de philosophie newtonienne. A cette époque toute la France n'admettoit encore que le système de Descartes ; et comme il avoit été le premier à faire connoître la métaphysique de Locke, il fut aussi le premier qui appela sur le grand Newton l'attention des savans de sa patrie. Fontenelle avoit mis l'astronomie et le système cartésien à la portée des lecteurs les plus frivoles. Voltaire, tout en proscrivant l'abus de l'esprit dans les discussions de physique, sut allier dans sa *Philosophie de Newton*, la gravité, la clarté, la précision et l'élégance ; mais, quoique son livre fût empreint de ces vérités éternelles qui revèlent

un Dieu dans l'ordre de l'univers, tout ce qui sortoit de sa plume inspiroit de la défiance. Le chancelier d'Aguesseau craignit que des conséquences dangereuses ne fussent cachées sous l'expression même des principes les plus sévères, et il refusa un privilége pour publier cet ouvrage. Aussi Voltaire, trente ans après, écrivoit-il à ses amis que d'Aguesseau n'étoit qu'*un pédant, un janséniste, un homme très-médiocre, et un demi-savant orgueilleux.*

Rentré secrètement à Paris avec Mme du Châtelet, il se partageoit tour-à-tour entre la poésie et la métaphysique. « Mais, disoit-il à Cideville, » les vers ne sont plus guère à la mode : tout le » monde commence à faire le géomètre et le phy- » sicien. Le Sentiment, l'Imagination et les Grâces » sont bannis. » N'étoit-ce pas condamner lui-même cette illustre Émilie qui commentoit Newton? N'étoit-ce pas lui-même enfin qui avoit commencé dans les arts d'imagination cette révolution qui depuis a fait des progrès si rapides? Cependant son goût pour la poésie dramatique l'emporta toujours sur toutes ses autres ambitions de gloire; et, ne pouvant réussir à faire jouer sa tragédie de la Mort de César sur le Théâtre-Français, il essaya de la faire représenter par les écoliers du collège d'Harcourt.

Cette pièce est un des ouvrages qui portent le plus fortement l'empreinte de son talent. Le caractère de Jules-César offre parfois ce mélange d'élévation et de bonté qui a fait de ce héros le plus grand homme de l'antiquité. Les scènes des conjurés, les entrevues de César et de Brutus, le discours d'Antoine sont admirables; tout y est l'inspiration du génie.

Dans l'histoire, il n'est pas certain que Brutus ait connu le secret de sa naissance : dans la tragédie ce secret lui est révélé par César lui-même. Quelle est donc la puissance de l'éloquence, si Cassius l'emporte sur la nature, et si Brutus, qu'il entraîne au parricide, ne cesse d'intéresser? La terreur, la pitié, l'admiration sont ici portées au plus haut degré : César est toujours le grand homme dont les Romains n'étoient plus dignes.

Il y a loin de cette belle pièce à un médiocre opéra. Voltaire n'avoit pu réussir à faire jouer celui de Samson, malgré la musique de Rameau. Tanis et Zélide, en un mot, toutes ses pièces lyriques ne lui rapportèrent pas plus de gloire. Il est difficile de concevoir la prodigieuse activité de son esprit. Il essaya de tout, depuis l'art sublime d'Homère, jusqu'aux bouffonneries de Tabarin : et c'est ici qu'il faut remarquer que

l'homme de génie descend au-dessous même des écrivains les plus vulgaires lorsque l'ambition d'être le premier partout le fait aspirer à descendre dans une ignoble carrière. Tel fut le sort de l'auteur du Baron d'Otrante et d'une foule d'ouvrages indignes de celui qui avoit composé la Henriade, Brutus, la mort de César et Zaïre, de celui qui préparoit déjà Mérope et le siècle de Louis XIV.

Voltaire n'avoit point encore des idées irrévocablement déterminées sur la métaphysique; et il se jetoit avec ardeur dans cette science, qui devient un abîme lorsqu'on s'y abandonne moins pour chercher la vérité que pour s'affermir dans le doute raisonneur qui légitime les passions. Ses Lettres philosophiques venoient de faire beaucoup trop de bruit pour son repos. Le souvenir de ses premiers maîtres (les jésuites), et peut-être le désir secret de les embarrasser dans une discussion où il se croyoit sûr de l'emporter par les grâces du style, l'engagea dans une correspondance assez curieuse avec le P. Tournemine. Il lui demande avec beaucoup d'art son opinion sur la question de Locke : si Dieu peut donner la pensée à la matière. Il lui parle de Pascal avec admiration, il le flatte, il cherche pour ainsi dire à l'amener à des concessions dont

il puisse tirer avantage auprès de ceux qui ont réprouvé ses Lettres philosophiques. Mais le P. Tournemine parut sentir le piége tendu à sa bonne foi : il s'expliqua nettement, et fit imprimer sa réponse. Voltaire, mécontent, s'aperçut qu'il ne devoit pas espérer d'engager avec lui une correspondance, comme Racine avec MM. de Port-Royal, pour les tourner en ridicule.

Il est évident que cette correspondance avec le P. Tournemine étoit un piége, puisque dans le même temps, malgré ses beaux éloges de Pascal, Voltaire annonçoit à son ami de Formont l'intention d'attaquer de nouveau l'auteur des Pensées. « Si malgré ma foiblesse, dit-il, je pouvois porter quelques coups à ce vainqueur de » tant d'esprits, et secouer le joug dont il les a » affublés, j'oserois presque dire avec Lucrèce :

Quare superstitio pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.

» Au reste je m'y prendrai avec précaution, et » je ne critiquerai que les endroits qui ne seront » point tellement liés avec notre sainte religion, » qu'on ne puisse déchirer la peau de Pascal sans » faire saigner le christianisme. »

Dans tout pays où la religion est une loi de

l'État, celui qui s'arme contre elle est armé contre l'État. Voltaire n'ignoroit pas que nos rois, en montant sur le trône de saint Louis, faisoient le serment de maintenir la loi chrétienne; il s'exposoit donc librement à la sévérité du gouvernement lorsque ses écrits, comme ses pensées les plus secrètes, se dirigeaient contre la religion de son pays. Frédéric lui-même, qui faisoit profession d'athéisme, lui en fit souvent des reproches, et lui disoit qu'avant d'être athée il étoit roi.

Si Voltaire croyoit avoir à se plaindre, sous ce rapport, des persécutions du gouvernement, il avoit aussi à se défendre contre la critique, ou plutôt contre la satire qui s'attachoit à ses écrits et à sa personne. L'abbé Desfontaines, homme d'esprit, écrivain ingénieux et critique sévère, avoit été son ami, ou du moins très-lié avec lui. Thiriot le lui avoit présenté, douze ans auparavant, comme un homme de lettres digne de toute son estime. Quelques plaisanteries avoient altéré l'intimité de leur liaison : cependant l'abbé Desfontaines, arrêté sur une accusation infamante, avoit dû au crédit de Voltaire sur l'esprit de Mme de Prie, alors très-puissante, de conserver la liberté, l'honneur et peut-être la vie. Il oublia un si grand bienfait en écrivant, dans

le temps même (c'est Voltaire qui l'en accuse), un libelle contre son libérateur, libelle que Thiriot lui fit jeter au feu. « J'ai eu la foiblesse de » lui pardonner, disoit Voltaire, et cette foiblesse » m'a valu en lui un ennemi mortel, qui m'a écrit » des lettres anonymes, et qui a envoyé vingt » libelles en Hollande contre moi. » Telles sont les plaintes qu'il renouvelle sans cesse dans ses ouvrages, contre un homme qui avoit la prétention de défendre les principes religieux et littéraires du siècle de Louis XIV. Il est difficile de juger maintenant si tous deux ont été entraînés, l'un par l'ingratitude, et l'autre par la haine. Tous deux peut-être avoient des torts mutuels. Mais lorsqu'on a vu Voltaire affirmer audacieusement dans ses libelles que Fréron avoit été aux galères, il est permis de ne pas croire à tout ce qu'il a écrit contre l'abbé Desfontaines. Cependant Voltaire, avant d'en venir à une rupture décisive, lui écrit avec beaucoup de noblesse, et lui offre son amitié. Touché de ce procédé, l'abbé Desfontaines publie une espèce de rétractation dans son journal. Bientôt après, quelques chants d'un poëme trop condamnable s'étant répandus dans Paris, il crut devoir en signaler l'auteur comme un ennemi déclaré de la religion et des bonnes mœurs. Alors, plus alarmé que

jamais, Voltaire annonce le projet de se retirer à Saint-Pétersbourg, auprès du jeune Pétrowitz, qui depuis perdit si malheureusement le trône et la vie; mais, attaché à la France par le sentiment de la gloire et de l'amitié, il ne chercha point de retraite ailleurs que dans sa patrie, et Cirey fut encore son asile.

Il avoit un caractère naturellement généreux, et souvent il en donna la preuve. L'abbé Desfontaines venoit de s'attirer une persécution assez vive : aussitôt que Voltaire en est informé, il se hâte d'écrire au proviseur du collége d'Harcourt : « Je sais, lui dit-il, que Desfontaines est mal» heureux, et, dès ce moment, je lui pardonne. » Si vous savez où il est, mandez-le-moi, je pour» rai lui rendre service, et lui faire savoir qu'il » ne devoit pas m'outrager. » C'est à peu près ainsi qu'un jour dans sa vieillesse, après avoir déclamé de violentes invectives contre Rousseau de Genève, et croyant sur un faux avis que cet infortuné venoit lui demander un asile : « Où » est-il », s'écrie Voltaire avec tout le feu de sa vivacité ordinaire, que l'on prenoit pour un mouvement de colère, « où est-il...? qu'on lui prépare » le meilleur lit et l'appartement le plus com» mode. » Mais, à l'époque dont nous parlons, pourquoi ne fut-il pas aussi juste ou aussi géné-

reux pour cet autre Rousseau, non moins célèbre et non moins à plaindre? Celui-ci l'accusoit d'avoir voulu le perdre dans l'esprit de M. le duc d'Aremberg, son protecteur; et Voltaire, pour repousser cette calomnie, le fit réellement chasser, à soixante-douze ans, de la maison d'Aremberg!

Les inquiétudes que lui donnoit l'édition de ses Lettres philosophiques se renouveloient sans cesse. Jorre en fit une nouvelle édition clandestine; et, se trouvant possesseur d'une lettre où Voltaire lui traçoit la marche qu'il devoit suivre pour éviter les poursuites du parlement, il ne rougit pas de lui donner l'alternative de lui payer 3000 livres, ou de se voir dénoncé comme auteur du livre condamné. Le ministère indigné força Jorre à se désister et à rendre sa lettre à Voltaire, contre qui elle eût été une preuve juridique. Il avoit ainsi recouvré quelque tranquillité. Son asile à Cirey faisoit ses délices; il y cultivoit enfin avec sécurité les arts et les sciences. Il donna au théâtre, dans une même année, Alzire et l'Enfant prodigue.

Alzire offre tout l'intérêt qu'inspirent de grands souvenirs dans une action dramatique. Mais peut-être tous les caractères, excepté celui de Gusman, sont romanesques et hors de la nature.

Si les étrangers ont reproché à Racine d'avoir donné à ses héros le ton de la galanterie française, on pourroit, avec plus de raison sans doute, soutenir que Voltaire a fait parler tous les siens comme des philosophes du dix-huitième siècle.

L'Enfant prodigue eut un grand succès, malgré les bouffonneries qui déparent ce sujet d'une simplicité si antique et si touchante.

Le talent de Voltaire n'étoit point pour la scène comique. Sa première comédie fut l'Indiscret, pièce à intrigue foible et commune. Celle de la Prude est plus vive : aussi l'auteur s'étoit modelé sur une comédie anglaise, qui jouit à Londres d'une grande réputation. Depuis la Prude, il composa l'Enfant prodigue, mélange intolérable de scènes burlesques et attendrissantes. Nanine, pièce imitée d'un roman de Richardson, n'eut pas moins de succès et le méritoit mieux. Ainsi Voltaire ne créa rien dans la comédie, et lorsqu'il voulut cesser d'imiter, il n'inventa que des grotesques misérables. Sans doute la gaîté la plus folle est dans la nature; mais le goût consiste à peindre dans la nature ce qui est digne d'un pinceau noble et délicat. Il faut donc admettre, pour la comédie, les principes que Voltaire opposa lui-même avec tant de raison et de force à tous les sectateurs de Shakes-

-peare, pour la tragédie. Mais Voltaire étoit rarement d'accord avec lui-même : inhabile à dessiner les caractères, il ne savoit saisir que le ridicule d'un usage ou d'une opinion ; et rien n'est plus froid sur la scène.

Je dirai dans la suite l'animosité avec laquelle Voltaire livra M. Lefranc de Pompignan à la risée publique vingt-quatre ans après le succès d'Alzire. La source de cette grande animosité remonte à l'époque même où Alzire fut jouée. En effet, dans sa correspondance, il l'accuse d'avoir connu le sujet de sa tragédie, de s'en être emparé, de l'avoir traité sous le titre de *Zoraïde*, enfin d'avoir empêché la demoiselle Dufresne d'y jouer le principal rôle. « C'étoit, ajoute-t-il avec humeur, ôter le maréchal de Villars au roi dans la campagne de Denain. »

Cependant il imposoit silence à tous ses détracteurs par ses succès et par l'ascendant de sa renommée. Il pouvoit encore recouvrer la paix, jouir en liberté de sa gloire, et donner à ses immenses talens l'essor le plus honorable pour lui et pour son pays. Mais il étoit dans sa destinée, ou plutôt dans son caractère, de troubler sans cesse lui-même son repos, sans raison et sans gloire. Le Mondain parut, et fut déféré au cardinal de Fleury. Voltaire accusa Desfontaines de

cette délation; il soutient même que son ennemi falsifia cette bagatelle afin d'irriter davantage le cardinal. Quoi qu'il en soit il se vit obligé de quitter la France, et même sa retraite si chère de Cirey: il se rendit auprès du prince royal de Prusse.

Frédéric étoit âgé de vingt-quatre ans; et son père, qui vivoit encore, continuoit à fonder la grandeur future de sa famille, par les défauts même qui ont rendu la jeunesse de Frédéric si malheureuse. Ce roi, en effet, n'avoit qu'une passion, l'argent; qu'un principe de gouvernement, la discipline militaire. Sa maison venoit à peine d'être décorée du titre *royal*, et il ne songeoit qu'à le fortifier par une grande force militaire. Ennemi du luxe, économe jusqu'à l'avarice, ou plutôt éclairé sur l'insuffisance réelle de ses États pour l'entretien d'une armée, il sacrifioit tout à la nécessité d'avoir de l'argent; et avec de l'argent le petit-fils du marquis de Brandebourg étoit enfin parvenu à faire manœuvrer devant lui jusqu'à soixante-six mille hommes, dont il n'étoit que le premier soldat. Sa cour, mélange singulier de barbarie et de civilisation; son palais, théâtre perpétuel de divisions et de brutalités domestiques, ne présentoient à ses enfans qu'une éducation dure, bizarre et né-

gligée. Des mémoires authentiques nous présentent même leur jeunesse abandonnée à des maîtres brutaux, ignorans et pervers. C'est dans le sein de cette cour que le jeune Frédéric passa ses premières années. Son âme étoit fière et sensible; il aimoit les arts; il adoroit les chefs-d'œuvre de notre langue, il les étudioit furtivement et avec enthousiasme; et c'est pour cela même que son père le haïssoit, ou du moins le traitoit avec une excessive rigueur. Le moment arriva enfin (et il arrive toujours pour les jeunes princes) où Frédéric chercha de dangereuses distractions dans les plaisirs; il s'y livra sans retenue. Des amis imprudens facilitèrent son dessein d'échapper à la sévérité de son père. Il prend la fuite, il est arrêté : son père le fait juger comme un simple déserteur de régiment. Condamné à mort, la sentence eût été exécutée, si l'empereur n'eût réclamé pour cet infortuné les priviléges de prince de l'Empire. Enfin le roi avoit pardonné; et Frédéric, qui aspiroit à la gloire, courtisa l'amitié de Voltaire, dont la célébrité s'étendoit alors sur l'Europe tout entière.

Voltaire, de son côté, qui se voyoit tourmenté en France, fut sensible aux caresses d'un jeune prince ami des arts, et dont les talens brillans sembloient annoncer à l'Europe un grand roi.

Ennemi secret du christianisme, il eut bientôt connu les sentimens de Frédéric; et celui-ci, pour plaire à son nouveau maître, porta jusqu'à l'exagération les principes qu'il ne s'étoit formés que dans l'égarement de ses passions. Tous deux, à l'envi, exercèrent l'un sur l'autre une influence funeste. Le jeune prince royal croyoit au fatalisme et à l'anéantissement; il méprisoit le christianisme, il l'avoit en horreur; et Voltaire, alors moins décidé que son élève, le fortifia bientôt lui-même dans ses préjugés. Cependant Frédéric, formé depuis par le malheur et l'expérience, jugeoit plus sainement que son maître les institutions religieuses; il savoit au moins les apprécier dans leurs rapports nécessaires avec l'ordre social. Il fit la guerre par nécessité, il défendit son trône en héros; il souhaita la paix, il sut la conquérir avec gloire et la conserver avec sagesse. Il repoussa constamment les maximes ambitieuses que lui vouloient inspirer quelques philosophes; et, s'il méprisoit les hommes, il savoit les défendre et les gouverner.

Ce fut le 8 août 1736 que Frédéric, alors prince royal, écrivit à Voltaire. Il lui demanda ses ouvrages avec le sentiment de l'estime la plus profonde. Il fit plus, il donna des ordres pour une édition magnifique de la Henriade; il en com-

posa lui-même la préface, et chargea le comte Algarotti, à Londres, de faire graver ce poëme avec des vignettes à chaque page. Mais ce projet, si honorable pour le prince et pour le poëte, n'eut pas de suite. Frédéric, étant monté sur le trône quatre ans après, oublia la Henriade pour la Silésie.

Charmé, séduit, entraîné par les flatteries du prince royal, Voltaire se décide enfin à quitter sa patrie et se rend auprès du jeune Frédéric, en Hollande. Il y fut bientôt poursuivi par une calomnie dont l'objet n'est pas connu; et il fit courir le bruit qu'il se retiroit en Angleterre : il revint secrètement à Cirey.

Cependant il conserva toujours, dans ce temps-là même, des relations intimes avec le prince royal. Ils traitoient dans leurs lettres les questions les plus obscures de la métaphysique. Frédéric défendoit avec opiniâtreté le dogme de la fatalité absolue; et Voltaire, qui étoit presque effrayé des conséquences de ce principe, le combattoit avec sagesse : mais il pensoit au fond comme lui, et n'eut pas de peine à se rendre.

Émule de Quinte-Curce, il avoit écrit l'histoire de Charles XII; et Frédéric lui avoit envoyé des notes précieuses sur le czar Pierre et sur la mort de l'infortuné Czarowitz. Voltaire lui ré-

pondit : « Votre altesse royale me fait frémir en » me parlant de ce que je soupçonnois du czar! » Ah! cet homme est indigne d'avoir bâti des » villes! c'est un tigre qui a été le législateur des » loups! » Ce mouvement d'indignation honore sans doute Voltaire; mais nous le verrons prodiguer les flatteries les plus excessives à une impératrice bien plus coupable que le czar, et déguiser ou absoudre avec une bouffonne indifférence les crimes de sa moderne Sémiramis.

Tandis qu'il jouissoit avec ivresse de son commerce intime avec le prince royal, ses écrits et sa réputation étoient sans ménagement attaqués à Paris. Voltaire étoit riche; et avec ses richesses il avoit su se faire des amis ou des protecteurs dans les familles les plus puissantes, en leur prêtant des sommes immenses. Les Villars, les Richelieu, les d'Estaing, les Guise, les Guébriant étoient en quelque sorte ses tributaires; et il savoit opposer le crédit de ces illustres débiteurs aux ennemis qu'il s'étoit suscités par sa gloire ou par ses imprudences. Il aimoit le faste, et l'on scrutoit avec une maligne persévérance l'origine de sa fortune. Il avoit le ton et les grâces du courtisan le plus aimable; mais on lui reprochoit d'être le fils d'un paysan poitevin, ou d'un porte-clef du Châtelet. Libéral, sa généro-

sité avoit souvent encouragé des jeunes gens dont il savoit deviner les talens : on l'accusoit d'être avare et de voler ses libraires. Dans sa première jeunesse il s'étoit vu recherché de quelques femmes, au moins légères dans leur conduite. Long-temps sans doute il avoit occupé un appartement chez la présidente de B*, que son mari fit depuis renfermer dans un couvent. Mais il montroit en vain l'acte juridique où il prouvoit qu'il payoit 1800 livres de pension dans cette maison : ses ennemis essayèrent de faire croire qu'alors même le jeune Arouet s'étoit mis au rang de ces aventuriers brillans qui savent spéculer heureusement sur leur esprit ou sur leur figure. Dans le temps où sa fortune étoit la plus indépendante, des libelles annonçoient à la France et à l'Europe que la jeune duchesse de R*, née du sang le plus illustre, lui donnoit un hôtel et des équipages magnifiques. M. de R* déclaroit vainement qu'il étoit veuf depuis plusieurs années à l'époque même indiquée par ces libelles honteux : le public aimoit à croire des calomnies qui sembloient abaisser les grands jusqu'à lui. Enfin l'abbé Desfontaines passoit pour être l'auteur de ces inculpations absurdes ; et Voltaire, indigné, irrité, blessé dans tout ce que l'honneur et l'amour-propre ont de plus vif,

soulevoit avec une prodigieuse activité tous ses amis contre celui qu'il accusoit d'être l'artisan de ces intrigues ténébreuses. Sur un ancien témoignage de Thiriot, son ami de l'enfance, il venoit de déclarer, dans un écrit apologétique, qu'il avoit arraché l'abbé Desfontaines à Bicêtre, au bûcher, à l'infamie; et que dans ce temps-là même l'ingrat Desfontaines écrivoit des libelles contre lui. Ces libelles, Thiriot disoit alors les avoir vus en manuscrit et les lui avoir fait jeter au feu. Mais Thiriot, dont Voltaire invoquoit le nouveau témoignage, gardoit le silence; et Desfontaines présentoit ce terrible silence comme une preuve irrécusable que Voltaire étoit un vil calomniateur : il fit plus, et l'on vit paroître le désaveu de Thiriot imprimé dans *la Voltairomanie*. Voltaire, au désespoir, écrivoit à Thiriot : « Des amis de deux jours brûlent de prendre ma » défense, et vous m'abandonnez, tendre ami de » vingt-cinq ans! » Il le presse, il le conjure; il veut intenter un procès criminel contre l'abbé Desfontaines, mais il a besoin d'un mot, d'un seul mot de Thiriot sur son prétendu désaveu. « Si vous me refusez, disoit-il, vous êtes indigne » de vivre : si vous le faites, je vous pardonne. » Et cependant Thiriot gardoit toujours le silence. M. d'Argental conseilloit à son ami Voltaire de

rompre doucement avec Thiriot, et de ne pas entreprendre de procès contre l'abbé Desfontaines. Celui-ci, au contraire, sollicite et obtient la permission d'informer contre son adversaire; il le dénonce enfin comme l'auteur de l'Épître à Uranie et des Lettres philosophiques. Dans une perplexité aussi embarrassante, Voltaire, qui avoit écrit pour cette affaire un mémoire sur la Satire, du ton le plus noble et d'un style digne de Cicéron ou de Pélisson, abaissa son talent à la ressource honteuse des plus vils écrivains : il publia dans une lettre pseudonyme des injures atroces et des épigrammes infâmes contre son ennemi. Enfin M. le marquis d'Argenson termina cette discussion scandaleuse; et l'abbé Desfontaines signa, sous sa dictée, le désaveu de *la Voltairomanie*.

Au milieu de tant de chagrins si vifs qu'il s'étoit attirés par l'imprudence de quelques ouvrages, Voltaire ne craignit point d'en provoquer de nouveaux, en écrivant et en publiant ses Remarques sur les Pensées de Pascal.

Il commence par atténuer le mérite et l'autorité de ce grand homme; et s'il reconnoît dans l'auteur des Lettres provinciales un écrivain du premier ordre, il ne voit en lui l'*homme de génie* que dans ses ouvrages de mathématiques.

et de physique. « Pascal, dit-il, n'a écrit que des
» plaidoyers, et ses Pensées ne sont qu'un plai-
» doyer contre l'espèce humaine. J'ose prendre
» le parti de l'humanité contre ce misanthrope
» sublime : j'ose assurer que nous ne sommes ni
» si méchans ni si malheureux. » Pourquoi donc les ouvrages historiques de Voltaire sont-ils toujours le tableau exagéré des folies et des crimes du genre-humain?

Si Phidias étoit mort sans avoir fini cette statue de Jupiter-Olympien, qui fit l'admiration du Monde, des critiques envieux ou frivoles se seroient rencontrés, peut-être, qui auroient osé, par d'iniques censures, attaquer ce monument inachevé d'un grand siècle et d'un grand artiste, dégradant ainsi une pensée sublime qu'ils n'auroient pas su comprendre. Telle fut la destinée de Pascal, de ce génie le plus étonnant du siècle de Louis XIV.

Pascal, souffrant et mourant, avoit achevé, mais dans le secret de sa pensée seulement, un monument dont les seuls fragmens, qui lui ont survécu, attestent la hardiesse et la majesté. Ce sont ces restes vénérables, tout informes qu'ils nous soient parvenus, que Voltaire eut le malheur d'attaquer et d'outrager.

En ne considérant ici Pascal que comme un

philosophe qui applique avec sincérité toutes les forces de sa raison à découvrir et à démontrer ce qu'il importe le plus à toute créature raisonnable de ne pas ignorer, il méritoit sans doute, s'il devoit trouver un adversaire, d'en trouver un qui entrât dans une telle discussion avec des intentions aussi droites, un esprit aussi grave, un génie aussi philosophique. Pascal s'étoit enfoncé dans tous les abîmes du monde moral, et de là, s'élançant jusqu'à la Divinité, sa raison vouloit en rapporter, au milieu de ces abîmes, le seul flambeau qui, sans doute, peut en éclairer les ténèbres. Étoit-ce Voltaire qui étoit capable de le suivre ou de redresser son vol hardi et sublime? Cette question, où il ne s'agit point de controverse religieuse mais de philosophie, se borne peut-être à demander si l'esprit satirique et moqueur de Lucien peut se mesurer avec le génie de Platon. Quant aux choses qui appartiennent au fonds de la religion elle-même, il seroit absurde d'entrer dans le cercle vicieux que Voltaire s'est tracé en attaquant Pascal. Entre ces deux hommes célèbres tout doit se réduire peut-être à dire que Pascal étoit philosophe et chrétien; tandis que Voltaire, qui n'étoit ni l'un ni l'autre, croyoit à peine à un Dieu tel que l'a fait Épicure.

Voltaire s'élevoit ainsi contre Pascal au milieu même des agitations que lui causoit le libelle imputé à l'abbé Desfontaines; il s'enfonçoit dans les recherches immenses qu'exigeoit son Essai sur les mœurs; il composoit Zulime, pièce romanesque et pâle copie de Bajazet; dans le même temps enfin il écrivoit Mahomet.

En envoyant cette tragédie à Frédéric, il avoue qu'il a mis *l'Horreur* sur le théâtre; et l'on ne peut se dissimuler que cette pièce est horrible. Mahomet n'a d'éclat que dans ses discours d'apparat, toutes ses démarches sont d'un lâche hypocrite. Ses crimes ne sont couverts ni par cette grandeur qui impose à l'imagination, ni par la nécessité qui, au théâtre, est leur excuse. Il est jaloux de deux enfans dont lui-même *attisa les feux illégitimes*. Il fait poignarder le père par le fils : l'inceste doit récompenser le parricide; et cette complication de crimes est d'autant plus hideuse qu'elle est inutile. Otez à Mahomet son emphase et son costume oriental, ce n'est plus qu'un brigand obscur digne de l'echafaud.

Ce fut pour Mme du Châtelet et auprès d'elle qu'il écrivit l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne : il ne le publia que vingt ans après.

Il est difficile de parler de ce fameux ouvrage,

sans heurter les préjugés et les préventions qu'il a fait naître. Ses admirateurs passionnés soutiennent que Voltaire est le premier, en France, qui ait porté le flambeau de la Philosophie dans le chaos de l'histoire moderne, et qui ait su donner au tableau de chaque siècle sa couleur naturelle. L'Essai sur les mœurs, appelé si improprement *Histoire universelle*, est en effet un ouvrage étonnant, par la rapidité, la clarté, la précision du style; par l'étendue des recherches, les vues neuves et intéressantes qu'il présente, la supériorité avec laquelle se trouvent racontés les faits les plus importans. Mais si l'on s'attache sévèrement aux principes qui doivent régler et diriger l'historien sage et sincère, l'écrivain qui parle sans haine et sans envie, l'écrivain qui ne cherche dans l'expérience du passé que des leçons et des exemples pour l'avenir, on reconnoîtra que Voltaire a trop souvent oublié dans ce livre et l'impartialité de l'historien, et la gravité du philosophe, et la dignité de l'homme de lettres.

Ses erreurs (en est-il qui n'échappent à l'historien le plus sage?) ont été réfutées par des censeurs solides mais sévères; il y a répondu par des outrages. Sa plume, trop souvent cynique, n'a trouvé que les flots du fiel le plus

amer, contre le savant modeste et vrai qui avoit osé prendre contre lui le parti de la Vérité.

Bossuet a représenté tous les hommes et tous les peuples obéissant à la loi souveraine d'un Dieu qui les conduisoit au grand événement de l'établissement d'une religion universelle : et cette vue donne à son livre un caractère imposant de majesté. Par un principe contraire, Voltaire n'a vu la cause et le développement de tous les crimes, de tous les malheurs du monde, que dans l'établissement et les progrès de cette religion même. La différence de ces deux points montre seule de quelle prévention prodigieuse Voltaire étoit fasciné.

Pour établir que la religion chrétienne est *un monstre qui dévore la substance du genre-humain*, il s'est engagé dans un labyrinthe de conséquences aussi funestes qu'absurdes, funestes par l'impression qu'il a laissée dans les esprits, et absurdes par les assertions qu'il s'est vu obligé d'adopter.

Il écrivoit l'Histoire des nations modernes depuis Charlemagne. Sans doute il étoit assez inutile de remonter jusqu'à l'origine du monde matériel. Cependant, pour exclure toute intervention divine dans l'existence de l'univers, il lui falloit un système, et il choisit le système du

matérialisme ou du monde existant éternellement par lui-même. Vainement il n'y a dans l'ordre physique, ni dans l'ordre moral, pas le moindre monument qui atteste que des nations, une famille, un homme aient vécu avant l'époque assignée par les livres de Moïse, Voltaire n'en a pas moins prétendu que le monde habité remontoit à une antiquité prodigieuse (*). Cependant, s'il suppose la matière éternelle, que d'absurdités à dévorer! S'il admet la création, qu'importent six mille ans ou six mille siècles dans l'éternité? l'hypothèse de l'historien ne fait que reculer la difficulté sans la résoudre. En vain, pour échapper à toutes les objections, il dira que les hommes sont indigènes sur la terre comme l'herbe ou les insectes; qu'ils ont pu rester sauvages pendant des millions d'années; que l'antiquité du monde est prouvée par les observations astronomiques des Chaldéens, et par les livres sacrés de l'Inde ou de la Chine, ces assertions ne peuvent plus arrêter personne: les savans ont fixé ce qu'il falloit penser de cette antiquité fabuleuse, sous le rapport de l'histoire naturelle. Quant aux livres sacrés des peuples

(*) *Voyez* la note 3.

de l'Orient, ils sont connus et livrés à la discussion publique; et les périodes astronomiques de ces peuples ne prouvent pas plus leur antiquité que la précession des équinoxes, découverte par les Grecs cent trente ans après Jésus-Christ, ne prouve pour ceux-ci vingt mille ans d'existence antérieure.

Ayant ainsi obscurci les notions universelles sur le dogme de la création, et par conséquent de l'existence nécessaire d'un Être créateur et suprême, le dogme d'une révélation divine tombe de lui-même et avec lui la sainteté du christianisme. C'est là en effet le livre tout entier de Voltaire.

Mais alors, et à ne considérer le christianisme que comme un fait qui appartient à l'histoire, appartient-il à l'historien de le dénaturer et de le travestir? Voltaire a-t-il été sincère en examinant cette religion sous le seul point de vue des passions qui en ont abusé, en dissimulant ses immenses bienfaits, en lui attribuant les crimes qu'elle condamne, qui même appartiennent aux temps et aux peuples qu'elle arrachoit à la barbarie?

Certes, l'historien le moins favorable à ce grand événement de l'établissement du christianisme dans l'univers romain, ne pouvoit passer

sous silence les persécutions qui, pendant trois cents ans, ont arrosé la terre du sang des Chrétiens. Mais Voltaire fait plus, il désavoue les monumens les plus irrécusables de l'antiquité. Il veut absoudre Néron de l'incendie de Rome, pour l'absoudre de la persécution des Chrétiens: cependant les annales de Tacite parlent contre lui depuis dix-huit siècles. Après Néron, les lettres de Pline attestent ce que l'on faisoit des Chrétiens sous Trajan; la chronique des Samaritains constate la persécution sous Adrien; Celse prouve qu'elle duroit sous Marc-Aurèle. Et, sans parler des Écrits de saint Justin, d'Athénagore, de Tertullien et d'Eusèbe, Voltaire ignoroit-il que Dioclétien et Maximin se sont arrogé la gloire d'avoir exterminé le christianisme? Leurs médailles, leurs inscriptions, leurs édits subsistent: *Nomine christiano deleto — Superstitione Christi ubique deletâ.* Si Voltaire ignoroit ces monumens, est-il historien? S'il les a connus, mérite-t-il de l'être?

Voltaire, qui fait un crime à Henri IV de s'être soumis à la religion de saint Louis, le plus illustre de ses aïeux, loua l'empereur Julien d'avoir abjuré la religion de Constantin. C'est là son héros, il vante partout sa philosophie et sa clémence. Il n'ignoroit pas cependant ses honteux

sacrifices : il n'ignoroit pas que sous son empire les fanatiques du paganisme dévorèrent les membres sanglans de plusieurs chrétiens; qu'en Syrie on mêloit de l'orge aux entrailles des prêtres et des vierges pour les donner aux pourceaux, et que Julien, le philosophe Julien ne sut que punir les gouverneurs qui avoient osé réprimer ces barbaries. Cependant Voltaire s'écrie : « Pourquoi le sénat auroit-il persécuté des chrétiens ? » le gouvernement romain étoit le plus doux de » la terre. »

Il croyoit l'univers gouverné par un aveugle fatalisme ; c'est à une absence de tout principe philosophique sur la liberté de l'homme, qu'il faut attribuer ce système étroit et souvent ridicule qui lui faisoit chercher avec affectation les grands événemens dans les plus petites causes. Conduit par ce système au mépris des hommes, il peint les personnages les plus éminens de l'histoire, avec des traits sans proportion comme sans dignité. S'il parle de Charlemagne : « Voilà » donc, dit-il, le fils d'un domestique de ces capitaines francs que Constantin auroit condamné aux bêtes, élevé à la dignité de Constantin ! » Et c'est ainsi que le flatteur servile de Catherine II, parle du petit-fils de ce Charles Martel qui sauva l'Europe, lorsqu'au centre

même de la France, dernier boulevard de la chrétienté, il fit mordre la poussière à trois cent mille Sarrasins. Si la religion condamne le meurtre de Thessalonique et inspire une héroïque fermeté au saint archevêque de Milan, le repentir de Théodose n'inspire à Voltaire qu'une réflexion dérisoire. Si l'empereur Frédéric couronne le pontife Adrien, c'est *le maître du monde devenu le palfrenier d'un gueux qui a vécu d'aumônes*. Si enfin les rois avouent aux pieds des autels, en ceignant le diadême, qu'ils ont un maître dans les cieux; ces augustes cérémonies où les princes de la terre reconnoissent qu'ils sont soumis aux lois et qu'il est pour les peuples des droits inviolables, n'ont d'autre avantage que de *prolonger le règne de la superstition et de valoir de gros profits aux fournisseurs de la cour*. De tels points de vue historiques ne peuvent être ce que l'on appelle aujourd'hui encore si fastueusement la philosophie de l'histoire, que pour des esprits frivoles et ignorans. Ce n'est point vers eux que Voltaire devoit se baisser de toute la hauteur de son génie. S'il eût vécu en effet dans le siècle précédent, la dignité de ce grand siècle l'eût soutenu sans doute. Cet esprit si rapide, si étendu mais si mobile, étoit fait pour comprendre et pour

admirer ce qu'il y a d'imposant, de touchant et d'héroïque dans le christianisme, même en ne considérant son histoire que sous les rapports purement humains de la philosophie, de la politique et de la civilisation universelle. Philosophe sincère, il eût admiré peut-être comment aux sanglans et honteux mystères des religions anciennes fut substitué par toute la terre le sacrifice doux, innocent et mystérieux des plus pures substances de la nature. Philosophe, il eût béni encore cette puissance surnaturelle des pontifes qui seule fut capable d'arracher les hommes à l'esclavage, que le droit positif de toutes les nations avoit consacré. Politique, il eût reconnu que les pontifes romains, pris en masse, ont été les plus grands princes des temps modernes; qu'au milieu de l'Europe envahie et mutilée, ils ont conservé le feu sacré de la civilisation éteinte, qu'ils ont fait reculer la barbarie, qu'ils ont défendu et sauvé l'Italie du joug de la Germanie, que le gouvernement de l'Église a été le modèle de tous les gouvernemens civils, et qu'enfin ces longues et sanglantes querelles du sacerdoce et de l'empire qui leur sont encore si amèrement reprochées, n'ont eu jamais pour objet que la défense de l'Italie, et comme princes, ils devaient la défendre.

On ne juge donc ici Voltaire que comme historien philosophe, et sous ce titre on ne lui demande pas d'être chrétien, puisqu'il ne l'étoit plus, mais de juger le christianisme en philosophe et non pas en ennemi (*).

Voltaire étoit toujours retiré dans les Pays-Bas. Il y regrettoit la France et il écrivoit au marquis d'Argenson : « Je ne sais par quelle fa» talité, n'ayant jamais parlé ni écrit qu'en hon» nête homme et en bon citoyen, je ne puis par» venir à jouir des priviléges qu'on doit à ces » deux titres. » Il s'exprimoit ainsi au sujet de ses ouvrages qu'il ne pouvoit publier qu'en pays étranger. A cette époque cependant Voltaire n'avoit pas encore fait connoître sa Pucelle d'Orléans, ni l'Essai sur les Mœurs. Il étoit dans toute la vigueur de son talent ; sa réputation égaloit son génie. Le moment étoit venu peut-être de penser, d'écrire et d'agir en grand homme. Sa renommée, la grâce, la souplesse et l'étendue de son esprit, l'ascendant qu'il avoit pris sur Frédéric devenu roi de Prusse, pouvoient lui faire parcourir la carrière la plus honorable. Déjà le mi-

(*) Est-il nécessaire ici de prévenir nos lecteurs que ce n'est pas en philosophe païen, mais en chrétien, que nous-mêmes nous considérons le christianisme?

nistére lui avoit confié auprès de ce jeune roi une mission secrète. Frédéric, en effet, se voyoit à la tête d'une armée qui pouvoit inquiéter la liberté du corps germanique. En vain ses écrits contre Machiavel semblaient promettre un prince pacifique : ambitieux, il prévoyoit que la mort de l'empereur serait le signal d'une guerre générale. Toutes les puissances revendiquoient une partie de l'immense héritage de la maison d'Autriche. D'anciennes prétentions de sa maison sur la Silésie pouvoient lui paroître un droit légitime et commencer l'embrâsement de l'Europe. Dans cette conjoncture le ministère de France avoit le plus grand intérêt à découvrir les véritables intentions de Frédéric : le cardinal de Fleury en chargea Voltaire.

Frédéric aimoit la gloire. Une intime liaison avec Voltaire lui sembla un moyen de célébrité aussi puissant que le succès de ses armes. C'étoit Achille qui cherchoit un Homère. Sa correspondance exprimoit tout l'enthousiasme de l'amitié. Voltaire sourioit quelquefois du poëte, mais il admiroit, mais il aimoit le grand prince. Frédéric, prince royal, avoit gémi sur la nécessité de quitter bientôt sa délicieuse retraite de Rémusberg pour monter sur le trône ; à peine montoit-il sur ce trône si redouté, que déjà il

avoit envahi l'héritage de Marie-Thérèse : aussi Voltaire qui connut bientôt ses vrais sentimens, résista aux séductions de son royal disciple, et refusa de s'enchaîner à lui. «S'il se conduit mal, » dit-il à M. d'Argenson, en parlant de l'expé- » dition de Silésie, je briserai la trompette que » j'ai entonnée. »

A cette époque, Voltaire pouvoit rentrer en France, et retrouver la paix qu'il avoit si long-temps perdue. Il pouvoit y rentrer avec tout l'intérêt qu'inspire un grand talent persécuté. « Mais que faire à Paris, écrivoit-il à ses amis ? » Les arts que j'aime y sont méprisés. La supério- » rité qu'une physique sèche et abstraite a usur- » pée sur les belles-lettres commence à m'indi- » gner. Elle écrase tous les arts et je ne veux plus » la regarder que comme un tyran de mauvaise » compagnie. »

Un autre motif le tenoit éloigné de la France. Il restoit réellement à Bruxelles pour les intérêts de madame du Châtelet. La persévérance de ses soins, l'activité, la dextérité qu'il savoit mettre dans les affaires les plus embarrassées, terminèrent heureusement un procès qui pouvoit entraîner la ruine de cette maison.

J.-B. Rousseau venoit de mourir. Quelque temps auparavant, il avoit envoyé à Voltaire une

de ses odes, en lui exprimant le regret de n'être pas resté son ami : pour toute réponse il n'avoit reçu que le dur conseil de corriger ses odes et réparer ses torts. Sa mort parut mettre un terme à de si vifs ressentimens. On a déjà fait observer que Voltaire livré sans contrainte à son caractère étoit naturellement généreux : il écrivit à M. Ségui, éditeur des œuvres de Rousseau, une lettre honorable pour lui, honorable pour l'infortuné poëte qu'il crut si long-temps son ennemi. Elle mérite d'être conservée dans la mémoire de tous les gens de lettres. (*)

Tandis que Voltaire étoit à Bruxelles, enfoncé dans les détours d'une tortueuse et inextricable procédure, le roi de Prusse venoit d'assurer son invasion en Silésie par la victoire de Czaslaw. Le poëte philosophe rappelle à son élève ses anciennes maximes. Il ose lui reprocher sa gloire et ses conquêtes; il lui disoit :

Je vous pardonne tout, si vous en gémissez.

Il lui prodigue en vers les titres les plus pompeux; mais déjà dans ses lettres familières, il témoigne moins d'enthousiasme à ses amis. Avec

---

(*) *Voyez* la note 4.

le public, Frédéric est le *Marc-Aurèle du Nord*; avec son cher Cideville, c'est *le grand comédien d'Allemagne, nommé le roi de Prusse.* Quelquefois il l'accuse d'avarice ; et Thiriot qui, depuis quatre ans, étoit le correspondant littéraire de Frédéric, n'avoit pu encore toucher sa pension. Voltaire en écrivoit avec beaucoup de ménagemens au poëte roi. Il ne recevoit que des promesses : il consoloit Thiriot et lui conseilloit d'attendre. « Cet homme-là, » disoit-il, s'empare d'une province plus vite qu'il » ne paie un créancier. »

Il vint passer quelques mois à Paris pour faire jouer sa tragédie de Mahomet. Déjà il l'avoit fait représenter à Lille, et dans un entr'acte il avoit reçu du roi de Prusse la nouvelle de sa victoire de Molvitz. Il lut cette lettre à l'assemblée qui applaudit avec transport. « Vous verrez, dit-il, » en riant, que cette victoire fera réussir ma » pièce. »

La représentation de Mahomet, à Paris, éprouva des difficultés, et Voltaire ne voulut pas suivre les *conseils* du cardinal de Fleury qui l'engageoit à la retirer du théâtre. Elle fut déférée au procureur-général. Ainsi Voltaire alloit encore et volontairement renouveler contre lui les inquiétudes et les préventions que ses ouvra-

ges avoient excitées : il s'exposoit à perdre la faveur qui alors l'environnoit à la cour. Son esprit souple et délié lui suggéra un artifice assez étrange pour imposer silence aux détracteurs de Mahomet ; ce fut de la dédier au souverain pontife, qui eut l'air de trouver cette tragédie admirable. Voltaire s'applaudit beaucoup dans la suite et souvent avec une joie scandaleuse du piége où il avoit fait donner le chef de l'église. Il ne l'appeloit dans ses lettres familières que le *bon Polichinelle de Benoît* XIV.

Il est difficile de se persuader que le pape se soit trompé sur les intentions qui ont dirigé Voltaire en écrivant Mahomet. Mais lorsqu'un écrivain si célèbre et déjà redoutable au christianisme, protestoit publiquement au souverain pontife de sa soumission et de son attachement à l'église, le souverain pontife n'a-t-il pas voulu en quelque sorte l'enchaîner par ses propres paroles ? Voltaire n'étoit pas encore l'ennemi public de la religion ; il pouvoit même la servir s'il eût été retenu et fixé par les honneurs et les dignités. On a dit quelquefois de Luther qu'il eût fallu le créer cardinal. Mais la religion a-t-elle besoin d'un homme et des hommes ? ou les hommes, de la religion ?

Le roi de Prusse venoit de conclure avec la

reine Marie-Thérèse une paix aussi précipitée que ses victoires avoient été rapides. Cette paix étonnoit l'Europe et inquiétoit la France. Il étoit important de connoître les intentions du cabinet de Berlin, et surtout ses relations avec le nouveau roi d'Angleterre, contre qui la cour de Versailles soutenoit les intérêts de la maison royale de Stuart. Voltaire fut donc envoyé auprès de Frédéric à Aix-la-Chapelle. Frédéric parut s'ouvrir avec franchise; il témoigna de l'amitié pour la France, quoiqu'il estimât peu le ministère; et Voltaire se hâta d'écrire au cardinal de Fleury, que ce jeune prince avoit une inclination naturelle pour tout ce qui étoit français : il ne s'agissoit que de la cultiver avec prudence. C'est alors que Frédéric redoubla d'instances, de caresses, de promesses, pour fixer notre poëte philosophe à Berlin : celui-ci refusa tout. « Mais, écrivoit-il à ses amis, je cours à » Paris, à mon esclavage et à la persécution. Je » me crois un petit Athénien qui refuse les bon» tés du roi de Perse. »

Il ne pensoit pas ainsi pour ceux qu'il appeloit ses amis. Le marquis d'Argens vouloit se retirer en Suisse, et Voltaire lui conseilloit d'aller à Berlin. « Quoi, disoit-il, il y a un roi de Prusse » dans le monde! quoi! le plus aimable des

» hommes est sur le trône! les Algarotti, les Wolf,
» les Maupertuis, tous les Arts y courent en foule,
» et vous irez vivre en Suisse! Non, non; croyez-
» moi, établissez-vous à Berlin : la Raison, l'Es-
» prit y vont renaître : c'est la patrie de quiconque
» sait penser. » Ainsi Voltaire excitoit un enthousiasme qu'il n'éprouvoit déjà plus pour lui-même; et nous verrons quels regrets, quels ressentimens il éprouva lorsqu'il apprit, mais trop tard, à connoître les caresses de Frédéric.

Il étoit revenu à Paris, et le roi lui témoignoit les plus grandes bontés. Il vouloit faire jouer Mérope, sujet qu'il trouvoit plus intéressant et beaucoup plus tragique que celui d'Athalie. Dans son enthousiasme pour son ouvrage, il y avoit mis cette fastueuse épigraphe qu'il supprima depuis :

Legite hoc, austeri; crimen amoris abest.

Le succès de cette belle production, qui lui concilia l'admiration publique, alloit enfin lui ouvrir les portes de l'Académie française, lorsque le cardinal de Fleury mourut.

La mort de ce ministre est une époque remarquable. C'est là que finit le dernier reflet du siècle de Louis XIV, et que la manifestation du

nouveau siècle commença. Pour bien apprécier leur caractère propre et leurs conséquences inévitables, il faut remonter plus haut.

Les rois de la troisième race ont suivi avec persévérance le dessein d'affranchir la royauté des entraves que leur opposoit la forme du gouvernement féodal. Avant qu'ils eussent émancipé les communes, la nation, considérée dans le droit positif, se composoit du roi, du clergé et de la noblesse; le corps du peuple n'existoit pas, ou il étoit représenté, en France comme dans le reste de l'Europe, par la fiction du droit féodal.

Les communes affranchies formèrent le troisième ordre; et cette hiérarchie subsista, devoit subsister, tant que la force physique et la force morale n'éprouveroient pas de déplacement; en d'autres termes, tant que les trois ordres conserveroient, au milieu même de la civilisation croissante, un juste rapport dans leurs forces respectives. Mais l'invention de la poudre à canon et l'invention de l'imprimerie déplacèrent la force physique et la force morale tout au profit du troisième ordre. Ainsi, par le seul effet du temps, les rapports primitifs des trois ordres devoient s'altérer et se détruire, si, à mesure que le tiers-état s'agrandissoit, les deux premiers

ordres ne s'agrandissoient pas dans la même proportion : rester stationnaires, c'étoit rétrograder.

De plus, les assemblées des trois ordres n'avoient pas d'époques régulières, ni de but déterminé ; elles ne pouvoient plus exprimer dans l'État le mouvement naturel des choses, ou la société telle que le temps la modifioit incessamment. Cependant, l'homme étant une créature intelligente, ses besoins ne peuvent se borner à sa nature matérielle : plus l'esprit social s'étend, plus les besoins se multiplient. La forme sociale doit donc insensiblement se modeler sur cet agrandissement même. On peut comparer toute société à un fleuve. Les générations successives sont les ondes du fleuve auxquelles il faut un lit plus ou moins large, plus ou moins profond, des rives ou des digues plus ou moins élevées, suivant l'abondance ou la rapidité de ces ondes. C'est à la Sagesse de pourvoir à ce que le fleuve ne se déborde jamais, ou qu'il rentre facilement dans son cours naturel.

Tous les rois de la troisième race suivirent et redressèrent le cours naturel du fleuve. C'est par-là qu'ils furent grands et puissans. La politique vigoureuse et indomptable du cardinal de Richelieu avoit consolidé ce que Charles v et

Charles VII avoient préparé avec tant de sagesse, même ce que Louis XI avoit obtenu par la perfidie. Les peuples secondoient avec amour ce mouvement d'une civilisation nouvelle. Pour eux la royauté n'étoit que la puissance tutélaire de leur émancipation : le pouvoir absolu du trône étoit leur liberté. Comment donc s'étonne-t-on, aujourd'hui encore, que Louis XIV ait voulu réunir dans ses mains tous les ressorts de l'antique gouvernement féodal; qu'il soit resté le seul maître, le seul législateur de son pays? Sa grandeur a été l'effet nécessaire de cette longue révolution qui remontoit à Hugues-Capet, et qui se terminoit en lui et par lui.

Louis XIV n'alla pas plus loin. Espéra-t-il que tous les rois seroient grands et forts comme lui; ou que la France agiroit toujours et penseroit toujours comme un seul homme? Il venoit d'achever la destruction de l'ancien gouvernement, il devoit peut-être en fonder un nouveau.

Tous les rapports de l'ancien ordre politique étoient abolis par le fait; cependant les simulacres ou les organes du pouvoir étoient restés les mêmes. Le génie des peuples modernes avoit exploré les dernières limites du monde moral comme du monde physique; et l'on sembloit agir comme si leurs idées ou leurs besoins se bornoient encore

aux limites du champ paternel. Tout étoit changé: les rois eux-mêmes avoient reçu de cette rapide civilisation des moyens jusque-là inconnus de développer la puissance politique : c'est ce qui les trompa. En effet, l'or de l'Amérique avoit causé une révolution sur eux comme sur les peuples. Celle qui avoit agi sur les peuples resta inaperçue. Tous les gouvernemens de l'Europe ne virent que les ressorts nouveaux qui leur étoient donnés, et ne comptèrent pas ceux qui agissoient nécessairement aussi sur la société. Suivons les progrès de cette révolution, qui n'est pas même, encore aujourd'hui, comptée parmi les causes de l'agitation universelle. Cependant il est urgent que les hommes d'état l'examinent et l'approfondissent. Si les sociétés modernes ressemblent à l'Océan, qu'une loi de la nature, long-temps inobservée, remue jusque dans ses abîmes, un nouveau Newton ne s'élèvera-t-il pas dans le conseil des Rois, pour observer et saisir la véritable cause des grands mouvemens du monde social actuel!

Les effets de cette cause, alors ignorée, se manifestèrent immédiatement après la mort de Louis XIV. En voici sommairement les progrès jusqu'à l'époque dont nous nous occupons ici: la mort du cardinal de Fleury.

Charles-Quint avoit été le premier possesseur des métaux de l'Amérique; il s'en servit pour accroître sa puissance. Dictateur de l'Europe, il ne fut arrêté que par la masse, toujours *une*, de la France mise en mouvement contre lui par François 1er.

Philippe II reçut incessamment de nouveaux trésors. Si son génie eût égalé son ambition et sa perfidie, la France fût devenue sa proie ou la dot de sa fille.

Mais l'or de l'Amérique se répartit peu à peu dans l'Europe, et tous les gouvernemens s'en servirent également pour l'attaque et pour la défense. Henri IV n'avoit pas de colonies, mais il avoit Sully qui amassa un trésor : avec ce trésor il eut des armées permanentes.

L'Espagne, sans agriculture et sans industrie pour ressaisir les métaux qui se dissipoient rapidement par les guerres extérieures, n'étoit déjà plus que la voie intermédiaire du Mexique et de l'Europe. Tombée du faîte où Charles-Quint l'avoit élevée, elle ne conserva que les fardeaux de sa gloire récente et déjà éclipsée.

Louis XIV et le génie de Colbert avoit attiré en France les capitaux disséminés en Europe. La France solda de formidables armées. Cependant, en 1699, le trésor ne recevoit que 128 millions

et en dépensoit 411 ; Louis xv, au berceau, hérita des habitudes et des charges du pouvoir absolu, avec 4 milliards 500 millions de dettes à éteindre.

Ainsi le premier effet de l'introduction des métaux précieux de l'Amérique en Europe, fut partout un développement démesuré de puissance. La circulation plus abondante des espèces métalliques fut le seul phénomème qui frappa les hommes d'état. Plus tard, ils ne s'aperçurent pas que l'or s'écouloit avec la civilisation et les besoins nouveaux jusques dans les contrées les plus reculées ; qu'il n'arrivoit plus en Europe dans la proportion des charges nouvelles ; que son abondance même ayant changé sa valeur numérique, il n'étoit plus le signe réel des richesses réelles de l'état. Et pourtant à ces signes devenus insuffisans, il fallut substituer de nouveaux signes qui représentassent non pas les richesses que représentoit le numéraire, mais qui fussent eux-mêmes des signes du numéraire. L'apparition de ces nouveaux signes produisit la même erreur et les mêmes effets que l'apparition subite des métaux de l'Amérique. Delà, le système de Law, sous la régence ; plus tard, les rentes sur l'état en Angleterre ; plus tard encore le papier monnoie dans l'Amérique du nord et en France,

aujourd'hui, enfin, plus de 31 milliards de dettes en Europe, c'est-à-dire, l'avenir dévoré dans le présent, et un long héritage de révolutions légué à toutes les sociétés contemporaines.

Sous la régence, le système de Law avoit créé des richesses funestes et fallacieuses. L'État, qui resta avec 1700 millions de dettes, fut libéré du reste aux dépens de la morale publique et par la ruine des familles fascinées d'illusions fatales. L'économie du cardinal de Fleury avoit cependant rétabli peu à peu la fortune publique lorsqu'il mourut : mais le principe du mal restoit toujours. Ce fut malgré lui que ce ministre céda à la nécessité de prendre part à la guerre de 1741. Cette guerre, en effet, ouvroit un nouvel abîme, qui s'agrandit par la guerre de sept ans, où furent engloutis 1300 millions d'extraordinaire. Mais alors l'héritier d'un simple Électeur de Brandebourg entretenoit une armée de cent cinquante mille hommes. La France pouvoit-elle réduire ses dépenses en réduisant ses armées?

Ces faits successifs, qui avoient des causes si grandes, ne pouvoient rester sans conséquences. Par eux et avec eux l'ancien tiers-état étoit devenu, surtout depuis Louis XIV, la partie industrieuse, active, capitaliste et dominante de la

6



nation; ou plutôt il étoit, par le fait, la nation elle-même, puisque le droit positif, qui constituoit la nation en trois ordres, chacun avec des droits distincts, n'existoit plus que dans l'histoire. Si les moyens de gouverner étoient toujours les mêmes, en apparence, que sous Louis XIV, c'étoit là le plus grand danger du gouvernement. En effet, la force n'étoit plus la même. Avant, comme sous Louis XIV, tout précipitoit le tiers-état dans les bras de la royauté absolue, comme pouvoir protecteur; mais une fois la destruction du gouvernement féodal accomplie par l'anéantissement des trois ordres, le pouvoir royal, considéré comme absolu, n'avoit plus d'appui qu'en lui-même. Les deux premiers ordres n'étoient plus qu'une brillante et mensongère fiction : en un mot, l'ancien tiers-état, sur qui la royauté avoit constamment placé le levier de sa puissance, ne présentoit plus qu'une force qui se déroboit incessamment à son action. Évidemment c'étoit sur lui et peut-être contre lui qu'il faudroit maintenant agir, puisque de lui seul maintenant la royauté pouvoit attendre les subsides immenses dont elle avoit toujours besoin. Aussi l'incohérence et l'impuissance des moyens de gouverner se manifesta chaque jour à tous les yeux. Déjà si évidente dans l'ordre

politique, cette situation critique se compliqua surtout dans l'ordre moral et civil, ce qui accéléra la décadence de l'autorité.

En effet, depuis la renaissance des lettres, l'instruction de la jeunesse avoit été grave et sévère : elle étoit distribuée dans une juste proportion des besoins de l'ordre social, tel qu'alors il étoit constitué, de manière que le développement de l'esprit et de l'intelligence, concentré à peu près dans les classes les plus élevées de la société, ne menaçoit pas encore d'une destruction prochaine cet équilibre des ordres de l'État sur lequel reposoit tout l'ancien édifice de la monarchie. Ainsi, l'ordre du clergé possédoit la double autorité de la doctrine et du sacerdoce, qui, pour l'éclat extérieur, étoit encore fortifiée dans l'opinion des peuples par la grandeur de ses richesses et la dignité de son rang politique. La noblesse ne restoit pas étrangère au progrès de l'instruction ; et la haute magistrature, qui tenoit également à la noblesse et aux premières familles du tiers-état, faisoit rejaillir sur l'une et sur l'autre l'éclat dont elle-même s'environnoit par ses fonctions et sa doctrine. Enfin, les corps chargés, sous le titre d'*Universités*, de recueillir et de transmettre toutes les connoissances humaines, étoient assez nombreux pour

assurer une distribution sage des lumières qui venoient de se répandre depuis deux siècles, et trop peu nombreux pour qu'elle fût imprudemment prodiguée.

C'est ainsi que pendant le règne de Louis XIII fut préparé le siècle immortel de Louis XIV.

Mais, dans le temps même où ce grand roi réunissoit toutes les forces de la souveraineté dans sa personne, il s'élevoit une autre sorte de puissance inaperçue, qui depuis commença de se manifester avec une grande vivacité dans les querelles de Port-Royal et des jésuites. Cette puissance étoit l'opinion, incessamment développée à mesure que les sources de l'instruction devenoient plus accessibles à la multitude. Cette révolution, d'abord insensible, fut accélérée par la multiplicité des nouvelles écoles ouvertes en concurrence avec celles des universités. La rivalité des nouveaux corps enseignans avoit établi des doctrines diverses. Les études s'affaiblissoient d'autant plus qu'elles parvenoient à s'étendre : long-temps stationnaires, elles prirent enfin une marche rétrograde. Cependant toute la jeunesse, quel que fût son état actuel ou sa destination naturelle, fut attirée, initiée sans discernement à des connoissances purement littéraires, qui ne lui laissoient d'autre ressource que d'entrer

sans vocation dans l'Église, ou de se jeter dans la littérature comme dans un asile ouvert à toutes les ambitions.

Telle étoit cependant alors la constitution de l'État, que sa conservation dépendoit tout entière de l'équilibre des trois ordres, ou plutôt de la suprématie constante des deux premiers sur le troisième. Que si, au milieu d'une civilisation rapidement accélérée par le commerce, le luxe et les arts, le tiers-état acquéroit par l'instruction, bonne ou mauvaise, plus de force morale que les deux autres, en même temps qu'il acquéroit plus de force réelle par ses richesses, toutes les digues étoient rompues. Ni l'autorité morale du clergé, ni la volonté du souverain ne pouvoient, dans des circonstances difficiles, prévaloir contre cette puissance nouvelle qui, par sa nature même, se fortifie autant des actes d'autorité qui la répriment, que des actes de faiblesse qui l'encouragent.

Sous Louis XIV, deux hommes tels que Bossuet et Fénélon suffisoient peut-être pour représenter toute la majesté de la religion : mais que, dans un siècle déjà ébranlé, on se figure un homme comme le cardinal Dubois, siégeant dans la chaire de Fénélon, et premier ministre du royaume de France; à sa vue toutes les croyances

politiques et religieuses tombent, parce que l'idée du vice et du ridicule ne peuvent jamais impunément s'associer aux choses graves dans l'esprit de la multitude. Ainsi (et ce fut constamment la marche du dix-huitième siècle), tandis qu'affoibli déjà par des discussions qu'il falloit envelopper de tous les voiles du sanctuaire, le clergé n'acquéroit plus en doctrine et perdoit en autorité, le tiers-état faisoit d'immenses progrès dans les sciences, gagnoit sur les deux premiers ordres la supériorité et le premier rang par les richesses. La constitution primitive de l'État étoit donc renversée. La souveraineté n'étoit plus identique avec la puissance qui avoit trouvé d'autres foyers. Aussi lorsque Louis xv, encore au berceau, hérita de son aïeul le simulacre d'une autorité absolue et quatre milliards et demi de dette publique, l'État n'échappa peut-être à une révolution que par cet enivrement subit d'une cupidité universelle qui entraîna toutes les fortunes dans le système de Law. La secousse ne se fit alors que contre les familles et contre les mœurs publiques : mais c'étoit aussi une révolution; et si la révolution politique fut retardée par la guerre, elle n'en restoit pas moins inévitable, quand il faudroit compter et solder les frais de la guerre.

La France étoit alors dans la situation où se trouvoit l'empire romain avant que Constantin eût mis le christianisme sur le trône des Césars : et de même que pour régner il saisit avec habileté le moment où aucune force humaine ne pouvoit plus empêcher la chute de l'antique religion de l'empire; de même, au milieu du dix-huitième siècle pour la France, comme aujourd'hui pour toute l'Europe, le moment étoit arrivé d'accorder à la force des choses, pour s'en rendre maître, ce que plus tard elle seroit tentée de conquérir.

Ainsi, après la régence, Louis xv, à peine sorti de l'enfance, auroit eu besoin d'un ministre tel que le cardinal de Richelieu, assez fort pour maîtriser et diriger le nouveau siècle : car il arrive dans tous les États je ne sais quelle nécessité de dictature qui seule peut les sauver; et Louis xv en avoit besoin plus encore que Louis XIII. Il ne trouva qu'un ministre capable de prolonger le présent.

A Rome toutes les lumières venoient d'en-haut. Il en étoit de même en France dans le siècle de Louis xiv; et elles se répandoient ensuite avec mesure jusqu'aux extrémités de l'horizon social. Cet ordre naturel des choses fut changé par l'innovation dont il a déjà été parlé. L'instruction

prodiguée à toutes les classes du peuple éveilla des ambitions inconnues. Ce n'étoit plus l'astre du jour qui se lève majestueusement sur la nature pour la revêtir d'une douce lumière : c'étoit un volcan sans cesse alimenté par le feu des passions sans cesse renaissantes.

A la vérité, le cardinal de Fleury, dont l'administration fut d'ailleurs toujours modérée, calme et pacifique, opposoit la persévérance du bon sens et de l'autorité, à l'invasion des maximes nouvelles. Aussi, tant qu'il vécut, la littérature conserva l'apparence du respect pour les saines doctrines; mais ce fut à peu près vers l'époque de sa mort que disparurent tous les hommes qui appartenoient encore au dernier siècle, ou qui en avoient soutenu les sages traditions : après lui toutes les digues s'écroulèrent, elles n'avoient plus d'appui.

Voltaire alors étoit-il capable d'arrêter ou de ramener son siècle? Un gouvernement plus fort n'eût pas eu besoin de s'armer contre lui. L'habileté eût peut-être beaucoup obtenu de cette âme fière, vaniteuse, et enivrée d'amour pour la renommée. Mais la question n'étoit déjà plus dans tel ou tel homme célèbre. Seulement Voltaire, à cette époque, désiroit ne pas être jeté dans le camp ennemi : quand il s'y précipita

enfin, les suites rapides de sa défection furent irréparables.

Le cardinal laissoit par sa mort une place vacante à l'Académie française; elle étoit due à l'auteur de Mérope, et Louis XV l'y portoit lui-même. Voltaire la désiroit vivement. La faveur publique sembloit avoir fait disparoître tous les obstacles; mais il avoit à détruire des inquiétudes légitimes sur ses vrais principes, et il crut devoir préparer tous les esprits par une Apologie de ses écrits et de ses sentimens. Ce fut le dernier hommage qu'il rendit aux convenances publiques.

Cette Apologie fut adressée à l'un des quarante de l'Académie, avec la seconde édition de ses Élémens de Newton. «Vous verrez, dit-il, que » Newton étoit de tous les philosophes le plus » persuadé de l'existence de Dieu; et que j'ai eu » raison de dire qu'un catéchiste annonce Dieu » aux enfans, et que Newton le démontre aux » sages. » Il parle ensuite d'une édition complète des ouvrages qui sont véritablement de lui. «Vous » verrez partout, ajoute-t-il, le caractère d'un bon » citoyen; vous verrez enfin si, dans cette édition, » il y a rien dont un homme qui fait comme vous » tant d'honneur au monde et à l'Église puisse » n'être pas content. Vous verrez à quel point la » calomnie m'a noirci. Mes ouvrages, qui sont

Quelques autres prélats eurent la même déférence. Enfin, l'archevêque de Sens, depuis cardinal de Luynes, se présenta et fut nommé. L'année suivante une nouvelle place vacante fut donnée à l'abbé de Bernis, et le roi de Prusse dit à cette occasion, que bientôt cette compagnie ne seroit plus qu'un séminaire d'abbés.

Exclus pour la troisième fois de l'Académie, Voltaire en éprouva un ressentiment amer. Il s'écrioit avec indignation :

Insere nunc, Mœlibœe, Pyros, pone ordine vites.

Une autre fois en parlant de sa tragédie de Jules-César, il disoit : « Les *brutes* qui me chicanent sont aussi sots que ceux qui assassinèrent mon héros furent cruels. » Enfin, malgré sa répugnance à quitter la France, qui sera toujours le vrai théâtre de la gloire pour les hommes de lettres, il prêta l'oreille avec complaisance aux propositions flatteuses du roi de Prusse, qui excitoit de plus en plus ses ressentimens pour l'attirer à Berlin.

Il fit donc un voyage en Hollande pour y aller trouver celui qu'il appeloit dans ses lettres l'Orphée couronné.

Ce voyage qui d'abord étoit une sorte d'exil

volontaire fut bientôt changé en mission diplomatique d'une espèce nouvelle.

La France qui, malgré les conseils du cardinal de Fleury, s'étoit engagée dans la guerre de 1741, se voyoit pressée entre l'Angleterre et l'Autriche. Il étoit important de savoir les véritables projets et les prétentions de Frédéric ; Voltaire fut chargé secrètement de cette commission délicate. Il écrivit donc au Roi de Prusse qu'il ne pouvoit plus résister aux persécutions de l'évêque de Mirepoix, et qu'il vouloit se réfugier auprès d'un roi philosophe. Madame de Châteauroux et le duc de Richelieu étoient les auteurs de cette comédie, et lorsque Voltaire fut auprès de Frédéric, ils s'égayèrent aux dépens de l'ancien évêque de Mirepoix dont la signature abrégée prêtoit à quelques allusions ridicules. Cependant la négociation se faisoit au milieu des fêtes, des plaisirs et des travaux littéraires. Le moindre mot devenoit pour Voltaire une occasion de sonder Frédéric et de l'amener à s'expliquer. Les intérêts les plus graves se traitoient comme une bouffonnerie. Le cabinet de Versailles désiroit 100 mille hommes du roi de Prusse, et Frédéric mécontent du nouveau roi d'Angleterre, son oncle, dit enfin à Voltaire: « Que la France déclare la guerre à l'Angleterre,

» et je marche. » En effet, le roi de Prusse marcha l'année suivante avec 100 mille hommes contre la Bohême.

Cette intrigue avoit été tenue très-secrète. Madame Duchâtelet, qui d'abord s'étoit opposée au départ de Voltaire, fut mise dans la confidence, et les lettres passoient par ses mains pour arriver jusqu'au roi, ou du roi dans celles de Voltaire. Madame de Châteauroux, jalouse et irritée du mystère qu'on lui en faisoit à elle-même, s'en vengea sur M. Amelot, ministre des affaires étrangères, qu'elle contraignit de se retirer, et Voltaire perdit en lui un protecteur qui lui étoit plus que jamais nécessaire.

Ce fut pendant cette négociation qu'il reçut à La Haye en Hollande, une lettre qui lui étoit renvoyée de la Touraine, avec ces mots : *Inconnu à La Haie en Touraine.* M. de Voltaire inconnu à La Haie en Touraine ! Ce trait dut lui faire naître la même réflexion qu'à Cicéron lorsqu'il revint de la Sicile à Rome.

Frédéric cependant avoit conçu quelques ombrages sur sa conduite. On lui avoit insinué qu'il épioit ses projets, mais après une explication, le roi parut satisfait et le mena en Franconie. De retour en France, après avoir si bien servi le ministère, il ne resta que peu de temps à

Paris, parce qu'il avoit déplu à madame de Châteauroux par les succès même qu'il avoit obtenus à l'insu de cette favorite. Ainsi, presque toujours errant de la France dans les Pays-Bas, de Bruxelles à Berlin, ou de Cirey à Paris, il parut enfin se fixer chez Mme Duchâtelet, et il fit graver cette inscription sur la porte de sa galerie de Cirey qu'il appeloit *Cirey en félicité*:

Asile des Beaux-Arts, solitude où mon cœur
Est toujours occupé dans une paix profonde,
C'est vous qui donnez le bonheur
Que promettoit en vain le monde.

Mais il se faisoit illusion en cherchant à se persuader que son bonheur étoit dans la solitude. Cet esprit si inquiet, si actif, avoit besoin de mouvement et du grand théâtre de la cour; il la regrettoit, il aspiroit a y rentrer, il sollicitoit le crédit de tous ceux qui pouvoient lui en donner à lui-même. Le mariage projeté du dauphin avec l'infante d'Espagne, lui fit songer à travailler pour les fêtes de la cour, et il composa *La princesse de Navarre*. « Cette bagatelle, disoit-il dans ses lettres familières, *est* » *la seule ressource* qui me reste après la dé» mission de M. Amelot, pour obtenir quelque » marque de bonté qu'on me doit pour des ba-

» gatelles d'une autre espèce dans lesquelles je
» n'ai pas laissé de rendre service. »

Mais il s'étoit passé de grands événemens qui avoient donné aux espérances de Voltaire une direction plus vive.

Louis xv s'étoit vu aux portes de la mort, et Mme de Châteauroux avoit été congédiée. La France en larmes avoit donné à son roi le titre si glorieux de *Bien-Aimé;* et le roi s'en étoit rendu digne par son amour pour la paix au milieu même de ses victoires. A l'instant où il croyoit mourir, il avoit répondu par ces paroles dignes d'une éternelle mémoire au maréchal de Noailles : « Souvenez-vous que trois jours après la mort du » roi Louis xiii le prince de Condé sauva la France » à Rocroy. » Il fut rendu aux vœux d'un peuple immense qui se précipitoit dans les temples pour implorer sa guérison. Les sentimens religieux que lui avoient inspirés Massillon et son précepteur le cardinal de Fleury lui avoient fait abjurer le scandale de ses amours. La retraite de Mme de Châteauroux fut ordonnée, et cette femme altière ne put survivre à sa douleur; elle mourut subitement. Bientôt après commença le règne de Mme de Pompadour.

Ce fut auprès d'elle que Voltaire fit mouvoir les ressorts de sa politique pour rentrer à la

cour. Il fit enfin agréer ses offres pour les fêtes destinées au mariage du Dauphin; et il se rendit à Paris pour diriger la représentation de *la Princesse de Navarre.*

Les intrigues, les assiduités, les petites manœuvres du nouveau courtisan arrêtèrent pendant trois ans les travaux du poëte et de l'historien. Fatigué d'un genre de vie aussi peu convenable à son génie et à son amour pour la gloire, mais parvenu à l'âge où l'ambition survit seule à toutes les passions de l'homme, il lui falloit du mouvement et de la célébrité. Il peint lui-même à ses amis, d'une manière vive et piquante, les tourmens qu'il se donne. « Ne plaindrez-vous » pas, leur disoit-il, un pauvre diable qui est » bouffon du roi à cinquante ans, et qui est plus » embarrassé avec les musiciens, les décorateurs, » les comédiens, les comédiennes, les chanteurs, » les danseurs, que ne le seront les huit ou neuf » électeurs allemands pour se faire un césar alle- » mand? Je cours de Paris à Versailles; je fais » des vers en chaise de poste. Il faut louer le roi » hautement, Mme la Dauphine finement, la fa- » mille royale tout doucement, contenter la cour, » et ne pas déplaire à la ville. »

Quelque temps après il écrivoit à son ami Cideville à Rouen : « Il est bien vrai que nous avons

» joué à Sceaux des opéras, des comédies, des » farces; et qu'ensuite, m'élevant par degrés au » comble des honneurs, j'ai été admis au théâtre » des petits cabinets entre Montcrif et Darbou- » lin... »

Il obtint cependant des faveurs plus solides. La marquise de Pompadour, qui le fit nommer historiographe de France, lui procura de plus une charge, en don gratuit, de gentilhomme ordinaire de la chambre, avec permission de la vendre et d'en conserver les fonctions.

Il faisoit assidûment sa cour à la nouvelle favorite : il y mettoit de la grâce, de l'adresse, et quelquefois des flatteries outrées. Dans une de ses lettres en vers et en prose, il jouoit sur son nom et lui disoit :

Ce nom qui rime avec l'amour,
Et qui sera bientôt le plus beau nom de France.

Étoit-ce au chantre de Henri IV à tenir ce langage? Dans une autre occasion, et pour lui demander une entrevue à Étiole ou à Brunoy, il lui écrivoit : « Je m'intéresse à votre bonheur plus » que vous ne pensez, et peut-être n'y a-t-il per- » sonne à Paris qui y prenne un intérêt aussi » sensible. Ce n'est point comme un vieux galant

» flatteur de belles que je vous parle, *c'est comme* »*bon citoyen.* »

Resté à Paris pendant la campagne mémorable où le maréchal de Saxe gagna la bataille de Fontenoy, il avoit mis à profit les loisirs que lui donnoit l'absence de la cour. Il puisoit au ministère de la guerre et aux affaires étrangères tous les matériaux dont il avoit besoin pour remplir ses nouvelles fonctions d'historiographe de France. Il composa son histoire de la guerre de 1741 : en deux jours il fit le poëme de Fontenoy, où nul officier distingué ne fut oublié. Ce poëme eut un succès au-delà de ses espérances.

La victoire fut célébrée par des fêtes, et l'historien fit jouer à la cour son Temple de la Gloire. Applaudi à Versailles, critiqué à Paris, surtout par Piron, qui à chacune de ses pièces nouvelles décochoit une épigramme, il eut encore à souffrir du roi même qui étoit le héros de la fête. *Trajan est-il content?* lui dit-il après la représentation. Et Trajan lui répondit avec une froideur affectée qui changea bientôt son enthousiasme en chagrin.

M. d'Argenson, ministre des affaires étrangères, son ancien ami de collége, l'employoit cependant à des écrits diplomatiques d'une grande importance; et de pareils écrits sans

doute ne pouvoient être confiés à de meilleures mains. Ce fut Voltaire qui minuta la lettre de Louis XV à la czarine Élisabeth pour une pacification générale. Il rédigea aussi les représentations du roi aux états-généraux de Hollande, qui, malgré la capitulation de Tournay et de Dendermonde, vouloient envoyer la garnison de ces deux places en Angleterre contre le prince Édouard.

Ce jeune et malheureux prince venoit de faire l'entreprise la plus hardie et la plus héroïque pour remonter sur le trône de ses pères. Ses succès avoient étonné l'Europe, et commençoient à inquiéter la nouvelle maison régnante. La France, qui ne lui avoit donné aucun secours, commença enfin à ouvrir les yeux sur ce qu'elle pouvoit espérer d'une révolution qui paroissoit inévitable, si le prince n'étoit pas abandonné à lui-même ; et le projet d'une descente en Angleterre fut adopté. Le comte de Lally-Tollendal, créé brigadier sur le champ de bataille de Fontenoy, avoit tracé le plan de cette expédition, avec toute l'activité de son caractère et toute l'ardeur d'un guerrier fidèle au sang de ses anciens rois. Le duc de Richelieu devoit commander l'armée. Voltaire, qui fut mis dans le secret, composa le manifeste. Cette pièce, écrite avec

beaucoup d'art, respire une éloquente simplicité. Mais le duc de Cumberland, par la victoire de Culloden, affermit le trône ébranlé de son père, et détruisit sans retour les belles espérances du prince Édouard, de qui la tête fut mise à prix. Les secours préparés par la France devinrent inutiles.

Les services diplomatiques de Voltaire lui ouvroient une carrière honorable dans les affaires publiques. Mais il éprouvoit auprès de ses protecteurs même, et surtout auprès de Mme de Pompadour, des disgrâces d'autant plus cruelles pour son amour-propre, qu'il ne pouvoit ni les dissimuler, ni en arrêter les suites auprès de ses ennemis. Il écrivoit au ministre M. d'Argenson : « Le » pape a envie que j'aille à Rome, et le roi de » Prusse que j'aille à Berlin. Mais comme un de » vos confrères me traite à Versailles ! On n'est » point prophète chez soi ! » Il seroit assez difficile de dire avec précision les motifs d'une plainte aussi amère. On sait cependant que Mme de Pompadour et ceux qui avoient pris de l'ascendant sur son esprit tourmentoient Voltaire par la préférence affectée qu'ils donnoient aux tragédies de Crébillon sur les siennes. Les Œuvres de l'auteur de Rhadamiste étoient magnifiquement imprimées au Louvre, et cet honneur étoit refusé

à la Henriade. Catilina étoit applaudi avec transport au théâtre de Versailles, et les tragédies de Voltaire étoient sifflées à Paris avec fureur. Des pamphlets étoient criés dans toutes les rues contre lui, et de ridicules caricatures étoient affichées à sa porte même. L'irritabilité de son caractère s'exaltoit sans retenue. Ayant eu l'imprudence de faire une plainte à la police contre ces folies satiriques, celui qu'il accusoit de les colporter fut envoyé à Bicètre, prouva son innocence, et intenta contre lui un procès qui devint pour tous les oisifs un sujet inépuisable de railleries... Enfin, il avoit la douleur de voir protégé par la reine elle-même l'auteur connu d'un livre où il étoit couvert de ridicule. Cependant, loin de suivre les conseils d'un ministre qui l'engageoit à n'opposer que le silence à cet orage momentané, il ne sortit du cabinet du ministre que pour faire des couplets contre lui.

La mort du président Bouhier venoit de laisser une place vacante à l'Académie, et, pour la quatrième fois, Voltaire se présenta. Il attachoit au succès de ses démarches le repos de sa vie entière; mais il sentoit vivement quel étoit le prétexte ou le motif qui armoit contre lui ses nombreux ennemis. Quelques années auparavant, il avoit envoyé l'Apologie de ses sentimens

et de ses ouvrages à l'Académie française : il crut devoir dans la même circonstance faire usage d'un semblable moyen. Il vouloit mettre les jésuites dans son parti, et ramener par eux l'évêque de Mirepoix qu'il avoit livré à la risée publique. C'est dans cette vue qu'il envoya au P. de la Tour, ami de ce prélat, une profession de foi qui contient un éloge magnifique de son institut.

Il commence par rappeler avec attendrissement les années qu'il a passées avec le P. Porée; « et je sais, dit-il, qu'il a des successeurs dignes » de lui... Enfin, pendant les sept années que j'ai » vécu dans leur maison, qu'ai-je vu chez eux? » la vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus » réglée; toutes leurs heures partagées entre les » soins qu'ils nous donnoient et les exercices de » leur profession austère. J'en atteste des milliers » d'hommes élevés par eux comme moi; il n'y en » aura pas un seul qui puisse me démentir. » Il ajoute qu'il ne faut pas juger la morale de leur société par la satire ingénieuse des Lettres provinciales, mais par le P. Bourdaloue, par le P. Cheminais, par leurs autres prédicateurs, par leurs missionnaires.

Après cet exorde, il attaque le point délicat de ses ouvrages et de ses opinions. « L'auteur du » libelle, dit-il, pourra m'imputer des sentimens

» que je n'ai jamais eus, des livres que je n'aî » jamais faits, ou qui ont été altérés indignement » par les éditeurs. Je lui répondrai comme le » grand Corneille : *Je soumets mes écrits au* » *jugement de l'Église.* Je déclare à lui et à ses » semblables que, si jamais on a imprimé sous » mon nom une page qui puisse scandaliser seu- » lement le sacristain de leur paroisse, je suis » prêt à la déchirer devant lui : que je veux vivre » et mourir tranquille dans le sein de l'Église » catholique, apostolique et romaine. »

Il faut avouer que depuis cette lettre Voltaire a scandalisé plus que des sacristains de paroisse. Il fut nommé à l'Académie ; et, pour l'honneur des académiciens, il faut croire que cette nomination n'a pas été l'effet de cette ridicule palinodie.

La joie qu'il eut d'avoir forçé enfin les portes de l'Académie ne fut pas de longue durée. Les froideurs de la cour, les succès exagérés de Crébillon, le torrent des pamphlets écrits contre lui, un procès ridicule à soutenir contre un violon de l'Opéra, trois années consumées sans travail et sans gloire dans des intrigues obscures, lui firent enfin tourner les yeux avec regret sur Versailles, et avec espérance sur un autre séjour. Il se rendit à la cour du roi de Pologne, avec Mme Duchâtelet.

Sa retraite à Lunéville passa pour un exil que l'on attribuoit à des vers contre Mme la Dauphine. En réfutant cette fausseté, il disoit avec amertume dans ses lettres : « Je ne puis donc sortir » de Paris sans être exilé ! Vos gens de Paris sont » de bonnes gens d'avertir les rois et les ministres, qu'ils n'ont qu'à donner des lettres de » cachet et qu'elles seront les bien venues. » Il avoit publié le roman philosophique de Zadig, et l'on reconnut dans son personnage d'Yébor, l'anagramme de l'évêque de Mirepoix. Cette vengeance lui attira quelques chagrins, et il prit le parti de désavouer Zadig même avec ses amis. « Vous me parlez de Zadig comme si j'y avois » part : mais pourquoi moi ? Pourquoi me nomme-t-on ? Je ne veux avoir rien à démêler avec » les romans. » On le verra bientôt multiplier de pareils désaveux.

Menacé d'une *histoire de sa vie*, qui devoit paroître en Hollande, il fit des démarches auprès du Stathouder pour en arrêter l'impression. Mais ce qui le blessoit davantage, c'étoit la faveur constante que la cour accordoit à la vieillesse de Crébillon. Il se rappeloit que ce poëte célèbre s'étoit refusé, comme censeur, à donner son approbation à la tragédie de Mahomet. L'amour-propre offensé d'une préférence injuste

et le ressentiment réveillèrent sa verve tragique ; il voulut refaire les pièces de son rival, et il donna en fort peu de temps Sémiramis, Oreste et Rome sauvée.

Sémiramis n'étoit autre chose que la pièce d'Eriphile, tombée en 1732 ; mais des noms plus pompeux rendoient l'action plus majestueuse. Il y règne une apparence de grandeur et de terreur religieuse qui impose à l'imagination, et qui au théâtre produit toujours son effet. Cependant la pièce ne peut résister à l'examen réfléchi de la raison ; elle prête naturellement aux deux extrêmes, la terreur et le ridicule. Ce fut le ridicule que choisirent les ennemis de Voltaire pour tourmenter son amour-propre : ils firent une parodie de Sémiramis, et elle fut approuvée par Crébillon, en sa qualité de censeur.

A cette nouvelle rien ne peut contenir le dépit et le chagrin de Voltaire. Il est vrai que Mme de Pompadour le consola un moment en lui faisant écrire que *l'infamie ne seroit certainement pas jouée à la cour*. Mais la reine lui fit dire en même temps par Mme de Luynes que les parodies étoient d'usage, et qu'on avoit travesti l'Enéide. Sa dernière espérance étoit d'empêcher que celle-ci ne fût jouée à Paris ;

il remua toutes les puissances pour y parvenir : le duc d'Aumont, la marquise de Pompadour, le comte d'Argental, le duc de Fleury, la duchesse d'Aiguillon, le roi de Pologne, Mme de Villars, Mme de Luynes, le président Hénault, le duc de Gêvres, le duc de Richelieu. Jamais il n'exista d'aussi grandes négociations pour un sujet aussi frivole. M. de Maurepas les termina en lui disant sèchement que la parodie seroit jouée à Paris.

L'homme d'esprit ne doit répondre à la satire que par le silence ou par un bon ouvrage ; ce fut ce dernier parti que prit Voltaire. Mais il avoit à se venger de Crébillon, et il refit l'Electre de son rival.

Au milieu de ses projets, qui devoient satisfaire à sa gloire et à ses ressentimens, il fut frappé d'un coup douloureux par la mort imprévue de Mme Duchâtelet, dans le palais du roi de Pologne. Il fut inconsolable, ou du moins il parut l'être. Une liaison de vingt années, un nom devenu célèbre dans l'Europe, le goût des sciences, une âme indépendante de toutes les opinions, tout sembloit rendre l'amitié de Mme Duchâtelet nécessaire à Voltaire, qui déjà touchoit à la vieillesse, qui trouvoit plus d'agitation que de bonheur dans les illusions d'une

gloire toujours contestée, qui seul et sans famille ne pouvoit se reposer dans le sentiment des affections domestiques, et enfin qui toujours fugitif ne trouvoit dans sa patrie que des juges sévères ou d'implacables ennemis.

Mme Duchâtelet eut beaucoup de célébrité qu'elle ne devoit pas uniquement à ses liaisons avec l'homme le plus étonnant du siècle. Elle eut des ennemis et elle devoit en avoir : une femme n'acquiert pas ou n'affecte pas impunément une grande supériorité sur son sexe. Mme du Deffant qui joignoit à un esprit net, juste et malin une connoissance parfaite du monde, un goût sûr autant que délicat et sévère, a laissé d'elle un portrait qui diminue beaucoup la valeur des éloges fastueux que lui prodiguoit Voltaire ; mais la satire ne peut lui enlever le mérite d'avoir expliqué Leibnitz et commenté Newton, même avec le secours de Voltaire.

Voltaire sentit très-vivement sans doute la perte qu'il venait de faire ; mais il l'exprima en peu de mots et n'en parla plus. Il quitta la cour du roi de Pologne, et se rendit à Paris. Il y trouva des distractions à sa douleur en s'occupant de donner promptement au théâtre sa tragédie d'Oreste.

Attaquer ainsi Crébillon dans sa vieillesse et

au milieu des faveurs que la cour lui prodiguoit, c'étoit inviter le public à être plus sévère que juste et provoquer toutes les cabales. Piron étoit à la tête de ses ennemis, et la pièce fut sifflée, dans la rue même, et avant que les acteurs ne parussent. Les quatre premiers actes furent successivement couverts d'applaudissemens et d'improbations tumultueuses. L'auteur observoit en riant, dans sa loge, cette alternative bizarre; enfin, au cinquième acte les cris d'admiration couvrirent les clameurs de la cabale, et le poëte éprouvant lui-même le transport de ses admirateurs, s'élance et s'écrie hors de lui : « *Courage, Athéniens, c'est du Sophocles.* »

Racine avoit le premier donné l'exemple d'une tragédie sans amour : il ne falloit rien moins qu'un chef-d'œuvre pour autoriser une pareille innovation sur la scène française ; et encore ce chef-d'œuvre (c'étoit Athalie) fut-il méconnu et profané. Voltaire acheva cette heureuse réforme : il prouva dans Brutus, la Mort de César, Mérope, Oreste et Rome sauvée, que l'amour n'est pas la seule passion qui puisse intéresser fortement au théâtre. Dans sa jeunesse, il avoit cédé malgré lui pour OEdipe aux exigences des comédiens ; mais il se garda bien d'imiter Cré-

billon dans son Electre, et de faire soupirer l'amour dans le palais des Atrides comme dans celui de Laius.

Pour traiter avec succès le beau sujet d'Electre, combien il avoit plus de difficultés à vaincre que les anciens ? Pouvoit-il employer ce grand intérêt de la religion des tombeaux qui seule, dans la pièce de Sophocles, causoit aux Grecs une émotion si profonde ? Pouvoit-il s'empêcher ou d'affoiblir ou de rendre horrible le parricide d'Electre qui n'étoit que terrible chez les Grecs parce qu'il étoit conforme à la tradition et au système d'une fatalité inexorable ? Ainsi pour reproduire ce beau sujet sur notre scène, il falloit en altérer la simplicité. Mais Voltaire n'a pas toujours été heureux dans les changemens qu'il a faits. Oreste et Pylade ont quelquefois un caractère équivoque ; Egysthe est toujours vil ; les événemens ont une teinte romanesque, et le dénouement est comme tant d'autres amené par une sédition populaire. Cependant cette pièce est remarquable même parmi les belles tragédies du poëte. Les beautés neuves qu'il y a développées font oublier les défauts que rendoit nécessaires la différence des temps, des lieux, de la scène et des mœurs. « J'ai au moins, dit- » il, donné à ma nation quelqu'idée d'une tra-

» gédie sans amour, sans confidens et sans épi-
» sode. »

Dégoûté de Versailles, il s'étoit peu à peu livré à la cour que tenoit la duchesse du Maine à Sceaux. Entouré d'admirateurs, il y jouissoit avec transport de sa victoire sur Crébillon, et la duchesse du Maine lui demandant un jour ce qu'il pensoit de *Catilina* qui venoit d'obtenir les honneurs du Louvre : « Catilina, répliqua-t-il, est un malheureux dont je veux faire » justice. » En effet, il composa *Rome sauvée* en huit jours, et au bout de trois semaines, elle fut représentée à Sceaux : il y joua le rôle de Cicéron avec tant de vérité, dit-il, que l'on croyoit voir l'orateur de Rome lui-même dans la tribune aux harangues.

Ce triomphe de l'amour-propre ne guérissoit pas cependant les blessures qu'il avoit reçues. On devroit s'étonner en effet, de l'indifférence de la cour et surtout de Louis XV, après les importans services qu'il avoit rendus au ministère par ses relations avec le roi de Prusse. Mais on n'ignore pas que Louis XV conserva toujours pour la reine beaucoup de déférences au milieu même des égaremens qui l'éloignoient de cette princesse. La pieuse reine attribuoit les désordres du roi aux principes et aux sectateurs de la

nouvelle philosophie. Vainement elle avoit protégé Voltaire ; ceux qui l'entouroient lui inspirèrent une défiance extrême de ses écrits et de sa personne. Cette défiance avoit passé dans l'esprit de M. le dauphin et de Mme la dauphine. Lorsque Voltaire et Mme Duchâtelet se rendirent à la cour du roi de Pologne, elle redouta leur présence auprès de son père, prince bon, éclairé, sage, religieux, mais foible dans sa conduite comme dans ses principes. Stanislas, qui aimoit la littérature, avoit publié un ouvrage sous le titre du *Philosophe chrétien* ; la reine sa fille, crut y trouver des maximes philosophiques ; elle en accusa Voltaire et Mme Duchâtelet. On lui fit croire aussi qu'ils n'étoient auprès de lui que pour l'affermir dans des liaisons qui tourmentoient la pieuse reine. Faut-il s'étonner que Louis XV, bien plus répréhensible que Stanislas et qui estimoit la reine, ait refusé à Voltaire des grâces et des distinctions qui auroient affligé cette princesse ? La cour imita sa froideur ; et Mme de Pompadour ne voulut pas protéger ouvertement celui que Louis XV paroissoit sacrifier aux scrupules et aux plaintes d'une épouse si justement affligée. Le marquis d'Argenson lui-même, l'ancien ami de collége de Voltaire, refusa de se prêter à le faire admettre

dans l'Académie des sciences, quoique Voltaire, afin d'échapper aux pamphlets et aux satires dont il se voyoit assailli sans relâche, mît beaucoup d'importance à être nommé. Dans ces conjonctures délicates, il essaya de regagner les faveurs de la cour en publiant le panégyrique de Louis XV. Cet écrit, noble et touchant, fut traduit en latin, en italien, en espagnol et en anglais. Mais le roi y parut indifférent, la cour suivit son exemple, et Voltaire n'eut d'autre consolation que de s'en plaindre tristement avec ses amis.

Le roi de Prusse, qui observoit son dépit et qui excitoit ses ressentimens, redoubloit de caresses et d'instances. On ne peut plus se dissimuler qu'il ne cherchât à le fixer auprès de lui comme un instrument de célébrité. Tant que Mme Duchâtelet vécut, il sentit l'impossibilité d'enlever Voltaire à la France; mais, après sa mort, il ne douta plus du succès. Il connoissoit la double puissance des éloges et des épigrammes sur l'esprit de Voltaire; il employa l'une et l'autre, et ce fut l'épigramme qui triompha.

Voltaire avoit toujours éludé les offres brillantes de Frédéric, et il y opposoit encore des prétextes toujours nouveaux : santé, affaires, poésie, amitié. Il craignoit le climat de Berlin :

mais le roi lui envoie des melons cueillis au mois de juin à Postdam. Il parloit des dépenses du voyage et du désordre de ses affaires : Frédéric lui fait remettre une somme considérable par son banquier de Paris. Il vouloit assurer un traitement à Mme Denis, sa nièce, qui étoit venue se fixer auprès de lui : Frédéric lève encore cet obstacle. Enfin, impatienté de trouver sans cesse de nouveaux délais, il lui écrit : « Je vous sacrifie » tous mes griefs si vous venez ici : sinon, crai» gnez l'épigramme. Le hasard peut m'en fournir » une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il » soit, est un animal qu'il faut ménager. »

Pendant cette singulière négociation, le roi écrivoit au jeune d'Arnaud Baculard dont Voltaire avoit protégé la jeunesse. Il l'invitoit aussi à venir se fixer à Berlin. Sa lettre fut envoyée, par une erreur probablement volontaire, à Thiriot, son correspondant littéraire, qui la fit connoître à son ami Voltaire. Voici comment Frédéric parloit au jeune d'Arnaud :

« Déjà l'Apollon de la France
» S'achemine à sa décadence ;
» Venez briller à votre tour.
» Élevez-vous, s'il baisse encore :
» Ainsi le couchant d'un beau jour
» Promet une plus belle aurore. »

« L'aurore d'Arnaud ! Voltaire à son couchant !
» s'écria le poëte bouillant de colère ! Que Frédéric se mêle de régner, et non pas de me juger.
» J'irai, oui, j'irai apprendre à ce roi que je ne
» me couche pas encore. »

Il partit en effet. La cour étoit à Compiègne, et Voltaire demanda la permission de quitter la France. Le roi la lui accorda, mais refusa de le voir.

Il arrive à Berlin. Frédéric l'accueille avec la plus tendre amitié. Il lui écrit même dans son propre palais une lettre qui honore l'un et l'autre. Cette lettre seule étoit capable de dissiper toutes les inquiétudes que Voltaire pouvoit avoir conservées.

« Vous êtes philosophe, lui disoit Frédéric, et
» je le suis de même : qu'y a-t-il de plus naturel,
» de plus simple et de plus dans l'ordre, que des
» philosophes, faits pour vivre ensemble, réunis
» par la même étude, par le même goût et par
» une façon de penser semblable, se donnent
» cette satisfaction ? Je vous respecte comme mon
» maître en éloquence et en savoir ; je vous aime
» comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel
» malheur, quel changement, quelle inconstance
» de fortune y a-t-il à craindre, dans un pays où
» l'on vous estime autant que dans votre patrie,

» et chez un ami qui a le cœur reconnoissant?.. «
» J'ai respecté l'amitié qui vous lioit à Mme Du-
» châtelet; mais après elle j'étois un de vos plus
» anciens amis. Quoi! parce que vous vous reti-
» rez dans ma maison, il sera dit que cette mai-
» son devient une prison pour vous? Quoi! parce
» que je suis votre ami, je serois votre tyran?
» J'avoue que je n'entends pas cette logique-là. »

Frédéric sentit parfaitement tous les avantages que lui donnoit l'arrivée de Voltaire, dans un moment où la cour de France en paroissoit si mécontente. Voltaire n'avoit pas de plan décidé en arrivant à Berlin : Frédéric le subjugua par ses fêtes, par ses attentions délicates et touchantes, par ses promesses éblouissantes. Il ne lui suffisoit pas d'avoir enlevé à la France l'écrivain le plus célèbre de l'Europe, il voulut lui faire renoncer à sa patrie. Le titre de *chambellan*, un de ses ordres, une pension de 20,000 liv. assurée par un contrat, et 4000 liv. pour sa nièce : tant de faveurs, prodiguées par un grand prince avec toutes les grâces d'un philosophe aimable et d'un ami tendre, arrachèrent enfin le consentement de Voltaire, qui exigea cependant celui de son roi. Frédéric en fit la demande lui-même, et Louis XV l'accorda, mais avec une glaciale indifférence.

Il n'étoit plus possible de regarder en arrière. Désespéré de s'être enchaîné sans retour, accablé des regrets ou des reproches de ses amis, Voltaire ne répondoit que par la comparaison du sort qu'il éprouvoit dans son pays et des brillans avantages que lui assuroit Frédéric. « Comment voulez-vous, leur disoit-il, ou que » j'oublie la manière barbare dont j'ai été traité » parmi vous, ou que je résiste au philosophe » couronné, au premier homme de l'univers qui » m'enlève? Je voulois n'être que six semaines avec » lui; je sens bien que je mourrai à ses pieds. » A M. d'Argental lui-même, le plus intime de ses amis, il déclare que la nature semble avoir fait le grand Frédéric exprès pour lui. Toutes ses heures sont délicieuses : il n'a pas trouvé le moindre bout d'épines dans ses roses. Frédéric n'est pas comme les autres rois, c'est un sage. Au maréchal duc de Richelieu, qui lui faisoit de vifs reproches, il tient le même langage; mais après avoir fait le tableau de tous ses griefs contre la cour de France, il quitteroit ses honneurs, ses pensions, tout enfin de Frédéric, s'il étoit moralement sûr d'être bien reçu à son retour. Peut-il cependant quitter une vie honorable, indépen dante et tranquille, pour exposer sa vieillesse aux mépris ou à de nouveaux orages? Il n'est point

un exilé qui demande son rappel, ni un homme nécessaire qui veut se faire acheter. Mais il demande à rentrer avec honneur dans sa patrie qu'il aime, et il ne s'occupe que dans cette vue d'achever l'histoire du siècle de Louis XIV qu'il a commencée. Enfin, il l'engage à parler à Mme de Pompadour, à lui faire entendre qu'il n'est persécuté que par ceux mêmes qui la haïssent, et qu'*elle seule* pourroit lui faire quitter le roi de Prusse.

Cette espèce d'apologie contenoit à la fois des regrets et des ressentimens. Il déguisoit les regrets par le tableau pompeux de son bonheur à la cour de Frédéric ; mais avec quelle vive amertume, il les dépose dans le sein de l'amitié. Il ne s'exprime librement et franchement qu'avec sa nièce. Que de peines secrètes, que de pressentimens il lui révèle !

Les Français qui se trouvoient alors auprès de Frédéric étoient Maupertuis, président de l'Académie des sciences de Berlin ; La Mettrie ; le marquis d'Argens ; Chazot (officier) ; d'Arget, secrétaire du roi ; Arnaud Baculard et le secrétaire de Voltaire.

Maupertuis étoit celui avec qui Voltaire paroissoit devoir entretenir des liaisons plus intimes. Depuis long-temps il étoit en relation

avec lui. Maupertuis, à son retour de la Laponie, où il avoit été envoyé par l'Académie des sciences de Paris, s'étoit fait peindre, une main appuyée sur le pôle, et Voltaire s'en moquoit un peu avec ses amis. Cependant il lui avoit prodigué, dès l'année 1738, à l'occasion de ce voyage, les éloges les plus excessifs. « Certainement, lui di» soit-il, vous savez peindre; il ne tenoit qu'à » vous d'être notre plus grand poëte comme » notre plus grand mathématicien. Si vos opéra» tions sont d'*Archimède* et votre courage de » *Christophe Colomb*, votre description des » neiges de Tornéo est de *Michel-Ange*, et celle » des aurores boréales est de l'*Albane.* » Depuis douze ans il lui avoit écrit non pas sur ce ton d'exagération, mais avec le sentiment de l'estime la plus vive et presque toujours de l'admiration. Maupertuis jouissait d'une grande faveur auprès du roi Frédéric; il étoit en quelque sorte le dispensateur des grâces et de la renommée: ses fonctions de président de l'Académie de Berlin, qu'il exerçoit comme une espèce de souveraineté, lui donnoient une grande importance, et naturellement il étoit disposé à se croire un homme de génie. Aimable tant qu'on s'occupoit de lui, chagrin, fier, dédaigneux quand les at-

tentions ou les faveurs étoient partagées, il étoit d'un commerce difficile, et sans cesse il falloit le flatter ou rompre avec lui.

Voltaire, plus façonné que lui au grand art de ménager les passions ou les bizarreries de caractère, prit d'abord le parti d'une déférence toujours obligeante aux opinions du président de l'Académie. Mais Maupertuis s'aperçut bientôt que le roi, qui, avant l'arrivée de Voltaire, se partageoit indifféremment et sans exclusion avec tous les philosophes, donnoit au nouvel arrivant une préférence marquée. Frédéric étoit toujours avec Voltaire et Voltaire toujours avec Frédéric. Ils jugeoient dans leur cabinet les rois, les poëtes, les philosophes, tous les écrivains; à Voltaire seul, Frédéric confioit ses poésies; de lui seul, et en disciple docile, Frédéric recevoit des leçons que Voltaire savoit toujours donner avec adresse et avec grâce : enfin, il traitoit Voltaire comme un ami, et ne sembloit voir que des courtisans dans les autres.

Maupertuis le premier en conçut de l'ombrage, et Voltaire redoubloit d'attention pour lui, mais il disoit en riant : « Maupertuis prend » mes dimensions durement avec son quart de » cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans » ses problêmes. »

Le jeune d'Arnaud Baculard s'avisa aussi de faire le jaloux. Il lui servoit de secrétaire et il fit des couplets que l'on voulut bien attribuer à Voltaire. Voltaire les désavoue. Piqué de ce désaveu qu'il regarde comme un outrage, d'Arnaud désavoue à son tour une préface qu'il avoit composée pour une édition des œuvres de Voltaire, publiée à Rouen, et sa rétractation fut imprimée dans les feuilles de Fréron. Heureusement Voltaire avoit conservé l'original de cette préface, écrit et signé de d'Arnaud lui-même. Alors Frédéric prend parti pour son maître de poésie; d'Arnaud demande fièrement son congé; il l'obtient, mais accompagné d'un ordre de partir dans les 24 heures: « Et comme les rois sont accablés d'affaires, dit » plaisamment Voltaire, Frédéric a oublié de » lui payer son voyage. Comme le monarque bel- » esprit traite un de ses soleils ! »

La belle lettre que le roi de Prusse avoit écrite à son ami étoit du 23 août; mais deux mois n'étoient pas encore écoulés que la défiance et la dissimulation régnoient déjà parmi eux. Tout philosophe qu'il étoit, Frédéric faisoit décacheter les lettres de Voltaire. Il lut sans doute celles où Mme Denis s'expliquoit sur les amours du *plus grand homme de l'univers*, et celles où Voltaire lui déclaroit qu'il ne se

mêle que de son métier de raccommoder la prose et les vers du maître de la maison. Frédéric garda un ressentiment implacable contre madame Denis.

Dans le même temps, le roi de Prusse venoit d'écrire à Darget, son secrétaire, une lettre touchante et pathétique sur la mort de sa femme ; et le soir même il fit une épigramme contre la défunte. « Cela, dit Voltaire, ne laisse pas de » donner à penser. Nous sommes ici trois ou » quatre étrangers comme des moines dans une » abbaye. Dieu veuille que le père Abbé se con» tente de se moquer de nous. »

Il ne se trompoit pas et tous deux dissimuloient également avec adresse. Voltaire cependant tournoit ses regards vers la France ; il annonçoit quelquefois son retour comme très-prochain. Mais il sentoit que la ridicule aventure de d'Arnaud le forçoit de rester à Berlin. Quel motif donner d'un retour aussi prompt ? Paroîtroit-il à Paris, disgracié du roi de Prusse, comme il étoit venu à Berlin disgracié du roi de France ? On souffre des Fréron, disoit-il avec dépit, ils sont protégés, on m'a chassé de mon pays et l'on veut que je revienne ! Il résolut cependant de préparer honorablement son retour, en annonçant un voyage à Rome et en

travaillant sans relâche à son histoire du siècle de Louis XIV.

Un an s'étoit écoulé au milieu des regrets et des plaisirs, des craintes et des espérances. Il s'occupoit d'une édition complète de ses œuvres et surtout du siècle de Louis XIV. L'édition complète devoit se faire à Dresde, et il parloit de jeter au feu la moitié de ses ouvrages pour corriger l'autre. Il faisoit aussi représenter ses tragédies à la cour; les princesses de la famille royale y jouoient elles-mêmes, et il se chargea encore du rôle de Cicéron dans Rome sauvée, avec autant de succès qu'au théâtre de la duchesse du Maine. Cette pièce qu'il affectionnoit beaucoup, et par le sentiment du génie dont elle est empreinte et par le désir secret d'humilier Crébillon, lui paroissoit un moyen de préparer avec honneur son retour en France. Il avoit chargé ses amis d'Argental de la faire accepter au théâtre français. « Le succès de l'ouvrage, disoit-il, est » devenu un point capital pour moi et un préa» lable nécessaire, sans lequel je ne pourrois faire » à Paris le voyage que je projette. O Athéniens! » Cependant il avoit conçu de vives inquiétudes, même sur la possibilité de son retour. Son poëme de la Pucelle avoit été secrètement copié par *Tinois* son secrétaire, qui, séduit par des présens,

l'avoit livré au prince Henri. Tinois fut congédié et renvoyé en Franre, et le prince avoit obtenu de garder sa copie clandestine. « Mais » s'il en paroît une seconde, disoit Voltaire, où » fuir, où me cacher ? Le poëme de la Pucelle » jure avec mon âge et le siècle de Louis XIV. » Il ne craignoit qu'une seconde copie, et le livre parut tout-à-coup imprimé.

Un jour La Mettrie que l'on surnommoit l'*Athée du roi de Prusse*, La Mettrie qui venoit souvent déplorer auprès de Voltaire le bonheur qu'il se vantoit fastueusement dans ses préfaces d'avoir trouvé auprès d'un roi philosophe, La Mettrie vint lui confier que Frédéric lui avoit dit : « J'aurai besoin de lui encore un an, » tout au plus ; on presse l'orange et on en jette » l'écorce. » — Je me suis fait répéter ces douces » paroles, ajoute Voltaire. J'ai redoublé mes in- » terrogations, il a redoublé ses sermens. Le » croirez-vous ! Dois-je le croire ? »

Quelques jours après, Frédéric lui disoit devant le marquis d'Argens, qu'il lui auroit donné une province pour l'avoir auprès de lui. « Cela » ne ressemble pas à l'écorce d'orange, disoit » Voltaire à son ami d'Argental. »

La Mettrie mourut subitement. Le roi rit beaucoup de sa mort, et Voltaire regretta seulement

de n'avoir pu encore lui demander, à son dernier moment, des nouvelles de l'écorce d'orange; mais quoiqu'il cherchât à se flatter sur ce propos, il s'occupa secrètement de retirer les fonds qu'il avoit en Prusse, afin de partir sans éclat, ou du moins avec sécurité.

Il vouloit négocier à Leipsick dix mille écus de lettres-de-change, et il en avoit chargé un juif, nommé Herscheld, qui lui donna des diamans pour nantissement. Cette négociation devint pour lui une source de chagrins.

Le roi de Prusse avoit conclu avec l'électeur de Saxe un traité qui obligeoit la banque de Dresde à rembourser aux sujets prussiens la valeur nominale des billets de cette banque; mais ces billets perdoient 50 pour 100, et l'électeur, ayant négligé de fixer les bornes du remboursement, avoit ouvert une porte immense à un agiotage aussi ruineux pour la Saxe que lucratif pour les Prussiens. Le roi Frédéric paroissoit condamner ce commerce illicite, et ce fut dans cette circonstance que Voltaire chargea son juif de négocier ses traites à Leipsick. On ne manqua pas de répandre qu'il vouloit aussi profiter de la faute politique de l'électeur en faisant acheter des billets.

Informé de ces bruits, et apprenant aussi que

les diamans qu'il avoit en gage pour ses traites n'appartenoient pas au juif Herscheld, mais à un officier très en faveur auprès du roi, il rappelle son juif de Leipsick, et fait protester ses lettres-de-change. Herscheld arrive à Berlin, se fait payer ses frais de négociation, refuse de reprendre les diamans, déclare qu'ils ont été changés et dénaturés. Sur les plaintes juridiques de Voltaire, Herscheld est mis en prison.

Alors tous les ennemis de Voltaire prennent la défense de son juif, et assiégent Frédéric, déjà trop prévenu contre son illustre ami. On lui fait entendre que, malgré ses ordres, Voltaire a voulu prendre part à l'agiotage de Dresde; qu'il a réellement chargé Herscheld de ce commerce frauduleux; que celui-ci a refusé de reprendre ses diamans, parce que Voltaire en a substitué de plus petits. Ils ajoutent que Voltaire ne respecte pas toujours les poésies de sa majesté. Enfin le roi déclare au chancelier qu'il abandonne cette affaire à la justice.

Au milieu des lenteurs inséparables des formes juridiques, on peut imaginer les chagrins et les fureurs de Voltaire. La fermeté, la tranquillité, la patience, le mépris, étoient les seules armes qu'il devoit opposer à l'intrigue. Autrefois un philosophe s'est vu condamné pour n'avoir pas

admiré les vers du roi Denys; Voltaire devoit dire tranquillement comme lui : « Menez-moi » aux carrières; » mais il essaya, au contraire, de faire solliciter ses juges, et Maupertuis à qui il demanda ce service, lui répondit sèchement qu'*il ne se mêlait pas d'une mauvaise affaire.*

Accusé d'agiotage et de vol par un usurier, à la cour même d'un roi qui s'étoit déclaré avec tant de faste son admirateur et son ami, Voltaire présente à l'observateur du cœur humain une scène aussi curieuse que pénible. Frédéric le croyoit-il coupable? Et, dans le cas même d'une persuasion aussi honteuse, devoit-il laisser soupçonner et avilir par un tel scandale un homme de génie, son hôte et son ami? Quel étoit le crime de Voltaire? celui d'une immense supériorité littéraire.

On dit que se trouvant un jour avec le général *Manstein*, dont il examinoit les *Mémoires sur la Russie*, Voltaire reçut de Frédéric une ode à corriger : « A une autre fois, mon ami, dit-il » au général; voilà le roi qui m'envoie son linge » sale à blanchir; je blanchirai le vôtre ensuite. » Cette saillie, qui à peine était indiscrète, fut rapportée à Frédéric, et Voltaire accuse Maupertuis de ce rapport. Mais si l'accusation n'est pas vraisemblable, on assure du moins qu'au

sortir d'une visite que l'irascible président venoit de faire à Frédéric, celui-ci dicta l'ordre de faire sortir Voltaire dans 24 heures de ses États.

Darget, à qui cet ordre est dicté, attendoit que cet ordre lui fût réitéré. Frédéric, devenu plus calme, lui demande pourquoi il n'a pas écrit. « Sire, lui répond Darget avec courage, » vous avez envoyé M. de Voltaire à une com- » mission, ne devez-vous pas attendre qu'il soit » jugé? — Vous avez raison, dit Frédéric; vous » êtes un honnête homme. » Six jours après, la sentence est portée; le juif est condamné. Voltaire reparoît à Postdam, et Frédéric le reçoit comme s'il eût toujours admiré ses vers.

Avec la faveur de l'Orphée couronné, Voltaire eut bientôt retrouvé des amis; mais toujours secrètement résolu de quitter la cour de Berlin, il voulut préparer son retour à Paris par un ouvrage capable de faire sentir à la France quel grand écrivain elle avoit perdu. Il y sacrifia des veilles qui altérèrent sa santé fragile; le siècle de Louis XIV fut publié.

Cette histoire est sans contredit l'un des livres les plus brillans du dix-huitième siècle. Le style est noble, vif et rapide. Mais peut-être Voltaire s'est-il plus attaché aux surfaces qu'aux choses mêmes. Il est à regretter qu'il ait écrit cet ou-

vrage par chapitres. On voit d'abord l'histoire militaire de Louis XIV, ensuite les anecdotes de sa vie et de son règne, l'histoire des lettres et des arts, de la législation, de l'administration, de l'église, etc. Au premier coup-d'œil cet ordre paroît plus méthodique et plus net, mais il empêche de saisir l'ensemble des évenemens. On aimeroit à voir leur action réciproque, l'influence des arts sur le gouvernement, de la religion sur les affaires, des conquêtes et de la gloire sur l'esprit de la nation. Cette division fait perdre de vue la chaîne des effets et des causes; elle brise cette grande règle de l'unité, prise dans la nature et nécessaire à la perfection des choses humaines.

Cet ouvrage venoit d'être publié lorsque La Beaumelle parut à Berlin. Professeur de littérature française à Copenhague, il avoit fait imprimer un livre intitulé *Mes Pensées*, où il disoit entr'autres que Frédéric avoit des philosophes à sa cour, comme les autres princes d'Allemagne avoient des singes et des fous. Il ajoutoit qu'il y avoit eu de plus grands poëtes que Voltaire, mais jamais de mieux payés.

Oubliant ces traits satyriques, il se présente avec étourderie chez Voltaire, son livre des *Pensées* à la main, et le prie de l'introduire à

et ces différentes scènes, qui amusoient Frédéric, n'étoient encore que le prologue de la pièce ridicule qui alloit bientôt se jouer.

Koénig, professeur à La Haie et bibliothécaire de la princesse d'Orange, avoit autrefois dirigé à Cirey les expériences de Voltaire et de M[me] Duchâtelet sur le système de Newton. Voltaire, s'étant souvenu de son ancien maître, l'avoit introduit à la cour et à l'Académie de Berlin. Mais Koénig se trouva malheureusement d'un autre avis que Maupertuis sur un principe de géométrie, la loi du *minimum*, que celui-ci prétendoit avoir découverte. Il cita une lettre de Leibnitz à Hermann pour prouver que le principe étoit faux; et que, dans tous les cas, Maupertuis n'étoit pas l'inventeur, puisque Leibnitz l'avoit réfuté avant lui (*).

Maupertuis, comme président de l'Académie, exigea que Koénig montrât l'original de la lettre de Leibnitz. Cette lettre n'existoit plus, ou peut-être n'avoit pas existé. Quoi qu'il en soit, Maupertuis, abusant de son autorité, fit rayer Koénig de l'Académie, et le traita comme un faussaire.

Voltaire prit la défense de son ancien maître et de son confrère. Il écrivit un mémoire pour

(*) *Voyez* la note 5.

démontrer l'irrégularité du jugement de l'Académie, l'injustice du président, et l'inutilité de la *loi du minimum*.

Frédéric rioit de ces discussions, mais il soutenoit l'honneur de son Académie. Sa plume royale daigna écrire un mémoire contre Koénig; il fit plus : apprenant que Maupertuis s'étoit mis au lit, à la réception du *factum* satyrique de Voltaire, il vint de Postdam à Berlin pour visiter et consoler son président.

A cette visite, Voltaire se vit tout-à-coup délaissé : il devoit s'y attendre. Mais il vouloit mettre les rieurs de son côté : il fit imprimer une petite pièce intitulée *le Tombeau de la Sorbonne.*

Il s'agissoit de la condamnation de la fameuse thèse de l'abbé de Prades. Cet abbé, qui s'étoit presque déclaré le théologien des encyclopédistes, avoit trouvé le moyen de surprendre l'approbation des censeurs de la Sorbonne, pour soutenir devant la Faculté les principes du déisme. Le succès de son entreprise devenoit très-important pour le parti dont il étoit l'émissaire. Mais un vieux docteur présent à la séance, ayant jeté les yeux sur les propositions captieuses du soutenant, se lève tout-à-coup et dit : *Causam Christi et relligionis defendo contra athæum.* A cette voix, à cette proposition foudroyante,

l'indignation publique est soulevée contre le *licencié* téméraire qui venoit, dans le sanctuaire même, insulter à la religion qu'il devoit défendre. Les approbateurs imprudens qui avoient signé la thèse sans la lire furent censurés; l'abbé de Prades fut décrété de prise de corps par un arrêt du parlement, et se réfugia auprès de Frédéric, à Berlin, où Voltaire lui avoit ménagé un asile. Trois ans après il y publia une rétractation solennelle de ses erreurs.

Mais sa condamnation, encore récente au moment de la querelle de Maupertuis et de Voltaire, fit naître à celui-ci l'idée de son pamphlet qui a pour titre : *le Tombeau de la Sorbonne*.

L'évêque de Mirepoix, dont il avoit à se plaindre depuis long-temps, venoit de mourir : Voltaire se vengea de lui et de Maupertuis qui vivoit encore, en les enfermant l'un et l'autre dans son prétendu tombeau, avec le procureur-général du parlement de Paris.

Quoique enseveli par les mains de Voltaire, Maupertuis n'en mourut pas; mais il eut ou feignit d'avoir un redoublement de fièvre, et le roi revint encore de Postdam à Berlin pour lui faire visite. Il ordonna aussi que le pamphlet de Voltaire fût brûlé par la main du bourreau.

Voltaire fut surpris sans doute qu'un philo-

sophe comme Frédéric ne respectât pas plus la liberté de la presse qu'un procureur-général du parlement de Paris, mais il n'en fut pas intimidé; profitant d'une permission générale d'imprimer tous ses ouvrages, il publia sur-le-champ sa diatribe du *docteur Akakia*.

Cette satyre couvroit Maupertuis de ridicule; et Voltaire y dénatura en effet de la manière la plus piquante plusieurs propositions tirées des ouvrages philosophiques de son ennemi.

Le roi, irrité, fait saisir l'édition du pamphlet et la condamne à être brûlée. Voltaire, indigné lui-même de voir qu'un philosophe qui se disoit son ami agissoit comme roi dans une querelle littéraire, quitte le château de Postdam, et fait remettre à Frédéric sa croix de l'ordre du Mérite et sa clef de chambellan. «Débarrasse-moi, dit-il » à son domestique; débarrasse-moi, mon ami, » de ces marques honteuses de la servitude. » L'abbé de Prades le suit à Berlin, avec ordre de lui demander une lettre d'excuse pour le président de l'Académie, et de rapporter sa réponse en propres termes. « Eh bien! répliqua Voltaire, dites-lui..... » Si l'on imagine ici la grossière et brusque réponse d'un soldat irrité, on aura celle de Voltaire aux ordres de sa majesté.

L'abbé de Prades vint raconter en tremblant

le succès de son ambassade. Le roi s'échappe en éclats de rire et se fait répéter plusieurs fois la saillie bouffonne de Voltaire; il lui renvoie sa clef et son cordon : Voltaire revient sur-le-champ à Postdam, et reparoît devant Frédéric son *Akakia* à la main. « Voilà, sire, lui dit-il, ce mal» heureux livre qui m'a fait perdre votre amitié » : et il le jette au feu. Frédéric veut le saisir, Voltaire le repousse dans les flammes; Frédéric enfin est vainqueur dans cette lutte singulière, et les deux philosophes s'embrassent en riant aux éclats.

Après tant de nuages et d'orages, c'étoit le moment pour Voltaire de se retirer. Mais son *Akakia* s'imprimoit en Hollande, se répandoit dans toute l'Europe, et couvroit d'un ridicule ineffaçable le président de l'Académie royale de Berlin. Le roi en est bientôt informé; il témoigne du mécontentement : Voltaire sollicite la permission de rentrer en France; il la reçoit enfin avec l'ordre de remettre sa clef de chambellan, sa croix et le contrat de sa pension.

Voltaire vouloit se retirer sans doute, mais il ne vouloit pas se retirer comme un homme chassé : il resta donc à Berlin. Peu de temps après il tombe malade et demande un congé : Frédéric lui envoie du quinquina. Il sollicite

la permission d'aller aux eaux de Plombières, et le roi lui répond qu'il y en a d'excellentes en Moravie. « Je ne vous ai jamais manqué, lui di» soit Voltaire dans une de ses lettres, je ne vous » manquerai jamais. Je reviendrai à vos pieds au » mois d'octobre; et si la malheureuse aventure » de La Beaumelle n'est pas vraie; si Maupertuis » en effet n'a pas trahi le secret de vos soupers, » et ne m'a pas calomnié pour exciter La Beau» melle contre moi; s'il n'a pas été par sa haine » l'auteur de mes malheurs, j'avoucrai que j'ai » été trompé, et je lui demanderai pardon devant » votre majesté et devant le public. Je m'en ferai » une vraie gloire. Mais si la lettre de La Beau» melle est vraie, si les faits sont constatés; si je » n'ai d'ailleurs pris le parti de Koénig qu'avec » l'Europe littéraire, voyez, sire, ce que les phi» losophes Marc-Aurèle et Julien auroient fait » en pareil cas. »

Frédéric ne put résister à la comparaison, et la permission fut accordée. Cependant Voltaire mandoit à sa nièce des détails affreux sur la dureté, sur l'égoïsme de Frédéric. Avec ses amis intimes, il se comparoit à Corneille accablé par l'envie du cardinal de Richelieu. Mais dans ses lettres ostensibles, dans les lettres qu'il écrivoit pour qu'elles fussent décachetées par le roi, il

disoit : « J'ai remis vainement à ses pieds tout ce » qu'il m'a donné, les grâces de ma *maîtresse* » ont enfin rappelé son amant. Je lui ai tout par- » donné. J'ai promis de revenir après les eaux de » Plombières : que ferois-je à Paris? Il n'y a que » la vie douce et retirée de Postdam qui me con- » vienne. Y a-t-il d'ailleurs du goût à Paris? »

Voltaire se rendit d'abord à Leipsick, où il fut retenu par sa mauvaise santé. Maupertuis crut qu'il y préparoit des libelles. Cherchant à l'intimider, il lui écrivit une longue lettre qu'il termina par des provocations menaçantes. Voltaire eut le malheur d'y répondre sur le même ton et par des injures grossières qu'il fit imprimer dans le journal de Leipsick (*).

Il avoit eu le soin de placer une grande partie de son argent chez le duc de Wirtemberg. Mais le *Salomon du Nord*, qui n'étoit plus pour lui que Denys de Syracuse, ne lui pardonnoit pas l'injure de cette précaution. Frédéric redoutoit aussi l'essor du génie satyrique de Voltaire, lorsque ce poëte irrité ne seroit plus en son pouvoir. Déjà une épigramme sanglante avoit paru à Berlin contre le roi; un libelle sous le titre de *Vie*

(*) *Voyez* la note 6.

privée de Frédéric avoit été publié à Dresde, et l'on attribuoit l'une et l'autre à Voltaire. Enfin, sous le vain prétexte que celui-ci avoit emporté un manuscrit des Œuvres de sa majesté, il se vit arrêté à Francfort-sur-le-Mein, avec un nouvel ordre de remettre la croix de Mérite et la clef de chambellan. M[me] Denis, qui étoit venue le joindre, fut également arrêtée, consignée dans une mauvaise hôtellerie et gardée à vue.

« Un bon Allemand, dit-il, qui n'aimoit ni » les Français, ni leurs vers, vint, le 1[er] juin, lui » redemander *les Œuvres de poeshie* du roi » son maître. Notre voyageur répondit que les » *Œuvres de poeshie* étoient à Leipsick, avec » ses autres objets. L'Allemand lui signifia qu'il » étoit consigné à Francfort, et qu'on ne lui per» mettroit d'en partir que quand les *Œuvres* » seroient arrivées. M. de Voltaire lui remit sa » clef de chambellan et sa croix, et promit de » rendre ce qu'on lui demandoit, moyennant » quoi le messager lui signa ce billet :

» *Monsieur, sitôt le gros ballot de Leipsick* » *arrivé ici, où est l'Œuvre de poeshie du roi* » *mon maître, vous pourrez partir où vous* » *paroîtra bon. A Francfort,* 1. *juin* 1753.

» Le premier signa au bas du billet : *Bon pour* » *l'Œuvre de poeshie du roi votre maître.* »

» Mais quand les vers revinrent, on supposa » des lettres de change qui ne vinrent point. Les » voyageurs furent arrêtés pendant quinze jours, » et ne purent sortir qu'en payant une rançon » très-considérable. Ces détails ne sont jamais » sus des rois. »

A la vérité, ces mauvais traitemens furent désavoués à Versailles par mylord Maréchal, ambassadeur de Prusse; mais M. Federsdoff écrivit de Postdam, à Mme Denis, que tout s'étoit passé par ordre du roi. Aussi Voltaire disoit-il fort plaisamment, à son ami d'Argental : « que jamais » parisienne n'avoit encore été mise en prison » chez les Bructères pour l'*Œuvre de poeshie* » d'un roi des Borusses. »

Tel fut le dénouement de cette amitié si vive, de cette admiration si profonde, que Frédéric prétendoit avoir conçue pour l'homme de lettres le plus étonnant de son siècle. En examinant le caractère de l'un et de l'autre, on ne doit pas être surpris que leur attachement n'ait pu soutenir l'épreuve d'une liaison intime. Frédéric méprisoit les hommes, et Voltaire s'étoit accoutumé à ne voir que sous un côté ridicule tout ce qui intéresse le plus sérieusement l'humanité. Il faut de la gravité dans les mœurs et de la dignité dans les sentimens, pour entretenir une

noble amitié. Ni Frédéric, ni Voltaire, ne pouvoient y prétendre. L'un se souvenoit qu'il étoit roi, même dans ses plus grotesques familiarités; l'autre, au lieu de maintenir son indépendance et la supériorité de son talent, en repoussant par le respect les familiarités du roi, s'abandonnoit lui-même sans réserve. Ce n'est pas ainsi que Térence cultivoit l'amitié de Scipion, ni qu'Horace et Virgile vécurent avec Mécène et Auguste, maître du monde.

Voltaire fut quelque temps incertain sur le choix d'un asile. Quand il s'exila de la France, et qu'il emportoit avec lui les regrets de ses amis et les mécontentemens de la cour, il pouvoit y opposer, avec une apparence de raison, le déchaînement de ses ennemis, et la brillante faveur qui l'attendoit chez un roi jeune, aimable, protecteur des arts, vainqueur et couvert de gloire. Mais, lorsque tant d'espérances ne devinrent pour lui qu'un objet d'humiliation et de chagrins, lorsqu'il se voyoit presque chassé de la cour de Frédéric avec tant d'éclat, il lui auroit fallu, pour rentrer sans humiliation dans sa patrie, dans cette France qui, seule, pouvoit être le vrai théâtre de son génie et de sa renommée, un succès aussi éclatant que ses revers étoient ridicules. Malheureusement pour lui les

circonstances où venoient de le placer tout récemment encore ses écrits imprudens, ne lui en laissoient plus la possibilité.

L'Encyclopédie étoit annoncée depuis deux ans, et l'on n'ignoroit pas que Voltaire y travailloit. Cet immense ouvrage, conçu par d'Alembert et Diderot, devoit être le répertoire de toutes les connoissances humaines, et pouvoit devenir un monument de gloire pour la France, s'il eût été exécuté de bonne foi. Mais est-il possible, aujourd'hui, de se refuser à l'évidence de la *conspiration* (c'est le mot de Condorcet), de la conspiration que méditoient les chefs de cette entreprise? En vain Voltaire crie à la calomnie contre ceux qui, dès le premier volume, dénoncèrent un art et des intentions perfides dans les renvois des articles de morale, de métaphysique et de théologie; ces intentions, cet art perfide sont avoués par Diderot lui-même, et son article *Encyclopédie* en est la preuve.

D'Alembert n'a rien écrit *publiquement* contre la religion, mais nous verrons dans cette histoire s'il étoit un de ceux qui *conspiroient* contre elle.

Diderot, déjà connu par un livre obscène imprimé dans ses œuvres *philosophiques*, avoit donné des leçons d'athéisme au genre humain

dans ses *principes de morale.* C'est là qu'il trace le *symbole de la philosophie* pour l'opposer au *symbole* du christianisme. C'est là que par une inconséquence monstrueuse, après avoir indiqué une formule de prière pour les philosophes, il recommande à ceux qui la réciteront le précepte suivant :

« Puisque *Dieu* a permis, ou que le mécanisme universel, qu'on appelle destin, a voulu » que nous fussions exposés à toutes sortes d'é» vénemens, si tu es homme sage et meilleur père » que moi, tu persuaderas de bonne heure à ton » fils qu'il est le maître de son existence, afin » qu'il ne se plaigne pas du destin qui la lui a » donnée. »

De tels précepteurs de morale ne devoient pas inspirer une grande confiance au gouvernement, aussi Voltaire associé à leur entreprise, éprouva pour son retour en France des obstacles qui sembloient se multiplier à chaque instant.

Il avoit songé à se retirer dans les États de *Marie Thérèse.* Cette illustre princesse dit tout haut à cette occasion : « M. de Voltaire doit savoir qu'il n'y a point de Parnasse dans mes États » pour un ennemi de la religion. »

L'*Essai sur les mœurs* venoit de paroître sous son nom, avec le titre d'Histoire universelle. En

vain l'auteur le désavoua. L'imprimeur, Jean Néaulme, écrivit à M. de Malesherbes, ministre de la librairie, que Voltaire n'étoit pas étranger à cette édition. Inquiet des poursuites que ce livre excita, il resta quelque temps en Alsace ; mais les jésuites de Colmar obtinrent, par le crédit du P. Croust, un ordre pour l'empêcher de s'établir au château de Horbourg. Menacé d'une sentence d'excommunication par l'évêque de Bâle, il feignit d'être malade pour avoir un prétexte de demander les sacremens de l'église. Peu de temps après, s'étant retiré à l'abbaye de Sénonnes, pour y travailler à ses *Annales de l'Empire*, il se conduisit avec tant de réserve au milieu des religieux de cette abbaye, que le célèbre don Calmet crut l'avoir ramené au christianisme, et se vantoit d'avoir *converti le déiste le plus décidé de l'Europe*.

Mais ces apparences dérisoires ne purent ni prévenir ni arrêter les terribles inquiétudes qu'il éprouva pour sa *Pucelle d'Orléans*. Dans ses ressentimens contre la cour de France, il avoit inséré autrefois dans son poëme des vers contre Mme de Pompadour, et ces vers avoient été envoyés à la favorite. Il accusa suivant sa coutume ses ennemis d'avoir falsifié son ouvrage et d'y avoir ajouté un chant tout entier d'une mons-

trueuse infamie. Cette accusation est réfutée par son propre témoignage. « Ce qu'il y a d'af» freux, dit-il dans ses lettres, c'est que ce chant » malheureux s'imprime *tel que vous l'avez vu* » *d'abord et non tel que je l'ai corrigé de-* » *puis.* » Ailleurs il dit que M[lle] Duthil en possède un manuscrit, qu'elle l'a trouvé chez M[me] Duchâtelet, et que tout lui fait croire que l'ouvrage sera imprimé aussi funeste qu'il le craignoit. Il prie M. d'Argental d'employer tous ses efforts pour retirer ce manuscrit. Mais comment supprimer ceux qui existent à Vienne et à Berlin ? Il ne sait s'il peut rester à Lyon, il se détermine enfin à s'exiler lui-même sur le territoire de Genève.

En vain il flatte le maréchal de Richelieu, en vain il cherche à s'en faire un appui auprès de M[me] de Pompadour, les allusions qui se trouvent contr'elle dans son poëme, le tourmentent. « *Je les ai supprimées soigneusement*, dit-il, » mais puis-je empêcher qu'elles ne soient de» puis long-temps entre les mains de M[lle] Duthil ? » C'est le comble de l'opprobre de voir mon nom » à la tête d'un tel ouvrage. »

En effet, l'année littéraire de Fréron en avoit déjà parlé. Tous les libraires de l'Europe étoient aux aguets pour en multiplier les éditions. Les

lettres de M. de Malesherbes et du président Hénault le faisoient trembler. Il ne trouva d'autre moyen pour se tirer d'embarras que de désavouer ces éditions ; mais ce désaveu consigné dans les journaux fut inutile, et même on s'en servit contre lui.

Depuis long-temps l'existence de ce malheureux poëme étoit connue, et depuis long-temps encore le Garde-des-sceaux avoit menacé l'auteur d'une prison perpétuelle, si jamais il en faisoit rien paroître. Cependant pour faire tomber toutes ces éditions qu'il désavouoit sans cesse, il en publia une lui-même avec tous les changemens qu'il crut indispensables. Triste et humiliante condition ! Voltaire, dans sa vieillesse, réduit à la nécessité d'outrager la morale publique afin de prouver qu'il n'a pas outragé une favorite ! Quoi qu'il en soit on a vu ses admirateurs proclamer ce livre comme un monument de raison et de philosophie ! Qu'ils osent donc le donner à leurs enfans !

Voltaire avoit voulu, par le succès d'une nouvelle tragédie, faire oublier la honte que son poëme attachoit à sa vieillesse. Mais il sentoit l'insuffisance de cette ressource. Il comparoit son livre à une bombe qui l'écraseroit. « Des tragé- » dies ne me sauveront pas, ajoutoit-il. » Cepen-

dant il fit représenter l'*Orphelin de la Chine*.

Cette pièce, faible réminiscence d'Athalie, obtint un succès brillant. Elle renferme de grandes beautés. C'étoit encore Voltaire, mais Voltaire à son couchant. « Je sens, écrivoit-il, tout » ce qui manque à ma tragédie, et je me dis: » *Solve senescentem.* Je me le dis aujourd'hui, » et peut-être demain je serai assez fou pour re- » commencer. »

Depuis son retour de Berlin, il avoit toujours été souffrant, errant, inquiet, malheureux, livré à une vieillesse prématurée, abandonné de toutes les illusions de la vie et comme frappé de mort civile par le Gouvernement pour des ouvrages qui ne lui avoient donné qu'une redoutable célébrité.

Il avoit désiré voir M. de Richelieu, il se rendit à Lyon. Son arrivée fut pour lui une sorte de triomphe. Sa présence inspira dans le public une véritable ivresse; mais le cardinal de Tencin évita de le voir avec une affectation marquée. Voltaire s'en vengea quelque temps après, lorsqu'il eut occasion de renouer avec le roi de Prusse des relations diplomatiques auxquelles le cardinal voulut prendre part.

Dans l'impossibilité de rentrer à Paris, il se rendit sur les frontières de la France et de la

Suisse pour y trouver la liberté entre les catholiques et les réformés. Il se retira successivement à Tourney, puis aux Délices sur le lac de Genève, et quelques années après à Ferney.

Ici va commencer pour lui une longue et déplorable carrière de renommée. Quelques nobles écrits, des actions généreuses, des pamphlets impies; des relations immenses avec les rois, les princes, les ministres, et les gens de lettres de l'Europe entière; une conspiration d'abord sourde, bientôt presque publique, et toujours dirigée avec une artificieuse fureur contre le christianisme; le besoin insatiable de la célébrité; l'empire universel de l'opinion qu'il égaroit et qu'il redoutoit; des hommages ridicules et odieux rendus à une religion qu'il vouloit détruire; enfin une vieillesse presque centenaire couronnée, par des comédiens au milieu d'un peuple en délire, et terminée par une vaine et scandaleuse profanation : tel sera le tableau des trente dernières années de sa vie.

Sa maison des *Délices*, placée au milieu d'un paysage majestueux et enchanteur, réunissoit tous les charmes de la solitude et de la société. Il y avoit transporté l'aisance, l'urbanité, les plaisirs de la ville. Son activité, son imagination, ce goût délicat, vif, toujours passionné pour les

arts, qui survivoit à sa jeunesse, à ses infirmités, à ses chagrins, se communiquoient à tout ce qui l'environnoit. Lausanne et Genève partageoient son enthousiasme. Sa présence dans leurs montagnes rappeloit les prodiges d'Apollon devenu berger : mais Apollon regretta l'Olympe; et, comme lui, Voltaire n'oublia rien de ce qui pouvoit abréger son exil.

Quoique tourmenté par le souvenir des scènes de Berlin, il ne laissoit échapper aucune occasion de se rappeler à Frédéric. Déjà il écrivoit au marquis d'Adhémar, grand-maître de la maison de la margrave de Bareith : « Ne m'oubliez » jamais auprès de son altesse royale. Elle a un » frère qu'il faudra toujours regarder comme un » grand homme, quoi qu'il arrive, et dont j'am» bitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il soit » arrivé. »

Alors venoit de se déclarer la célèbre alliance de la France, de la Suède, de la Hongrie et de l'Empire, contre Frédéric. Ce prince, qui avoit prévu les intentions du ministère, avoit déjà renoncé à la France pour l'Angleterre. Ainsi fut renversé le système du cardinal de Richelieu, par le traité du 1er mai 1756. *Dux fœmina facti.* Mme de Pompadour ne pouvoit pardonner à Frédéric ses railleries grossières, et crut se venger

en homme d'État. La paix humiliante, mais nécessaire de 1763, fut le prix de son triomphe et de sa vengeance.

Cette guerre plaçoit Voltaire dans une situation embarrassante, parce qu'il vouloit encore plaire à Frédéric et à Mme de Pompadour. Tantôt il annonçoit que l'impératrice Marie-Thérèse lui faisoit offrir une retraite : « J'adore de loin, di» soit-il alors, je n'irai point à Vienne. » Tantôt il écrivoit au maréchal de Richelieu que Frédéric le rappeloit à Berlin, avec des honneurs et des pensions. « Je les ai refusées, disoit-il, » *mais je voudrois que le roi pût en être in-* » *formé.* » Dans une autre lettre, c'étoit l'impératrice de toutes les Russies qui l'appeloit à Pétersbourg. « Si j'avois vingt-cinq ans, écrivoit-il, » je ferois le voyage. » Cependant, le maréchal n'étoit pas dupe de ce manège. Alors Voltaire lui mandoit que le roi de Prusse n'avoit jamais été attaché à la France. « Vous pourriez dire à » Mme de Pompadour, continuoit-il, qu'en son » particulier, elle n'a pas lieu de se louer de lui; » mais je sais aussi que l'impératrice *a parlé* » *d'elle, il y a un mois, avec beaucoup d'é-* » *loges.* »

Déjà il entretenoit de nouvelles liaisons avec le roi de Prusse, et Frédéric étoit plus ou moins

affectueux, suivant que la fortune lui étoit plus ou moins contraire. « Il vient de m'écrire une » lettre tendre, mandoit-il au maréchal, il faut » que ses affaires aillent mal. » En effet, le roi venoit de perdre la bataille de Kollin, et tout en courant affronter les armées française et autrichienne, réunies auprès de Mersbourg, il annonçoit le dessein de finir comme Othon, s'il étoit vaincu. Voltaire lui écrivit alors trois lettres dignes de la postérité. « La valeur de Charles XII, » disoit-il, un esprit supérieur à celui de ce mo» narque, plus d'ennemis à combattre, des vic» toires mémorables, les arts que vous avez ra» nimés, les colonies que vous avez fondées, les » villes embellies, voilà ce qui met votre gloire au» dessus de la fortune. Caton d'Utique et Othon » ne pouvoient que servir ou mourir, mais nos » mœurs et vos devoirs ne vous permettent pas » de les imiter. Votre mort seroit un prétexte » pour outrager votre mémoire. Imitez Charles » XII, qui fit sa paix avec le Czar sans s'avilir, ou » montrez qu'un philosophe peut descendre du » trône. Charles-Quint, Christine et Casimir vous » offrent des exemples dignes d'être imités. Ce » sera pour vous une grandeur nouvelle. »

Frédéric répondit à Voltaire par les victoires de Rosback et de Lissa.

Mais, avant la bataille de Rosback, Voltaire essaya de nouer une négociation entre le roi de Prusse et le maréchal de Richelieu. Il avait mandé à la margrave de Bareith qu'il falloit engager le maréchal à joindre la qualité d'arbitre à celle de général; et d'après cette idée, qui fut adoptée par Frédéric, celui-ci écrivit une lettre très-noble, mais fort pressante, à M. de Richelieu, pour entamer des négociations de paix. Le maréchal répondit laconiquemant au roi qu'il étoit sans pouvoirs pour traiter : il garda le silence avec Voltaire.

En courtisan habile, mais un peu pressé, Voltaire avoit envoyé, l'année précédente, au maréchal, une pièce de vers pour célébrer la prise de Port-Mahon; malheureusement Port-Mahon résista long-temps encore au moderne Alcibiade. La pièce fut rendue publique, et les rieurs malins ne furent ni pour le poëte ni pour le héros. Le maréchal s'en vengea sur Voltaire, en lui faisant reprocher son attachement pour le roi de Prusse, et refusa de lui répondre. Enfin, la bataille de Rosback déconcerta les alliés. Alors, Voltaire écrivit encore, qu'il fut envoyé à Berlin en 1743, et qu'il y rendit un assez grand service. « Seroit-il possible de croire, ajoutoit-il, que je » m'intéresse au roi de Prusse? J'ai goûté la ven-

» geance de consoler un roi qui m'avoit maltraité.
» Il n'a tenu qu'à M. de Soubise que je ne le con-
» solasse davantage. »

Toujours inquiet, toujours affligé du silence de M. le duc de Richelieu, et toujours impatient de mériter la fin de son exil, Voltaire écrivoit à son ami d'Argental : « Encore un mot. Si l'on » vous disoit : *On ne veut pas que je réponde » à un homme qui a conseillé au roi de Prusse » de s'arranger*, vous pourriez répondre que je » lui ai conseillé aussi d'abdiquer plutôt que de » se tuer comme il le vouloit, et qu'il me répon- » dit cinq jours avant la bataille :

« Je dois, en affrontant l'orage,
» Penser, vivre et mourir en roi. »

Pendant ces négociations clandestines, le cardinal de Tencin, qui, à Lyon, n'avoit pas daigné recevoir Voltaire, voulut renouer avec lui pour engager la margrave de Bareith à écrire en faveur de Frédéric à la cour de France. La margrave écrivit aussitôt une lettre, que Voltaire chargea le cardinal de faire passer directement à Louis xv. Mais le roi répondit sèchement à M. de Tencin, qu'il lui feroit connoître ses intentions par le ministre des affaires étrangères,

et l'abbé de Bernis dicta en effet au cardinal une réponse pour la margrave. Cette réponse étoit un refus, et le cardinal, qui la fit passer à Voltaire, en mourut de chagrin quinze jours après. « Mon dessein, disoit le malin vieillard, » dans ses mémoires, avoit été de me moquer de lui, et non pas de le faire mourir. »

La France, dans cette guerre où elle n'étoit qu'auxiliaire, avoit déjà perdu au printemps de 1758, cinquante mille hommes et 300 millions. Voltaire, toujours persévérant dans ses projets, parvint encore à établir une secrète négociation entre M. de Choiseuil et le roi de Prusse. Un agent de Frédéric étoit même à Paris. Mais M. de Staremberg, ministre de l'impératrice-reine, intercepta des lettres de Voltaire lui-même, fit renvoyer l'agent prussien, et sur les plaintes sérieuses qu'il éleva, on déclara que Voltaire ne pouvoit rentrer en France qu'à la paix. Alors par des louanges adroites, il cherche à disposer en sa faveur l'esprit de l'ambassadeur. Il écrit même au cardinal de Bernis pour nier l'attachement qu'on lui reproche pour Frédéric. « Je n'imagine pas, dit-il, comment quelques personnes » (Mme de Pompadour) ont pu soupçonner que » mon cœur avoit la foiblesse de pencher un peu » pour qui vous savez. On ne laisse pas d'avoir

« de la politesse, mais on a de la mémoire. »

Enfin et vainement l'année suivante il cherche à faire insinuer à M. le duc de Choiseuil qu'il est toujours en commerce avec le roi de Prusse; qu'il est bien avec l'électeur Palatin, le duc de Wirtemberg, la maison de Gotha et le prince de Hesse; qu'il a des amis en Angleterre; que toutes ses liaisons le mettent en droit de voyager sans inspirer de soupçons et de servir le roi sans conséquence; qu'il fut envoyé secrètement à Berlin en 1743, qu'il y découvrit alors l'intention cachée du roi de Prusse de s'unir à la France; que Frédéric en fit la promesse et que le traité fut depuis conclu et signé par le cardinal de Tencin: vaines et dernières tentatives. Voltaire fut éconduit, et perdant enfin l'espérance de rentrer dans sa patrie avec honneur, il se livra sans retenue à ses projets de vengeance.

La suite de cette espèce d'intrigue diplomatique n'a pas permis de parler de ses travaux littéraires pendant les trois années que durèrent ses négociations avec les ministres de France et le roi de Prusse. On verra que pendant cette époque il ne composa aucun ouvrage nouveau qui pût l'empêcher de revenir à Paris.

Mais son poëme de la Pucelle, publié par ses ennemis l'accabloit d'inquiétudes et de honte.

« Mme de Pompadour, disoit-il, y est outragée » d'une manière infâme. Comment se justifier de » ces horreurs, comment lui écrire une lettre » qui feroit rougir et celui qui l'écriroit et celle » qui la recevroit? »

Il avoit publié *son Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, mais avec des retranchemens et des corrections qui rendoient cet ouvrage bien différent des éditions où il n'avoit pas mis son nom.

Il avoit retiré ses articles sur l'Encyclopédie.

Son roman de *Candide* paroissoit mais il le désavouoit (*).

Son Précis du siècle de Louis xv n'étoit pas indigne de son talent, quoique très-inférieur au siècle de Louis xiv. Déjà il avoit écrit le panégyrique du roi. La simplicité, un style grave et touchant, l'amour de la patrie et cet enthousiasme qu'un roi bon inspire à un bon peuple, animoient ce panégyrique. Dans son histoire de Louis xv, il retraçoit avec noblesse l'héroïsme des Français dans la victoire et dans les revers. Il défendoit l'honneur de la nation, il la faisoit aimer. Sa philosophie s'élevoit avec force, mais avec modération, contre les abus.

(*) *Voyez* la note 7.

Oui, l'on aime à l'entendre quand il invoque l'abolition de la torture et qu'il flétrit la confiscation inconnue aux César, aux Trajan et aux Antonin, lorsqu'il tonne contre l'odieux secret des procédures criminelles, qu'il demande l'uniformité des lois civiles, qu'il réclame contre le droit barbare de *main-morte*, et qu'enfin il couvre de mépris la vénalité. On aime encore à le trouver digne de ses plus belles années, décrivant avec éloquence l'état des sciences et des arts, distribuant les couronnes de la gloire au savant Bradley qui découvre l'aberration des étoiles, à Bouguer qui trouve la loi de la dégradation de la lumière, aux Euler, aux Lagrange, aux Bernouilli, à d'Alembert qui agrandissoit la carrière ouverte par Newton, à tous les génies qui ont immortalisé leur patrie. Lui-même dans cet ouvrage se jouoit alors des systèmes de la moderne philosophie; lui-même frappoit de ridicule ces *esprits assez aveugles* (ce sont ses termes), pour saper tous les fondemens de la société. Pourquoi oublia-t-il si souvent ses propres leçons? Pourquoi ne peut-on lire ses écrits sans avouer qu'il eût tous les talens, excepté, comme on l'a dit de Bayle, celui de n'en pas abuser.

Il avoit écrit l'histoire de Charles XII. Il voulut

faire celle du monarque le plus extraordinaire qui ait paru dans les annales modernes ; le czar Pierre premier. Mais dans son système de ménagemens avec la cour de Russie, que d'écueils difficiles à éviter ! S'il écrivoit cette histoire, pouvoit-il dissimuler les barbaries du czar ? Pouvoit-il supprimer les vérités les plus odieuses sans déshonorer l'historien, ou les retracer avec impartialité sans offenser l'impératrice (Elisabeth), qui attendoit de lui un monument à la gloire de son père, à la sienne propre et à celle de sa nation ? Il discute avec le comte Schouvalof ces objections délicates, et il propose de faire agréer à l'impératrice son plan de donner à cet ouvrage le titre vague d'*Histoire de la Russie sous Pierre premier*. « Cependant, » ajoutoit-il, la triste fin du Czarovitz m'embarrasse un peu ; je n'aime pas à parler contre ma » conscience. Je tâcherai de me tirer de ce pas » glissant, en faisant prévaloir dans le cœur du » czar l'amour de la patrie sur les entrailles du » père. »

Ici toutes les réflexions seroient inutiles. Voltaire ne vouloit ni dire ni trahir la vérité tout entière. Plus attentif à la faveur de l'impératrice qu'aux devoirs de l'historien, il ne se livre qu'à l'inspiration du moment, et c'est ainsi qu'il a

trop souvent dénaturé les faits les plus authentiques pour les subordonner à ses systèmes ou à ses intérêts.

S'il vouloit se ménager la protection de l'héritière de Pierre-le-Grand, il ne cherchoit pas moins vivement à regagner celle de Mme de Pompadour. On l'a vu constamment occupé à disposer l'opinion en sa faveur par ses tragédies : il composa Tancrède, et dédia cette pièce à la favorite, mais il semble qu'il en rougissoit lui-même. « Toutes les épîtres dédicatoires, lui di» soit-il, ne sont pas de lâches flatteries, toutes » ne sont pas dictées par l'intérêt. » Après ce début il cite la dédicace que la marquise reçut de Crébillon, et il ajoute : « Si quelque censeur » pouvoit désapprouver l'hommage que je vous » rends, ce ne pourroit être qu'un cœur né in» grat. » Mme de Pompadour dut être médiocrement flattée de ces précautions oratoires. Cependant l'auteur en paroissoit enchanté lui-même : « Comment trouvez-vous, s'il vous plaît, disoit» il à son ami d'Argental, ma petite épître pom» padourienne ? Ne suis-je pas un grand politi» que ? Et cette politique n'est-elle pas très-*dés» involte ?* Ne suis-je pas bien fier ? Est-ce là une » triste d'Ovide ? Ai-je l'air d'un exilé ? Ai-je la » bassesse de demander des grâces ? »

Cette pièce fut la dernière tragédie encore digne de Voltaire. C'est là que s'arrêta le génie du successeur de Corneille et de Racine; c'est là encore que finit la carrière du grand poëte, de l'historien et du philosophe. Dans toutes ses autres productions, excepté dans ses poésies légères, il ne sera plus lui-même. Cependant, avant de parcourir le cercle immense d'impiétés et de cynisme qui comprend ses dernières années, il faut jeter un coup-d'œil sur la littérature de son siècle. Le nom de Voltaire, ses opinions, son influence, son autorité s'y trouvent à toutes les époques. Cette digression ne peut être étrangère à son histoire.

Lorsque Louis XIV mourut, Boileau, Corneille, Racine et Molière étoient descendus au tombeau. J.-B. Rousseau consumoit dans l'exil une vieillesse trop long-temps condamnée aux outrages. Voltaire sortoit à peine de l'enfance; la littérature n'étoit presque plus célèbre que par ses pertes irréparables. Considérée sous des rapports bien plus graves, la France offroit le spectacle de l'abbé Dubois occupant la place de Fénélon dans le sanctuaire, et de Richelieu dans les conseils du prince; triste présage pour la dignité des mœurs publiques, pour la gloire des lettres qui en est inséparable, et pour l'autorité royale.

Cependant les hommes nourris dans les principes du dernier siècle ne cessoient pas de se faire entendre. Un enfant, appelé au trône, des bords de la tombe qui venoit de recevoir sa royale famille, étoit l'objet des espérances de la nation. Un orateur, digne de succéder à Bourdaloue et à Bossuet, vient lui enseigner et la foi de ses pères et les redoutables devoirs de la royauté : c'est Massillon. Il s'avance, les yeux baissés sur le pavé du temple; il monte à cette chaire où tant de fois il rendit le grand Louis XIV mécontent de lui-même. Il parle au jeune pasteur de tant de peuples, devant ce prince qui ne connoît encore de la vie que l'innocence, et du trône que la majesté; il pare la vertu des fleurs les plus douces. Avec quel attendrissement il implore pour ce roi pupille la sagesse du Dieu protecteur de l'enfance des rois! Tantôt il présente le tableau *des mœurs corrompues dans leur source*, et de l'autorité outrageant la pudeur des lois; tantôt il marque d'une flétrissure profonde et ineffaçable cette gloire honteuse des complices de la corruption des grands, et condamne tour-à-tour l'ambition des rois et leurs voluptés plus redoutables que la guerre. Il parle des besoins des peuples, et il proclame avec courage cette maxime : que si toute puissance vient

du ciel, tout ce qui vient du ciel n'est établi que pour le bonheur de l'homme; que le prince doit aux sujets la liberté, la paix et l'abondance, non la liberté de licence, mais celle des lois, qui sont la règle de l'autorité suprême. Enfin, il s'élève contre les doctrines hardies qui déjà se répandoient sur la France, et il lance ces prophétiques paroles: « Que les trônes et les successions » royales manquent sous les princes foibles, et » que l'histoire des excès des grands est en même » temps l'histoire de leurs malheurs et de leur » décadence. »

Avec lui et après lui brillèrent aussi des orateurs qui soutinrent l'honneur de la chaire. La Rue, moins éloquent que Massillon, mais plus naturel que Fléchier, vivoit encore; le P. Folard eut des inspirations sublimes; Cheminais, de Neufville, l'abbé Poule, l'abbé de Beauvais eurent de la célébrité; mais en général la chaire fut trop souvent abandonnée à des orateurs plus soigneux de plaire que de toucher. Ce n'étoient plus ces instructions sévères et paternelles, cette gravité des écritures, cette sublimité de la morale évangélique; on cherchoit les antithèses, les phrases poétiques, les figures du rhéteur, et jusqu'aux gestes du théâtre. L'oubli des études sérieuses devenoit général, et l'esprit d'incrédulité qui

s'éleva quelquefois dans le sanctuaire même, dessécha pour ainsi dire les sources de cette majestueuse éloquence.

« La parole, dit un sage ministre (*), est la toute-puissance de l'homme. » Jamais cette puissance ne s'exerça plus souverainement au barreau français que dans le dernier siècle. Le chancelier d'Aguesseau y avoit porté la réforme : le premier il y avoit fait entendre un langage d'une pureté sévère. Cultivant les beaux-arts et les sciences les plus rebelles à l'esprit humain; possédant, avec tous les trésors des modernes, tous ceux de l'antiquité, il devint l'oracle du barreau et le modèle des magistrats. Bientôt s'élevèrent, à son exemple, non-seulement dans la capitale, mais dans les provinces les plus reculées, des orateurs dignes de leur renommée.

La poésie, qui, chez tous les peuples, a précédé l'éloquence, avoit, au commencement du dix-huitième siècle, des ennemis dangereux : les sophistes et les mœurs de la régence. Cependant il lui faut des temps héroïques et des illusions enchanteresses; elle ne s'occupe des passions que pour les ennoblir. Que devient-elle, si la jeunesse même est sans énergie, la beauté sans in-

(*) M. Portalis, ministre.

nocence, et toute la nation sans vertu? J.-B. Rousseau parcouroit encore, il est vrai, la plus belle carrière qui puisse être ouverte au génie. Sa lyre avoit chanté les combats, la victoire et la paix, les héros et les hymnes de Sion. Il avoit rappelé la poésie à sa céleste origine.

Après lui, Racine dédaigna les sentiers où marchoient ses contemporains. Son poëme de la Religion rappelle quelquefois le talent qui rendit son père immortel.

Les lettres latines étoient toujours honorées. Un prince de l'Église avoit combattu les dogmes de Lucrèce, dans la même langue de ce fameux disciple d'Épicure; et Rollin, jusqu'à soixante ans, n'avoit écrit que dans la langue du siècle d'Auguste. Coffin, après Santeuil, fit entendre ses hymnes dans nos solennités. Brumoy, dans son poëme sur les Passions, trouva quelquefois le pinceau de Lucrèce, et Vanière, celui de Virgile. Et le P. Porée, digne successeur de Jouvency, donnoit à Voltaire des leçons trop tôt oubliées.

A ce nom de Voltaire disparoissent les noms les plus célèbres de cette époque dans la poésie et dans l'histoire. L'auteur de Manlius n'étoit plus; Crébillon seul soutenoit mais épouvantoit la scène: Voltaire se présenta tout à la fois comme

successeur de Corneille et comme rival de Milton ou du Tasse : heureux s'il n'eût pas eu l'ambition de surpasser l'Arioste !

Il échoua dans la comédie, et donna des exemples dangereux en marchant sur les pas de La Chaussée. Mais Destouches et Piron rappelèrent les vrais principes de la scène comique.

Rollin avoit écrit pour la jeunesse l'histoire des anciens peuples, et avoit orné ses récits de toutes les grâces de l'antiquité. Le choix de ses tableaux, la douceur de ses narrations, une érudition exquise, ses réflexions judicieuses, ce ton de vérité, de naïveté, de probité, ont fait de ses ouvrages une lecture qui charme tous les âges. L'abbé de Vertot, dans ses histoires brillantes mais peu fidèles, avoit imité Quinte-Curce et Tite-Live. L'abbé de Fleury, juge intègre, théologien éclairé, avoit écrit les Fastes de l'Église avec candeur et simplicité. On devoit au président Hénault un Abrégé chronologique de tout ce qui intéresse la France ; et long-temps ce livre utile passa pour un chef-d'œuvre. Ici des recherches profondes occupoient des esprits graves et solides. Pelloutier développoit une érudition hardie sur les nations celtiques ; l'abbé Dubos, trop sévèrement critiqué peut-être par Montesquieu, avoit recueilli toutes les traditions histo-

riques sur l'établissement des Francs dans les Gaules. Le flambeau de la Critique étoit porté dans les ténèbres de la chronologie; et les doctes religieux de Saint-Maur formoient dans l'*histoire littéraire de la France*, un ouvrage sans modèle, un monument qu'ils pouvoient seuls entreprendre et finir. Montesquieu avoit écrit, sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, un Traité que le grand Bossuet n'eût pas désavoué. Il terminoit son livre immortel de l'Esprit des lois; et Voltaire enfin publioit l'histoire du beau siècle de la France.

Ces écrivains appartiennent presque tous à la première moitié du dix-huitième siècle. Mais, déjà une génération nouvelle, et parvenue à sa maturité, présentoit le spectacle d'un autre peuple qui, sur le même territoire, et en apparence sous les mêmes lois, s'élevoit insensiblement à côté du premier, avec des opinions, des passions, des prétentions, des droits contraires et inconciliables. Tous deux, cependant, avoient moins la conscience de leur force réelle, que l'instinct de ce qu'ils vouloient, celui-là conserver, celui-ci acquérir. L'un, il est vrai, avoit pour lui tous les droits d'une longue possession, l'antiquité des lois ou des usages, et la double autorité de la religion et du trône. Mais l'autre

naissoit, pour ainsi dire, tout armé du sein de la terre, comme les enfans de Cadmus; et dès l'instant où il feroit usage de ses armes, il devoit se fortifier autant par ses défaites que par ses victoires.

Il ne faut pas croire, cependant, qu'il y eût de plan, ni pour l'attaque ni pour la défense. Chacun des deux partis ignora long-temps la force de ses armes, et le nouveau peuple, sorte de république sans nom et sans magistrats, ne soupçonnoit même pas son existence. Bientôt il s'en trouva, comme dans toute révolution : ce furent des gens de lettres.

On l'a déjà dit: si la propagation des lumières, depuis l'invention de l'imprimerie, eût toujours été dirigée avec discernement, si l'instruction eût été répandue avec une sage mesure, et sur des principes fixes, en partant des points les plus élevés de l'état social pour s'étendre graduellement jusqu'aux dernières extrémités, peut-être cette puissance nouvelle, l'opinion, n'eut point été séparée du gouvernement, et le gouvernement auroit, sans effort, sans trouble, sans résistance, opéré tous les changemens qu'auroit naturellement exigés le progrès des temps, des hommes et des choses. Il n'en fut pas ainsi. Les sciences firent des progrès immenses : elles furent

l'honneur propre de ce siècle, et couvrirent de leur éclat au-dehors nos foiblesses, nos fautes et nos scandales. Mais, l'ordre ecclésiastique dédaigna trop l'étude des sciences, ou du moins parut les redouter. C'étoit abandonner le champ de bataille; c'étoit abdiquer l'autorité qu'il devoit, plus que jamais, acquérir sur les esprits comme sur les consciences. Les lettres ne furent pas moins cultivées avec enthousiasme, mais sans méthode, et avec la mollesse d'un siècle énervé par le luxe et les plaisirs. Déjà on avoit abandonné les anciens modèles, et ceux mêmes qui tenoient encore le sceptre de l'instruction et des lettres, se perdoient sans retour, par des divisions également funestes aux vainqueurs et aux vaincus (*).

Bientôt la littérature, qui, dans ce siècle, envahit toute la philosophie, eut ses plébéiens et ses prolétaires, comme toute autre république. De là ces attaques hardies et sans cesse renouvelées; genre de combat où l'autorité politique et religieuse fut toujours compromise, parce qu'elle avoit elle-même brisé ses propres armes; et qu'elle ne connoissoit pas le terrain nouveau sur lequel chaque jour on la forçoit de combattre.

(*) *Voyez* la note 8.

Tel étoit le parti auquel il falloit craindre de donner un chef. On lui donna Voltaire.

L'Angleterre étoit devenue la source inépuisable des systèmes qui se débordèrent sur le continent, et Voltaire les avoit importés en France et à la cour de Berlin. Bientôt Diderot, qui joignoit aux connoissances les plus étendues une imagination exaltée, des principes bizarres sur les arts, la politique et la morale, présenta les passions comme seules capables d'élever l'âme aux grandes choses. Apôtre fougueux de l'anarchie et de l'athéisme, il promulgua le *code de la nature*. Tantôt le droit de propriété est la cause de tous les vices, de tous les crimes, de tous les malheurs. Tantôt il institue des *lois sacrées*, et par un étrange renversement de la raison, il interdit toute religion qui les pourroit sanctionner. L'idée de l'homme créé par la Divinité n'est pour lui qu'une foiblesse indigne de la philosophie; mais, admirez ce qu'il y substitue. Toute la matière animée, suivant lui, n'est que *l'expansion d'un animal prototype et unique*. Nous verrons de plus déplorables erreurs. Diderot, cependant, méritoit à certains égards la célébrité qu'il avoit acquise. Laborieux, enthousiaste des arts, et même du bien public, il entreprit l'*Encyclopédie*, et d'Alembert en pu-

blia le prospectus, ouvrage trop vanté, peut-être. Il déclara que le siècle de Louis XIV n'avoit produit aucun écrivain digne ou capable de mettre la main à ce grand œuvre. Dès sa naissance, l'Encyclopédie fut comme une pyramide dont la base se dissout en ruines, et dont les architectes n'ont point déterminé le sommet.

Mais s'il existe un monument digne d'un grand siècle, c'est Buffon qui l'a élevé. Son génie planant sur la nature, en a décrit les merveilles avec une majesté inconnue à tous les âges. L'imagination, frappée de respect, s'arrête lorsqu'il interroge les abîmes du monde, et qu'il y cherche les traces perdues de ses époques primitives. C'est dans cet immortel auteur qu'il faut quelquefois chercher la réfutation des systèmes qui dégradent l'espèce humaine. L'homme, roi de la terre, est le souverain des espèces qui vivent avec lui. Le principe de sa domination est dans la pensée et dans la parole, qui en est l'inconcevable manifestation, dans la parole qui manque aux animaux, parce qu'ils sont privés de la puissance intellectuelle. En vain, et c'est Buffon qui le remarque, en vain nous voudrions tout ramener aux lois d'une mécanique grossière, il est faux que la perfection des sens constitue la perfection de la pensée humaine. Ainsi, loin de nous,

et pour toujours, puisqu'ils furent dédaignés par ce grand homme, ces funestes systèmes qui altèrent les croyances les plus généreuses. « Plus » j'ai pénétré dans le sein de la nature, dit-il, » plus j'ai admiré et profondément respecté son » auteur. »

« Le style est l'homme même, dit-il encore. » Sans abuser de cette expression, on peut l'appliquer à Buffon. Toujours entouré des merveilles de la création, il eut toujours un style magnifique. Oserons-nous dire qu'il fut le premier écrivain du siècle ! Du moins, dans les systèmes les plus hardis, où son imagination s'élança plus loin que son génie, toujours il sut s'arrêter aux bornes qu'il devoit respecter.

Tel est le caractère de la véritable philosophie. Mais ils usurpèrent vainement le titre de philosophes, les écrivains qui alors dépouilloient l'homme de toute sa dignité, de toutes ses espérances. On a vu, en effet, le médecin Marat annoncer que l'âme est le suc des nerfs qui soutiennent l'édifice du genre humain; La Mettrie soutenir que l'homme est né du concours fortuit et successif des animaux; Damilaville, sous le nom de Boulanger, déclarer que la religion est l'ennemie du genre humain. Hélas ! celui-ci, avant de désavouer ses écrits, et de tomber, comme

Épicure, aux pieds des autels outragés, cherchera dans les livres de Hobbes et de Bayle des faits défigurés; il ne verra dans les historiens que des imposteurs, il ne trouvera la vérité que dans les ténèbres; enfin, il *dévoilera le christianisme*, et son système d'allégories, connu, réfuté et méprisé dès le premier siècle, sera, dans le dix-huitième, un monument élevé à la philosophie. Parlerons-nous de ces mystérieux ouvrages d'iniquités, qui, sous toutes les formes, depuis le roman obscène jusqu'au traité le plus obscur d'athéisme, ont circulé des palais aux ateliers et aux chaumières? De tous ces écrits, après le livre d'Helvétius, où toute la morale se réduit à la sensation, le *système de la nature* fut l'ouvrage le plus célèbre. C'est là que furent attaquées avec fureur toutes les autorités politiques et religieuses. « Un aveugle fatalisme, dit le baron » d'Holbach, entoure des chaînes de la nécessité » l'homme, la nature, Dieu lui-même, s'il existe. » L'homme, comme la pierre brute, est sans rap» ports avec Dieu, ou plutôt la nature est Dieu. » Elle est la cause de tout, et sa propre cause. » Tout s'anéantit à la mort. La douleur, le plai» sir, sont les uniques mobiles de toute la morale. » Le bonheur est dans tout ce qui flatte les sens. » Les devoirs? ce sont des chaînes imposées par

» le despotisme. *Les bourreaux* et les *gibets sont* » *plus à craindre que la conscience et les Dieux.* » Enfin, *puisque la société est corrompue, il* » *faut se corrompre pour trouver le bonheur.* »

Raynal suivit ces maximes dans son Histoire de l'établissement des Européens dans les Indes (*). Il pouvoit, sans doute, comme Tacite, imprimer le sceau de la vérité sur les oppresseurs des deux mondes, et, comme le sage Robertson, achever de flétrir l'esclavage que la religion abolit la première. Mais, falloit-il proclamer la révolte en Europe, et par des cris sanguinaires, exciter les Spartacus de l'Afrique? Devoit-il exhaler la fureur contre l'autorité légitime, représenter les rois comme des monstres insatiables du sang humain, et les autels comme le repaire du mensonge et du crime?

Tels furent, cependant, les principes qui menoient à la célébrité. Voltaire s'y abandonna sans retenue. Après avoir puisé dans les sources obscures que lui offroient les réformateurs du seizième siècle, il s'empara des blasphèmes des Toland, des Collins, des Wolston, des Tindal et des Bolingbroke. Il crut que le moment étoit venu de renverser les autels de l'Europe chré-

(*) *Voy.* la note 9.

tienne : il se promit d'*écraser l'infâme*, et se flatta d'établir une ère nouvelle dans les annales du monde.

L'*infâme* que Voltaire vouloit écraser étoit la religion de ses pères. Ni les dogmes, ni les preuves du christianisme ne peuvent être l'objet de cette histoire; mais, puisque la religion de Saint-Louis n'a été présentée pendant trente ans, à la France, que comme un objet d'horreur et de ridicule, le tableau de ses bienfaits doit précéder peut-être celui de la conspiration qui devoit détruire avec elle toute civilisation.

Avant le christianisme, le monde connu étoit sous le joug de la domination romaine. Le culte le plus honteux avoit érigé les passions en Divinités. Le sang de l'homme se mêloit, dans les sacrifices, au sang des animaux. Le mariage étoit une prostitution civile. Du caprice des pères dépendoit la vie ou la mort de l'enfant qui venoit de naître. Celui qu'ils rejetoient de la maison paternelle se vendoit pour un infâme commerce. Le meurtre, exercé comme un métier, faisoit les délices du peuple-roi et des femmes. Scipion, Caton, Pompée, Cicéron, assistoient aux jeux terribles de l'amphithéâtre; enfin, dans les déserts et dans les forêts de l'empire, les magistrats faisoient chercher, à grands frais, les panthères,

les tigres et les lions qui devoient déchirer les gladiateurs et les esclaves, pour l'amusement du sénat, de l'empereur et de la populace.

Mais à cette époque où toute la terre avoit été conquise et réunie sous un seul maître (*), une religion nouvelle vint changer la face du monde. Bientôt les Gaules en furent l'éclatant théâtre comme le reste de l'univers, et le christianisme plaça une barrière entre la corruption romaine et la férocité des Sicambres. Après avoir consolé les vaincus il éclaira les vainqueurs. L'Europe barbare lui dut ses libertés, ses lois, et l'agriculture, les sciences, les lettres et les arts. De nos jours enfin, l'homme, dont cette religion bénissoit le berceau, l'hyménée et la tombe, lui devoit encore toutes les consolations dans ses misères. Elle étoit la providence de l'enfant abandonné, le refuge de l'incurable et l'asile du repentir. Pas une douleur qu'elle ne sût apaiser, pas une faute qu'elle ne sût pardonner, pas un crime à qui elle ne présentât Dieu et la miséricorde. Le criminel, condamné par l'inflexible sévérité de notre justice, voyoit le prêtre descendre dans sa prison et monter avec lui sur l'échafaud. La religion le retrouvoit sur le

---

(*) *Voy*. la note 10.

champ de bataille, dans les naufrages, sur tous les théâtres de nos calamités. L'exemple de son fondateur, né pauvre, vivant et mourant pauvre, avoit rendu la pauvreté sublime. Aux rois de la terre elle commandoit la justice, aux peuples l'obéissance, aux riches l'aumône, aux pauvres la résignation, le travail et la patience, à tous les hommes la charité et l'espérance.

Les auteurs les plus graves et les plus éloquens ont développé les bienfaits et la perfection du christianisme. Il nous suffit de rappeler que ceux qui la professent encore la voient remonter jusqu'au berceau du monde, que son antiquité la rend vénérable, que ses mystères découvrent à l'homme le principe et la fin de ses destinées, et qu'elle est essentiellement la religion universelle puisqu'elle est essentiellement le refuge des infortunés. Telle est cependant cette religion que Voltaire dans sa fureur appeloit l'*infâme* et qu'il résolut d'écraser. Nous allons le suivre dans ce ministère de folie.

L'épître dédicatoire de Tancrède à Mme de Pompadour n'ayant pas eu le succès que Voltaire en attendoit pour son retour en France, il prit le parti d'affecter hautement la pratique des devoirs religieux, et de répandre sourde-

ment contre la religion le venin de sa haine et de l'imposture. On le verra suivre constamment ce double système.

« J'avoue, écrivoit-il à Thiriot, qu'on ne peut » attaquer l'*inf*... tous les huit jours par des » écrits raisonnés, mais on peut aller *per do-* » *mos* semer le bon grain... Il faut faire entrer » Diderot à l'Académie ; il n'y a que Spinosa que » je puisse lui préférer. »

Dans le même temps il écrit au marquis Albergati, sénateur de Bologne, pour désavouer sa Pucelle et ses autres ouvrages irréligieux. Il parle avec respect des devoirs du chrétien ; il annonce qu'il les remplit tous.

Quelque temps après, M. d'Argental lui ayant fait des reproches sur le scandale de ses contradictions, il répond : « Si j'avois 100 mille hom- » mes, je sais bien ce que je ferois, mais comme » je ne les ai pas, je communierai à Pâques, et » vous m'appellerez hypocrite tant que vous » voudrez. » Alors le roi venoit de rétablir sa pension.

Cependant ayant voulu bâtir une église, il fit démolir l'ancienne et exhumer les ossemens du cimetière. Le magistrat, sur les plaintes du clergé, prit connoissance de cette affaire, et Voltaire en écrivit au pape. « Ma destinée est

» de bafouer Rome, disoit-il, et l'aventure de » Mahomet m'encourage. Je demande trois ri- » dicules à *Rezzonico*, qu'il m'en accorde un, » cela suffira. » Mais il comptoit sur le cardinal Passionei, dont la mort dérangea ses projèts. Tandis qu'il faisoit à la cour de Rome toutes ses protestations de respect pour l'église, il écrivoit à ses amis et surtout à Damilaville : « On em- » brasse les philosophes, et on les prie d'ins- » pirer pour l'*inf*... toute l'horreur qu'on lui » doit... Courez tous sus à l'*inf*... habilement. » Ce qui m'intéresse c'est la propagation de la » foi, de la vérité, et l'avilissement de l'*inf*... » *Delenda est Carthago.* »

Voltaire vouloit réunir dans sa conspiration tous les hommes dont il croyoit les opinions et le talent favorables à ce qu'il appeloit *la cause de la foi*. Il n'avoit pu séduire J.-J. Rousseau qui, au contraire l'accusa nettement, dans ses *Lettres de la Montagne*, d'être l'auteur du *Sermon des cinquante*. Voltaire, en écrivant à la maréchale de Luxembourg pour se plaindre de cette accusation, traite Rousseau de calomniateur, et déclare avec impudeur que cet ouvrage est de La Mettrie.

Helvétius lui donnoit plus d'espérances. « Travaillez, lui écrivoit-il; vous êtes dans la force

» de votre génie, je me charge de l'impression, » vous ne serez jamais compromis... Nous aurions » besoin d'un ouvrage qui fît voir combien la » morale des vrais philosophes l'emporte sur » celle du christianisme. Cette entreprise est di- » gne de vous... Votre lâche Fontenelle ne vivoit » que pour lui, vivez pour vous et pour les au- » tres. » Helvétius refusa de prêter sa plume à ce ministère ; et Voltaire s'écrioit avec douleur : « Nos prophêtes sont muets. » Il ajoutoit : « Nous » avons converti depuis peu un grand seigneur » attaché à M. le dauphin ; c'est un grand coup » pour la bonne cause. Il y a dans la province » des gens zélés qui commencent à combattre » avec succès... Je voudrois enfin que chacun de » nos frères lançât tous les ans les flèches de son » carquois contre le monstre, sans qu'on sût de » quelle main les coups partent. »

Mais le zèle de Voltaire étoit infatigable. Il composoit une multitude de pamphlets. Il faisoit pour toutes les classes du peuple des éditions par extrait des livres les plus impies, qui se distribuoient gratuitement ou à vil prix ; et l'on voit par ses lettres au marquis d'Arg... de D... à Angoulême, qu'une couturière de cette ville étoit l'agent de leur correspondance dans cette province. Damilaville, premier commis du

vingtième, prêtoit son nom aux ouvrages des coryphées de la secte, et son couvert pour les faire circuler sûrement et sans frais. Les plus grands seigneurs, les ministres, les ambassadeurs favorisoient eux-mêmes cette circulation dans toute la France et dans l'étranger.

Voltaire écrivoit ainsi à l'ambassadeur de France à Turin : « Tout ce que je vois jette les » semences d'une révolution qui arrivera imman» quablement, et dont je n'aurai pas le plaisir » d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, » mais enfin ils arrivent. La lumière s'est telle» ment répandue de proche en proche, qu'on » éclatera à la première occasion, et alors ce sera » un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heu» reux ; ils verront de belles choses. »

« Le livre de Meslier est tout propre à former » la jeunesse, écrivoit-il à Damilaville. L'infolio » qu'on vendoit en manuscrit huit louis d'or, » est inlisible, et ce petit extrait est très-édifiant. » *Remercions les bonnes âmes qui le donnent* » *pour rien*... Les sages prêtent l'évangile aux » sages, les jeunes gens se forment et les esprits » s'éclairent. O mes frères, combattons l'*inf*... » jusqu'au dernier soupir. Poursuivez l'*inf*... je » ne fais point de traité avec elle. *Ecr. l'inf*... » *Ecr. l'inf*... ; on demande dans les provinces

» des *Sermon* et des *Meslier*. La vigne ne laisse » pas de se cultiver, quoi qu'on dise. *Ecr. l'inf.*»

Cependant il n'étoit pas aussi franchement affermi dans son irréligion que Diderot et la secte du baron d'Holback. Ceux-ci avoient le nom de Dieu en horreur, tandis que Voltaire avoit dit :

Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.

Quelquefois indécis sur le fatalisme, il vouloit établir des nuances dans sa nouvelle philosophie, suivant les diverses conditions. « Il me paroît » essentiel, disoit-il à Damilaville, qu'il y ait des » gueux ignorans. Ce n'est pas le manœuvre qu'il » faut instruire, mais le bon bourgeois » ; et il terminoit par cette formule : *Écr. l'inf....*

Mme du Deffant qui vouloit croire à la religion, et dont le cœur stérile ne put jamais croire même à l'amitié, avoit cependant sur toutes les convenances un sentiment juste ; et elle faisoit avec beaucoup d'esprit des reproches à Voltaire sur ses liaisons avec les matérialistes. Il la craignoit, il redoutoit ses épigrammes, et il lui répondit : « Je suis fâché que vous preniez en aversion mes » pauvres philosophes. Si vous croyez qu'ils mar» chent un peu sur mes traces, *je vous prie de » ne pas battre ma livrée.* » Ainsi les philoso-

phes, que l'on appeloit en Allemagne *les bouffons du roi de Prusse*, étoient en France *la livrée de Voltaire.*

Depuis plus de vingt ans il étoit en correspondance avec d'Alembert : l'Encyclopédie les avoit liés étroitement. Fils naturel de Mme de T**, d'Alembert avoit été exposé sur les marches de l'église de Saint-Roch, et la femme d'un artisan l'avoit recueilli et nourri comme son enfant. Le jeune d'Alembert devint un savant du premier ordre. Il agrandit la sphère déjà immense des mathématiques. Sa réputation s'étendit particulièrement avec l'Encyclopédie : alors Mme de T** voulut le reconnoître pour son fils; il lui répondit que sa mère étoit la pauvre femme qui lui avoit donné un berceau, du pain, et l'éducation. D'Alembert avoit l'esprit méthodique, froid et humainement sage. Littérateur au-dessus du médiocre, il aspiroit à la double célébrité de Fontenelle dans les lettres et dans les sciences. Il suivoit ostensiblement la prudence de son modèle, et jamais, dans ses écrits publics, il ne lui échappa rien de direct contre le christianisme. On observe même que les seules expressions touchantes qui se trouvent dans ses ouvrages, lui ont été inspirées lorsqu'il parloit de la religion. L'on ne peut dire ni qu'il crût en

Dieu, ni qu'il fût un athée. Un homme célèbre (*) assure même qu'à sa mort ce furent ses amis seuls qui l'empêchèrent de recevoir le prêtre qui se présenta chez lui. Quoi qu'il en soit, il étoit devenu l'ami, le confident, l'auxiliaire de Voltaire. Mais, dans ses épanchemens les plus intimes, il observoit cette prudence cauteleuse qui craint de se hasarder, et qui désire néanmoins que le mal se commette, pourvu que l'auteur en soit ignoré.

Dès 1757 Voltaire lui avoit envoyé pour l'Encyclopédie des articles sous le nom d'un théologien de Lausanne. D'Alembert le pria de *faire patte de velours, dans les endroits où il montroit un peu trop la griffe.* « C'est le cas, ajou- » toit-il, de reculer pour mieux sauter. »

Voltaire vouloit l'enchaîner par la flatterie : il lui écrivoit toujours, *mon cher grand homme,* et d'Alembert lui répondoit, *mon cher grand philosophe.* Un jour, en se servant de cette expression, il lui disoit qu'Athalie *étoit une bonne pièce de collége;* et il lui prouve, à sa manière,

(*) Je l'ai su de M. de Fontanes. Un jour il demandoit à d'Alembert : Dites-moi ! croyez-vous en Dieu ? D'Alembert garda le silence un moment, et ne répondit que par ces mots : Ah ! mon ami !

que Racine et Boileau sont moins grands que lui. Voici son argument :

« Je pensois, il y a quelques jours, en lisant » vos vers et en les comparant avec ceux de Des- » préaux et de Racine; je pensois donc qu'en » lisant Despréaux, on conclut et on sent que ses » vers lui ont coûté; qu'en lisant Racine, on le » conclut sans le sentir, et qu'en vous lisant, on » ne le conclut ni ne le sent; et je concluois, » moi, que j'aimerois mieux être vous que les » deux autres. »

Voltaire, malgré ces belles conclusions, jugeoit parfaitement d'Alembert; mais il avoit besoin de lui, parce que d'Alembert se trouvoit en relations intimes avec le roi de Prusse et l'impératrice de Russie. Catherine II lui avoit proposé de faire l'éducation du grand-duc (Paul I[er]); et d'Alembert avoit refusé ses offres brillantes. Cependant alors il ne jouissoit, en France, que de 1200 liv. de rente; et son refus avoit excité l'admiration publique. Sa grande célébrité dans les sciences, et même dans les lettres, le faisoit donc regarder par Voltaire comme un allié puissant et nécessaire.

Ce fut en 1760 qu'il lui parla, pour la première fois, du projet d'*écr. l'inf....* Il lui écrivoit : « Je » voudrois que les philosophes pussent faire un

» corps d'initiés, et je mourrois content. » Il lui donna le nom de Protagoras, et à Diderot celui de Platon.

Bientôt après il s'exprime ainsi avec eux : « Je » vous salue, vous et les frères : la patience soit » avec vous. Marchez toujours en ricanant, mes » frères, dans le chemin de la vérité. »

Il lui mandoit, l'année suivante : « On a lu *le* » *sermon des cinquante* publiquement, pen» dant la messe de minuit, dans une province de » ce royaume, à plus de cent lieues de Genève. » La raison va grand train. »

Mais d'Alembert étoit toujours timide et prudent; son ami lui reprochoit ainsi sa retenue : « Vous enfouissez vos talens; vous vous contentez » de mépriser le monstre qu'il faut abhorrer et » détruire. Que vous coûteroit-il de l'écraser en » quatre pages, en ayant la modestie de laisser » ignorer qu'il meurt de votre main. C'est à Mé» léagre à tuer le sanglier; lancez la flèche sans » montrer la main. Faites-moi quelque jour ce » petit plaisir. Consolez-moi dans ma vieillesse. » Mais d'Alembert se renfermoit toujours dans son petit cercle des convenances publiques; il se contentoit de lui marquer son indifférence sur le projet d'*écr. l'inf.* par une expression

grossière qu'ils nommoient entre eux la phrase académique.

Les progrès de l'impiété causoient à Voltaire une joie qu'il ne pouvoit plus contenir. « En vé» rité, lui écrivoit-il, avec ce rire sardonique dont » lui seul, peut-être, montra le modèle dans sa » plus vive expression, le cœur saigne quand on » voit les progrès des mécréans. Figurez-vous que » neuf ou dix prétendus philosophes, qui à peine » se connoissent, vinrent, ces jours passés, sou» per chez moi. L'un d'eux, en regardant la com» pagnie, dit : Messieurs, je crois que le Christ » se trouvera mal de cette séance. Ils saisirent » tous ce texte. Je les prenois pour des conseil» lers du prétoire de Pilate. Je vous avoue que » les cheveux me dressoient à la tête. »

D'Alembert commençoit à se décider, mais il avoit écrit, dans l'Encyclopédie, à l'article Bayle, une phrase qui lui attira les plus vifs reproches de son ami. Voltaire lui écrivit en ces termes : « J'ai vu avec horreur ce que vous dites de Bayle : » *Heureux s'il avoit plus respecté la religion* » *et les mœurs !*..... Vous devez faire pénitence » toute votre vie de ces deux lignes..... Que ces » lignes soient baignées de vos larmes ! »

Enfin, d'Alembert se hasarde à écrire contre

les jésuites, *lorsqu'ils sont abattus,* et Voltaire lui répond aussitôt pour l'encourager : « Fournissez-nous souvent de ces petits stylets mortels, à poignée d'or, enrichis de diamans. L'*inf*... » sera percée par les plus belles armes du monde. »

Mais, avant d'arriver au projet insensé que Voltaire avoit sérieusement conçu, de fonder une colonie de philosophes pour saper et détruire la religion chrétienne, il faut revenir sur ses liaisons avec le roi de Prusse, qu'il vouloit amener à lui accorder une ville pour les apôtres du nouvel Évangile.

Pendant la guerre de 1757, il avoit repris son ancienne correspondance avec Frédéric. Cependant, il conservoit secrètement contre lui un vif ressentiment de l'aventure de Francfort. Ses lettres étoient un mélange de cynisme, de flatteries, d'impiétés, et quelquefois de reproches exprimés avec adresse ou dignité. Frédéric se plaisoit, au contraire, à lui écrire tour-à-tour avec ce ton d'autorité qui pardonne, d'ironie qui déconcerte la familiarité, d'affection qui veut inspirer la confiance. Il en résultoit, pour Voltaire, une position presque toujours fausse. « J'avoue, lui écrivoit celui-ci, que je suis très- » riche, très-indépendant, très-heureux, mais » vous manquez à mon bonheur, et je mourrai

» bientôt sans vous avoir vu; vous ne vous en
» souciez guère, et je tâche de ne m'en point
» soucier. J'aime vos vers, votre prose, votre es-
» prit, votre philosophie hardie et ferme. Je n'ai
» pu vivre sans vous ni avec vous. Je ne parle
» point au roi, au héros, c'est l'affaire de souve-
» rains; je parle à celui qui m'a enchanté, que
» j'ai aimé, et contre qui je suis toujours fâché. »
Alors Frédéric lui rappeloit ses persécutions contre Maupertuis. Pourquoi ne pas laisser mourir en paix un homme qui n'a plus que peu de jours à vivre? Je pardonne, en faveur de votre génie, toutes les tracasseries que vous m'avez faites à Berlin, et tous les libelles de Leipsick. Bientôt il se moque des maladies perpétuelles de Voltaire; il lui dit qu'il ne mourra point, qu'il caressera encore l'*infâme* d'une main pour l'égratigner de l'autre; qu'il la traitera comme il l'a toujours traité lui-même. Il revient à Maupertuis, et il invite Voltaire à ne pas outrager la cendre des morts dans le tombeau. Il lui reproche d'avoir été tracassier et méchant; il désavoue enfin les violences de Francfort. Alors Voltaire, voulant répondre à ces reproches, tâche d'intéresser Frédéric au succès des attaques de la philosophie contre le christianisme. Combien Frédéric lui a fait de mal! C'est

lui qui l'a brouillé pour jamais avec le roi de France, qui lui a fait perdre ses emplois et ses pensions; il l'a maltraité à Francfort, lui et une femme innocente, une femme considérée, qui a été traînée dans la boue et mise en prison; et ensuite, ajoute-t-il, « en m'honorant de vos » lettres, vous corrompez la douceur de cette » consolation par des reproches amers! Que » diront cependant les ennemis de la philosophie » répandus dans toute l'Europe? que les philo- » sophes ne peuvent vivre en paix et ne peuvent » vivre ensemble. Voici un roi qui ne croit pas » en Jésus-Christ; il appelle à sa cour un homme » qui n'y croit point, et il le maltraite : il n'y a » nulle humanité dans les prétendus philoso- » phes, et Dieu les punit les uns par les autres. » Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime » de tous les côtés; et pendant que les fanatiques » sont unis, les philosophes sont désespérés et » malheureux; et tandis qu'à la cour de Ver- » sailles et ailleurs on m'accuse de vous avoir en- » couragé à écrire contre la religion chrétienne, » c'est vous qui me faites des reproches, et qui » ajoutez ce triomphe aux insultes des fana- » tiques. » . . . .

Frédéric l'avoit déjà consolé par un blas- phème, ou plutôt il se réservoit par-là le droit



de lui dire des vérités dures. Il se plaignoit des torts de Voltaire, dont la conduite, dit-il, n'eût été tolérée par aucun philosophe; et s'il n'eût pas eu affaire à un fou amoureux de son beau génie, s'en seroit-il aussi bien tiré chez tout autre? Tenez-le-vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie. On parlera de la servante de Molière, mais personne ne parlera de la nièce de Voltaire. Le roi de Prusse ajoute à ces expressions, que son ami devoit trouver un peu dures, des observations malignes ou injurieuses contre Louis XV, contre Mme de Pompadour et le duc de Choiseuil. Il ne lui épargne à lui-même ni les reproches, ni le ridicule. En effet, Voltaire mettoit plus que de la complaisance à parler de ses vassaux, de ses terres, de ses droits seigneuriaux, et Frédéric le nommoit par dérision *M. le comte de Tourney*. Il finit par lui reprocher son histoire du czar. « Je ne lirai point, dit-il, l'histoire » de ces barbares; je voudrois même pouvoir » ignorer qu'ils habitent notre hémisphère. »

La France n'avoit alors trouvé de repos que dans la paix funeste mais nécessaire de 1763, après avoir perdu ses armées, ses trésors, sa marine, ses colonies et sa considération extérieure. Frédéric, au contraire, étoit sorti vain-

queur par son courage et par son génie de l'Europe entière liguée contre lui. Il faisoit rebâtir 15,000 maisons détruites dans la Poméranie et dans la nouvelle Marche, où les Russes avoient porté la désolation universelle. Déjà il méditoit l'abolition du servage, il réformoit les lois, il ouvroit des canaux de communication entre la Vistule, la Stretz, la Warte, l'Oder et l'Elbe; il desséchoit les marais, il relevoit les villes détruites depuis la peste de 1709... Mais il ouvroit dans ses États un asile aux jésuites chassés de la France et de l'Europe catholique. Voltaire pouvoit-il lui pardonner cette hospitalité, lui qui à la suppression de la société, s'étoit écrié avec transport: « Voilà une tête de l'hydre coupée; » je lève les yeux au ciel et je crie: *Ecr. l'inf...!* »

Il avoit demandé la ville de Clèves au roi de Prusse, pour y établir une imprimerie, *une manufacture de la vérité*, une colonie de philosophes. Il propose à Damilaville, à Diderot, à d'Alembert de s'y établir, et il offre de tout quitter lui-même pour s'y fixer avec eux. « Soyez » très-sûr, disoit-il à Damilaville, qu'il se feroit » alors une grande révolution dans les esprits et » qu'il suffiroit de deux ou trois ans pour faire » une époque éternelle. »

Le roi de Prusse répondoit assez froidement

aux instances de Voltaire. Cependant s'il parut vouloir se prêter à cette fantaisie, il ne croyoit pas à la possibilité de jamais établir l'adoration simple de l'Être-Suprême. « Ne voyez-vous pas, » disoit-il, que si des philosophes fondoient un » gouvernement, au bout d'un demi-siècle le » peuple se forgeroit des superstitions nouvelles, » et qu'il attacheroit son culte à un objet quel» conque qui frapperoit les sens ? Ou il se feroit » de petites idoles, ou il révéreroit le tombeau » de ses fondateurs ; ou il invoqueroit le soleil ; » ou quelqu'absurdité pareille l'emporteroit sur » le culte pur et simple de l'Être-Suprême. » Il offre néanmoins un asile dans ses États aux philosophes et particulièrement à l'*ennemi de Baal et de la prostituée de Babylone*.

Voltaire ayant insisté avec plus de persévérance, Frédéric lui représenta les obstacles qui pouvoient naître du local même, et il ajouta : « Cela n'empêchera pas que votre colonie ne » s'établisse. Je crois que le moyen le plus sim» ple seroit que *ces gens* envoyassent quelqu'un » à Clèves pour voir ce qui seroit à leur conve» nance, et de quoi je puis disposer en leur » faveur. » Cependant il insinue des restrictions qui désolèrent l'*ennemi de Baal* : « Des » philosophes paisibles doivent s'attendre d'être

» bien reçus chez moi ; toutefois à condition
» qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés,
» et qu'en imprimant ils observent de la décence
» dans leurs écrits. »

Voltaire n'entendoit que trop ce langage ; et la manière dont Frédéric s'expliqua dans le même temps sur la fin tragique du chevalier La Barre, lui enleva presque toutes ses espérances.

Des jeunes gens d'Abbeville, réunis dans une partie de débauche, avoient parodié les cérémonies sacrées en chantant des couplets infâmes ; et avant de se séparer ils avoient abattu une croix solennellement érigée par l'évêque d'Amiens. Le scandale public de cette orgie souleva le peuple et réveilla aussi quelques haines particulières. Alors trois des jeunes gens accusés prirent la fuite, mais le chevalier de La Barre, petit-fils d'un officier-général, neveu de l'abbesse d'Abbeville, et parent d'un président à mortier du parlement de Paris, fut arrêté. Les juges de Ponthieu le condamnèrent au même supplice que *La Brinvilliers*. C'est ainsi que périt un enfant de 17 ans, dont le crime sans doute méritoit un châtiment sévère, mais à qui nos lois du 11e. siècle ne devoient plus s'appliquer.

L'arrêt de mort porté contre les accusés ordonnoit qu'un des ouvrages de Voltaire, qui avoit

servi dans cette orgie, seroit brûlé par la main du bourreau. À cette nouvelle, Voltaire effrayé se hâte d'écrire au maréchal de Richelieu qu'il n'est point l'auteur du livre condamné (*) ; qu'il remplit ses devoirs de chrétien, et qu'il en a les attestations du curé de sa terre. Paroissant presque redouter pour sa personne le sort de son ouvrage, il presse encore Frédéric au sujet de sa future colonie de Clèves, et il ose donner au chevalier de La Barre le nom de Polyeucte. Il conjure Damilaville, Diderot, d'Alembert. Mais Diderot garde le silence. « Quoi, s'é» crioit-il, le Christ a trouvé douze apôtres et je » ne puis seulement trouver deux disciples !... » C'est maintenant l'*inf*... qui nous *écrase*. »

Dans cette perplexité, il voyoit toujours se reculer le terme de ses espérances pour sa colonie. Frédéric rioit de ses terreurs et lui donnoit des leçons de *tolérance* qui devoient lui paroître bien étranges. « Les magistrats, disoit» il, n'ont pu juger que d'après les lois, et il n'y » a de ressource pour un accusé qu'en prouvant » qu'il n'est pas dans le cas de la loi. La discré» tion, la décence, le respect dû aux lois, obli» gent de ne point insulter au culte reçu, et d'évi-

(*) Le Dictionnaire philosophique.

» ter le scandale et l'insolence. Gardons-nous » d'introduire le fanatisme dans la philosophie. » Elle doit plaindre la fin tragique d'un jeune » homme qui a commis une extravagance ; *mais* » *il ne faut pas qu'elle encourage à de pareil-* » *les actions, ni qu'elle fronde des juges qui* » *n'ont pu prononcer autrement qu'ils l'ont* » *fait.* » Est-ce bien Frédéric qui trace de telles maximes à Voltaire ? Il continue par ces sages réflexions : « La *tolérance* dans une société doit » assurer à chacun la liberté de croire ce qu'il » veut, mais cette tolérance ne doit pas s'éten- » dre à autoriser l'effronterie et la licence des » jeunes étourdis qui insultent audacieuse- » ment ce que le peuple révère. Voilà mes senti- » mens qui sont conformes à ce qu'assurent la » liberté et la sûreté publique, premier objet de » toute législation. »

C'est ainsi que se termina le projet insensé de fonder à Clèves le capitole de l'irréligion. Voltaire fut réduit à la triste ressource de multiplier ses libelles, de les renouveler sous toutes les formes, de les désavouer sans pudeur et d'en flétrir successivement la mémoire de Boullanger, de Dumarsais, de La Mettrie, du marquis d'Argens, de Damilaville lui-même, quoiqu'ils eus-

sent imploré au lit de la mort cette religion qu'ils avoient si long-temps outragée.

L'histoire de cette ridicule entreprise a interverti l'ordre des événemens et des travaux littéraires de Voltaire. Il faut se reporter à sa tragédie de Tancrède.

Aucun écrivain n'abusoit plus que lui du stylet de la satyre, et nul plus que lui ne redoutoit la critique. Fréron dirigeoit alors l'*Année littéraire*, depuis la mort de l'abbé Desfontaines; et puisque ce nom est devenu presqu'une injure dans les lettres, nous laisserons parler eux-mêmes les deux adversaires.

« *Tancrède* est à vos ordres, mandoit Vol-
» taire à M. d'Argental; il faudra s'attendre aux
» insultes de ce *polisson* de Fréron, aux cris de
» la canaille. Je me préparerai à tout, en faisant
» mes pâques dans ma paroisse; je veux me
» donner ce petit plaisir, en digne seigneur Châ-
» telain. »

Après de telles expressions, la plume tombe des mains lorsqu'on entend Fréron parler avec enthousiasme de cette même tragédie. « On y trouve,
» dit-il, le sentiment, la simplicité, le beau na-
» turel des anciens, surtout de l'Odyssée. Mais,
» ajoute-t-il, la versification à rimes croisées est

» un défaut et un mauvais exemple qui favorise
» la médiocrité. »

Fréron avoit reconnu à Diderot beaucoup d'esprit, des connoissances infinies et profondes, un *génie éminent ;* mais il avoit osé dire que ses pensées étoient vagabondes et disparates, qu'il étoit toujours couvert des nuages d'une métaphysique impénétrable, que les *Pensées philosophiques* étoient tirées de mylord Shafstersbury, que l'*interprétation de la nature* étoit tout entière dans Bacon, enfin que le *Fils naturel* étoit une copie défigurée du *vero amico* de Goldoni.

Il avoit dit d'Helvétius que Platon mettoit dans la bouche de Calliclès tous les sophismes renouvelés par cet écrivain, mais que celui-ci n'avoit pas eu la bonne foi de faire connoître les réponses de Socrate.

Il avoit dit sur d'Alembert que son esprit étoit noble, élevé, vraiment philosophique, mais qu'il mettoit trop de géométrie et de métaphysique dans ses ouvrages littéraires.

Il avoit dit des anciens philosophes qu'ils étoient les dépositaires des sciences et de la morale, mais qu'ils ne publioient point de productions romanesques et licencieuses.

Il avoit dit enfin de Voltaire qu'il étoit sou-

vent en contradiction avec lui-même, que dans l'histoire il démentoit les écrivains originaux ou les faisoit parler à sa manière ; qu'il ajoutoit ou retranchoit ce qui étoit favorable ou contraire à ses vues ; qu'il s'attachoit à relever non les vertus, mais les vices et les forfaits ; que dans l'*Essai sur les mœurs*, on cherchoit en vain l'impartialité.

De telles observations ne pouvoient qu'irriter le sage qui conspiroit alors pour *écr. l'inf...* ; aussi, lorsqu'il voyoit Fréron protégé à la cour, il écrivoit à M. d'Argental : « M. de Choiseuil a » bien mal fait de s'adresser à lui pour répondre » aux invectives horribles de *Luc* (Frédéric (*)). » Il ne connoît pas Fréron, *c'est un monstre*, » mais un monstre dont je ne fais que rire. Je » ris de tout, je m'en trouve bien. »

A cette époque, Palissot avoit obtenu la permission de faire jouer sa comédie des *Philosophes*. On y reconnut Helvétius, Diderot, J. J. Rousseau, Duclos, Mme Geoffrin, et Mlle Clairon. Ni d'Alembert, ni Voltaire ne s'y trouvoient personnellement indiqués ; mais d'Alembert, indigné de voir cette pièce protégée par la cour, par M. Séguier, par M. Joly de Fleury, n'en exhorta

---

(*) Ode du roi de Prusse contre le roi de France.

pas moins son ami à venger les philosophes. Docile à cette inspiration, Voltaire s'empressa de retirer Tancrède du théâtre pour punir les comédiens, et il composa l'*Écossaise.*

L'Écossaise est du genre de ces pièces où Aristophanes immoloit les citoyens à la malignité du peuple, et qui furent toujours condamnés par les lois. Comment arriva-t-il que le gouvernement permit à un simple particulier l'assassinat de la calomnie? Fréron y fut presque nominativement représenté comme un espion de cafés, comme le délateur infâme d'une famille proscrite. Il eut le courage, ou plutôt le bon esprit d'assister au spectacle, et d'en rendre compte comme s'il eût été étranger à la vengeance de Voltaire.

Mme la princesse de R*, fille de la duchesse de L*, avoit été insultée dans un libelle avoué par Diderot. Ce fut pour la venger que Palissot composa la comédie des *Philosophes.* Aussitôt, un pamphlet très-spirituel est publié contre lui, et la princesse de R*, qui alors étoit mourante, y fut encore désignée. Le roi fit mettre l'auteur (l'abbé Morellet) à la Bastille. Voltaire fut désespéré de cette double maladresse de Diderot et de l'abbé Morellet. Il s'en plaignit vivement à d'Alembert, qui, toujours aussi timide en public

que brave dans ses écrits clandestins, lui répondit : « Ce n'est pas tout d'être mourante, il faut » encore n'être pas vipère. Elle a cabalé pour » faire jouer les *Philosophes*, elle s'est fait trans» porter au spectacle. Quand on est atroce et » méchante à ce point, on ne mérite aucune » pitié. »

M. d'Argental vouloit qu'avant de faire jouer l'*Écossaise*, Voltaire fît représenter son drame de la mort de Socrate. Il s'y opposa, en disant : « Les *Fleury* feront ce qu'ils firent à Mahomet, » et ce pantalon de Rezzonico ne fera pas pour » moi ce que fit ce bon polichinelle de Benoît XIV. » Odieux mélange de bouffonerie et d'ingratitude ! Il présenta l'*Écossaise*.

Mais un écrivain d'un assez grand talent, ne craignit point de braver la fureur de cette cabale : « S'il étoit vrai, dit-il, dans son discours de » réception à l'Académie française, que dans le » siècle où nous vivons, dans ce siècle enivré de » l'esprit philosophique, l'abus des talens, le » mépris de la religion et de l'autorité fussent » le caractère dominant de nos productions : » n'en doutons pas, la postérité, ce juge impar» tial de tous les siècles, prononceroit souverai» nement que nous n'avons eu qu'une fausse lit» térature et qu'une vaine philosophie. »

Lefranc de Pompignan, qui tint ce discours, fut frappé de toutes les foudres de Ferney. Les titres nombreux qu'il avoit à l'estime des gens de lettres ne purent l'en garantir, parce que Voltaire se crut personnellement outragé dans ce discours. Il se représenta comme un vieillard retiré du monde, que l'on croit dans la disgrâce de son prince, et que l'on insulte en le voyant sans défense. Il cria hautement à la lâcheté, et M. de Pompignan fut immolé au ridicule.

Voltaire travailloit alors à son Dictionnaire philosophique. Cette manière si facile de réunir dans un cadre alphabétique les morceaux les plus disparates, ne supposeroit que l'impuissance dans un écrivain ordinaire; mais toutes les formes convenoient à notre auteur, qui, n'ayant plus à craindre la sévérité d'un public frivole et idolâtre de ses écrits, éprouvoit le besoin d'entretenir dans ses disciples une insatiable et téméraire avidité de tout lire. Toujours séduisant, mais toujours dangereux, il abordoit *en ricanant* (*), les plus hautes questions de la métaphysique, échappant aux objections par un sarcasme, bouleversant avec indifférence les notions de l'histoire et de la morale, jetant à pleines

(*) *Voy.* la note 15.

mains le sel âcre du ridicule et de la satyre sur les plus grands hommes, arrachant un sourire même à l'indignation par des rapprochemens inattendus ou des contrastes bizarres; ne craignant point, en un mot, d'assimiler Buffon ou Descartes à un marchand d'orviétan, et de mettre en opposition la pensée d'un Newton avec les excrémens d'un vil animal. Cependant la même plume qui venoit d'écrire que Dieu n'a pu faire le monde sans donner à l'homme des règles du bien et du mal, traçoit presque dans la même page, que le bien et le mal n'existent ni en physique ni en morale. Ailleurs, et lorsqu'il traite les grands intérêts de la jurisprudence criminelle, on retrouve souvent de l'élévation et de l'éloquence; mais si l'écrivain qui étudie les erreurs et les égaremens de l'esprit humain se trouve forcé de lire et de scruter de tels ouvrages, malheur au jeune imprudent qui pourroit s'y complaire! sa raison affoiblie s'étonne, elle est saisie comme d'un vertige, l'âme se flétrit, les sentimens nobles se dissipent : ébloui par les fausses clartés d'une vaste érudition, et par cette lucidité trompeuse d'une discussion sans franchise, infortuné, vous n'apercevrez plus enfin que le néant de la vertu dans l'homme, et l'absence de toute providence dans la nature!

L'influence des gens de lettres sur l'esprit du siècle s'augmentoit à proportion des malheurs publics et des fautes du gouvernement. La guerre de 1757, que la France eut à soutenir après celle de 1741, treize cent millions de nouvelles dettes, la perte de son commerce dans l'Inde, de sa puissance en Amérique, de son crédit dans l'Europe et de sa force morale dans l'intérieur, toutes ces causes réunies avoient porté la fermentation dans les esprits. La société n'ayant aucun moyen légal de s'exprimer, les citoyens s'accoutumèrent à fronder l'autorité publique. Les parlemens affectoient de représenter la nation comme le parlement d'Angleterre; on mit les droits du trône en discussion. Dans le même temps le sacerdoce fut compromis par des querelles imprudentes, le glaive même fut porté sur le cœur du roi, et cet événement sinistre fit à peine sensation au milieu de toutes ces opinions désordonnées sur les lois, sur la philosophie, sur les lettres, sur les jésuites et sur les convulsionnaires. C'est alors que l'on vit paroître ces théories multipliées sur toutes les parties de l'*économie politique*. Chacun se croyoit appelé à réformer le gouvernement, et chacun exagéroit nos pertes ou nos malheurs, pour faire mieux valoir son plan de finances, de commerce ou de législation : aussi Voltaire, qui

rioit de tout, mais qui, sur ces choses même, avoit un sens droit et juste, disoit fort sagement, à propos de la *Théorie de l'impôt* et de *l'ami des hommes* : « Voilà de plaisans citoyens ! je » n'aime point ces amis des hommes qui crient » sans cesse aux ennemis de l'État : Nous sommes » ruinés, venez, il y fait bon. »

Occupé de travaux champêtres, bâtissant une église et composant des livres impies, faisant des plantations et des satyres, devenu le régulateur ou plutôt le dictateur de l'opinion universelle, recevant chez lui les hommages de l'Europe entière, se moquant de son évêque, et forçant par des sommations juridiques son curé à l'admettre à la communion des fidèles, Voltaire écrivoit en France qu'il étoit libre, riche, heureux, ne songeant plus *à la vie frelatée de Paris*. En effet, il faisoit un noble usage de sa grande fortune, et il ne repoussoit aucune occasion de manifester ses inclinations, naturellement généreuses. Il s'en présenta une brillante, qu'il accueillit avec transport.

Un jeune poëte venoit d'appeler son attention sur la famille de Corneille. Lebrun, celui à qui l'on donna depuis le nom de Pindare français, adressa une ode à l'auteur de Mérope et de Zaïre, pour l'engager à ouvrir un asile à une

petite-fille de Pierre Corneille (*). Très-jeune encore, elle étoit réduite à vivre du foible produit de quelques petits paniers d'osier que son père alloit vendre au marché d'Evreux. Voltaire offre sur-le-champ de la recevoir. Il répond au jeune Lebrun qu'*il le remerciera, jusqu'au dernier jour de sa vie, de lui avoir procuré l'honneur de faire ce que devoit faire M. de Fontenelle*. Il ajoutoit avec beaucoup de grâce, qu'un vieux soldat du grand Corneille devoit être utile à la petite-fille de son général.

A cette nouvelle, l'abbé Latour-du-Pin, parent de la future pupille de Voltaire, sollicite une lettre-de-cachet pour empêcher que l'éducation de cette jeune fille ne fût confiée au patriarche de la nouvelle philosophie : il ne put réussir; Voltaire triompha de ses efforts, et Mlle Corneille lui fut remise. Il lui prodigua les soins les plus délicats, lui donna des maîtres en tout genre, et chargea Mme Denis de veiller sur son instruction. Elle avoit reçu de la nature un caractère simple, doux et docile; Voltaire s'applaudissoit beaucoup de sa pupille, et n'oublioit pas d'écrire partout qu'il la conduisoit lui-même à la messe. «La nécessité de remplir tous les

---

(*) Elle étoit petite-fille de Thomas Corneille.

ces habitudes frivoles d'élégance et de luxe qui peuvent convenir aux grandes villes de l'Europe, mais qui devoient tôt ou tard devenir funestes à Genève, dont l'indépendance et la prospérité reposent essentiellement sur l'esprit de famille, de simplicité, de travail et d'économie. La manie des théâtres de société, toujours dangereuse et souvent ridicule, s'étoit répandue de Paris dans les provinces, et J. J. Rousseau avoit dit publiquement à Voltaire, dans sa Lettre sur les Spectacles, qu'il corrompoit la ville de Genève pour prix de l'asile qu'il avoit reçu d'elle. C'est en vain que Voltaire, irrité de ce reproche, se vantoit fastueusement que, loin d'avoir trouvé un asile à Genève, il avoit au contraire pour vassaux plusieurs des magistrats de la république. Les magistrats parlèrent de remettre en vigueur une ancienne loi *qui défendoit aux catholiques* de posséder des biens sur leur territoire; et Voltaire, qui ne devoit jamais craindre d'être considéré comme catholique, même chez des calvinistes, ne voulut pas s'exposer à l'application de la loi : il quitta les Délices, et par le crédit de M. de Choiseuil, il obtint la permission de se fixer à Ferney, sur la frontière de France.

Au milieu de ses travaux champêtres et de sa

conspiration pour *écr. l'inf...*, il étoit toujours passionné pour le théâtre. Il faisoit jouer ses pièces, il y prenoit des rôles : Mme Denis sa nièce, Mme Dupuis sa pupille, quelques Genevois, quelques acteurs de province ou de Paris formoient tour-à-tour la troupe comique de Ferney. Après avoir tant de fois tonné contre la mesquinerie de la scène française, et fait d'inutiles efforts pour y introduire la magnificence et l'illusion de celle d'Athènes, il se plaisoit à jouer lui-même, entouré de paravents en forme de coulisses. Il voyoit les bons montagnards fondre en larmes, et il se croyoit un Roscius, tandis qu'il comparoit sérieusement Mme Denis à la Clairon. Ce fut dans une des représentations de Mérope, et sur son théâtre même, qu'il conçut le plan de sa tragédie de Cassandre. Il la composa en six jours. Son admiration pour ce mauvais ouvrage s'éleva jusqu'au ridicule. « J'ai imaginé, dit-il, comme » l'éclair, et j'ai écrit comme la foudre.... Quiconque lit Cassandre, pleure ; mais, quand je la » lis, je transporte, je fais fondre. » Le motif de cet enthousiasme étoit l'espérance d'effacer enfin l'auteur d'Athalie par cette production de sa vieillesse. « Je meurs d'envie, écrivoit-il, de » voir sur le théâtre un prêtre bonhomme, qui » sera le contraire du fanatique Joad. »

Lorsqu'il écrivit à d'Alembert : « Je vous en»voie l'ouvrage de six jours », son ami lui répondit : « Vous n'auriez pas dû vous reposer le sep»tième. » Néanmoins il la donna au théâtre sous le titre d'*Olympie;* et Piron la fit tomber par cette épigramme : *O l'impie!*

Ce seroit en effet une ridicule tragédie, sans les grands souvenirs qu'elle rappelle. Voltaire fut séduit par l'idée de représenter le culte d'un seul Dieu, au milieu du paganisme. Ses prêtres sont des théophilantropes; il en fait des modèles de vertu et de sagesse dans ses pièces, tandis que les ministres de la religion qui a béni la cendre de ses pères ne sont que des imposteurs. En un mot, il ne doute point que son Hiérophante d'Éphèse ne fasse oublier le pontife sublime de Jérusalem.

Son Commentaire de Corneille avoit paru trop sévère, et l'Académie en paroissoit offensée. D'Alembert lui conseilla de modérer ses critiques sur ce grand poëte, et surtout d'adoucir le fiel de ses écrits contre la religion. Enhardi contre son *cher grand philosophe* par l'opinion de l'Académie, d'Alembert osa encore blâmer son Éloge de Crébillon. « Cet Éloge n'est qu'une sa»tyre, lui dit-il, et je suis fâché qu'on ait choisi »le moment de sa mort pour jeter des pierres

» sur son cadavre. » Il est trop vrai que Voltaire a été le contempteur de tous les hommes célèbres, sans exception.

Cependant un nouvel arrêt d'une des cours souveraines de France vint effrayer l'Europe; et Voltaire tendit sa main généreuse à des infortunés, victimes du fanatisme de tout un peuple et de la précipitation terrible des magistrats. Un vieillard calviniste fut accusé d'avoir porté ses mains parricides sur son fils pour prévenir son abjuration. Innocent, il fut étendu sur la roue, et ne poussa d'autre cri que celui-ci : Je suis innocent! Sa femme, ses enfans, condamnés à l'exil, sont conduits par le hasard dans les montagnes de la Suisse, et Voltaire leur donne l'hospitalité. Il mêle ses larmes aux larmes qu'ils répandent. Ils étoient malheureux, et il leur prodigue ses bienfaits; mais il acquiert la preuve de leur innocence, et il veut du moins réhabiliter leur mémoire. Alors sa voix se fait entendre dans toute l'Europe. Son activité infatigable prend un caractère sublime. C'est la cause de la société, de l'humanité qu'il porte aux pieds du trône. Bientôt la conscience publique, soulevée par ses écrits, proclame l'iniquité ou l'erreur du parlement de Toulouse. Entraîné par cette force irrésistible de tout un peuple qui réclame

justice, le conseil du prince demande aux juges le compte des motifs de leur sentence; et, malgré le refus qu'ils font d'obéir, l'autorité suprême rend aux malheureux Calas tout ce qu'elle pouvoit leur rendre : l'honneur et la patrie.

Dans une cause où l'Europe entière, à la fin du dix-huitième siècle, accusa de barbarie et de fanatisme une cour souveraine, l'équité sévère exige que l'on dise les motifs qui ont pu entraîner les juges à une décision si funeste. Le jeune Marc-Antoine Calas avoit attenté à ses jours. Son père, sa mère, toute sa famille, qui avoient trouvé son cadavre suspendu au lien fatal, déclarèrent, de concert, à l'unanimité, sous la foi du serment, qu'ils l'avoient trouvé mort, étendu sur le plancher. Ce mensonge, dirai-je ce parjure innocent, qui avoit pour but de prévenir et d'empêcher la punition humiliante, peut-être nécessaire, que l'on exerçoit sur le cadavre des suicides, donna de la vraisemblance au soupçon de parricide. La populace crut voir un martyr dans l'insensé Marc-Antoine Calas. Une majorité de trois voix porta la sentence de mort contre le malheureux père.

Le supplice du chevalier Labarre et l'affaire des Calas ne furent pas les seules causes de jurisprudence criminelle où Voltaire défendit les

droits de l'humanité; celles des Sirven et des Montbailly excitèrent tour-à-tour son activité et l'influence qu'il exerçoit sur l'opinion de l'Europe. Il fit entendre des vérités fortes et sévères. Il montra que le talent et la renommée sont une puissance. Heureux s'il en eût toujours fait un usage aussi honorable!

Du vivant de l'impératrice Élisabeth, il avoit publié la première partie de l'histoire du czar Pierre 1er. Il se hâta de travailler à la seconde aussitôt que Catherine II eut détrôné son mari. Mais l'historien du réformateur de la Russie pouvoit-il déguiser ou dissimuler les barbaries de son héros? Plutarque écrivit sans détour les proscriptions de Sylla. Pourquoi Voltaire garde-t-il le silence sur le massacre de huit mille Moscovites que le czar égorgea froidement et lui-même avec ses bourreaux dans l'enceinte de son palais? La postérité a jugé la condamnation de l'infortuné Pétrowitz; elle jugera aussi Voltaire qui osa dire sur cette terrible sentence : « Les » cœurs sensibles frémissent, les sévères approu-» vent. » Dans une orgie, le czar avoit envoyé chercher vingt strélitz, et toutes les fois qu'il vidoit sa coupe, il abattoit la tête d'un de ces malheureux. L'ambassadeur prussien, M. Printz, étoit présent, et le czar lui proposa d'essayer à

son tour son adresse. Voltaire, qui tenoit cette anecdote du prince royal de Prusse, l'eût-il dissimulée dans son *Essai sur les Mœurs*, s'il eût été question d'un roi de France?

L'impératrice Élisabeth venoit de mourir, après avoir désigné pour lui succéder Pierre Fédorowitz, petit-fils du czar, marié dès l'enfance à Catherine, princesse d'Anhalt Zerbst, sa cousine.

Le prince Ivan, empereur, avoit été détrôné dès le berceau par Elisabeth. Pierre Fédorowitz en montant sur le trône de sa mère avoit annoncé imprudemment le projet d'adopter le malheureux prince Ivan et de répudier Catherine. A cette nouvelle, Pierre est détrôné lui-même, Il n'avoit régné que six mois; quelques jours après il fut étranglé par les favoris de Catherine. L'empereur Ivan qui n'étoit sorti du berceau que pour passer dans les fers fut égorgé dans sa prison.

L'impératrice Elisabeth, si l'on en croit l'historien Castéra, avoit eu de Razoumoffsky, qu'elle avoit épousée en secret, une fille qui s'étoit réfugiée en Italie. Un des favoris de Catherine, que Voltaire compare aux anciens Romains du beau temps de la république, se rend auprès de sa victime future. Il feint d'avoir été disgracié. Il

annonce à la princesse que l'empire soupire après le sang des Czars, et n'attend que son retour pour la placer au trône de sa mère. Il s'en fait aimer, il l'épouse, il la conduit en triomphe sur sa flotte. Mais à peine sur le bord fatal, elle est chargée de chaînes, elle est conduite à Pétersbourg, et fut trouvée morte dans sa prison.

Pour qui donc Voltaire a-t-il prostitué son génie et la dignité de l'histoire? En vain Frédéric lui disoit : « Catherine réunit dans sa per- » sonne l'empereur Zénon, son épouse Adriana » et Marie de Médicis. » Aux yeux de Voltaire, Catherine II fut un grand homme, la Russie fut le séjour de la philosophie et des lumières, la France n'étoit qu'un repaire de fanatisme et de barbarie. En effet, si Catherine II fut parricide, si elle prodigua 100 millions de roubles pour ses favoris, elle protégea du moins Diderot et l'Encyclopédie. Elle avoit offert 50,000 fr. de pension à d'Alembert qui les refusa noblement. Voltaire moins philosophe que lui fatigua de ses panégyriques imposteurs toutes les bouches de la renommée.

Voici entr'autres ce qu'il écrivoit à d'Alembert : « Ma bonne amie de Russie vient de faire » imprimer un grand manifeste sur l'*aventure* » du prince Ivan... Il est un peu fâcheux d'être

» obligé de se défaire de tant de gens et d'imprimer ensuite qu'on en est bien fâché... Je conviens avec vous que la philosophie ne doit pas trop se vanter de pareils élèves. Mais que voulez-vous ? Il faut aimer ses amis avec leurs défauts. » Sénèque dictant l'apologie de Néron, pour justifier devant le sénat le meurtre d'Agrippine, étoit-il plus coupable que celui qui écrivoit ainsi dans le secret de l'amitié ?

Dans une circonstance plus horrible, voici comme il s'exprimoit avec M. d'Argental. « J'ai » une autre grâce à vous demander, c'est pour » ma Catherine. Il faut rétablir sa réputation » chez les honnêtes gens. J'ai de fortes raisons de » croire que MM. les ducs Praslin et de Choiseuil » ne la regardent pas comme la dame du monde » la plus scrupuleuse ; cependant je sais, autant » qu'on peut savoir, qu'elle n'a nulle part à la » mort de son ivrogne de mari. Un grand diable » d'officier aux gardes Préobazinski, en le prenant prisonnier, lui donna un horrible coup de » poing qui lui fit vomir du sang ; il crut se guérir en buvant continuellement du punch dans » sa prison, et il mourut dans ce bel exercice. » C'étoit d'ailleurs le plus grand fou qui ait jamais » occupé un trône. A l'égard du meurtre du » prince Ivan, il est clair que ma Catherine n'y

» a nulle part. On lui a bien de l'obligation d'a-
» voir eu le courage de détrôner son mari, car
» elle règne avec sagesse et avec gloire; et nous
» devons bénir une tête couronnée qui fait régner
» la tolérance universelle dans cent trente-cinq
» degrés de longitude.... Dites donc beaucoup de
» bien de ma Catherine, je vous en prie, et faites-
» lui une bonne réputation dans Paris. »

La nouvelle impératrice sentoit le besoin de tromper l'opinion, et sa correspondance avec Voltaire étoit un des ressorts de sa politique. Elle sentoit aussi la foiblesse réelle de son empire, et toutes les plumes vénales de l'Europe étoient employées pour en exagérer les ressources et la puissance. Un seul écrivain, l'abbé Chappe d'Auteroche, envoyé en Sibérie par l'Académie des sciences pour observer le passage de Vénus, avoit eu la franchise de publier ses Remarques sur la Russie. Cette franchise fut honorée de la haine de l'impératrice.

Une grande révolution menace depuis un siècle l'Europe civilisée : c'est la conquête de la Grèce par la Russie. On a vu l'impératrice Catherine II exciter les Grecs à la liberté. Une flotte, partie du golfe de Finlande, parut dans la mer Noire et brûla cent vaisseaux dans le port de l'ancienne Clazomène. Le Péloponèse prit les armes; Sparte

fut un moment conquise. L'impératrice avoit subjugué Azof, la Moldavie et la Valachie. Mais, si la Grèce fût restée sous la domination russe, que devenoit l'Europe devant un colosse, appuyé d'une main sur la muraille de la Chine, et de l'autre, sur les rochers du golfe Adriatique? C'est de l'Occident que doit partir le vainqueur législateur qui replacera la croix sur le temple de Sainte-Sophie.

Cependant Voltaire provoquoit, par toutes les séductions de la flatterie, une révolution qui devoit être si fatale à son pays; et tandis qu'il exaltoit la gloire de Catherine II, il avilissoit, par des peintures grotesques, aux yeux de cette princesse, la France qui, pour le repos et les libertés de l'Europe, doit toujours exercer la souveraineté des arts et de la civilisation. Il poussoit l'impératrice à des conquêtes dangereuses pour nous; et dans cette lutte si terrible des braves Polonais contre l'anarchie qui dévoroit leur patrie et contre l'ambition de la czarine, qui portoit dans ce pays malheureux l'oppression, la dévastation et la guerre civile, Voltaire, infidèle aux sentimens généreux que fait toujours naître le spectacle d'un peuple qui défend ses lois et son indépendance, Voltaire ne trouvoit, dans son esprit et dans son cœur, que des insultes

pour les opprimés, et des adulations sans bornes pour l'oppresseur et le spoliateur. . . . . .

Une tradition antique s'étoit répandue dans le monde chrétien, que le temple de Jérusalem ne se rétabliroit jamais. Sa ruine avoit été prédite, et Titus avoit accompli la prophétie. Mais, l'empereur Julien, parjure au christianisme, et à peine sorti, tout sanglant encore, des mystères honteux du Taurobole, voulut démentir la tradition qui frappoit d'anathème l'enceinte où fut le temple de Sion. L'inutilité de ses efforts est constatée par l'histoire, et cette tradition, qui s'est conservée jusqu'à nos jours, Voltaire voulut la convaincre d'imposture. Il sollicita Frédéric et Catherine II de conquérir la Judée pour relever l'ancien temple des Juifs. Ce projet ridicule n'eut aucune suite, et son exécution même n'eut pas été une objection sérieuse, puisque la destruction seule du temple, et non pas l'impossibilité de le reconstruire, a été prédite. Quoi qu'il en soit, Voltaire n'ayant pu réussir à frapper l'*inf*... dans la Palestine, se contenta de la poursuivre en Europe. . . . . . .

L'assassinat du roi de Portugal avoit soulevé tous les esprits contre une corporation dont la puissance mystérieuse portoit ombrage aux souverains. Les jésuites furent détruits, et tous ceux

qui conspiroient contre l'église en poussèrent des cris de joie. Leur opinion mérite d'être citée. « Le plus difficile sera fait, disoit Voltaire, quand » la philosophie sera délivrée des grands grena- » diers du fanatisme et de l'intolérance. Les au- » tres ne sont que des cosaques et des pandoures » qui ne tiendront pas contre nos troupes ré- » glées. » Le roi de Prusse, qui avoit cependant ouvert un asile aux jésuites dans la Silésie, lui répondit que leur expulsion étoit un prélude au renversement et à la ruine entière de l'édifice religieux. « Cet édifice, ajoute-t-il, sapé par les fon- » demens, va s'écrouler, et les nations transcriront » dans leurs annales que Voltaire fut le promoteur » de cette révolution, qui se fit au dix-huitième » siècle dans l'esprit humain. » Il ajoutoit que le moyen le plus prompt d'*ecr. l'inf*... étoit la suppression des maisons religieuses. « Les évêques, » dit-il, auront leur tour, mais il faut commencer » par offrir aux souverains endettés l'appât des » sécularisations. » Le roi de Prusse alloit plus loin, et, dans sa pénétration, il assignoit même l'époque où l'édifice tout entier cesseroit d'exister. Il prévoyoit que le dérangement des finances de l'empereur d'Allemagne le porteroit à conquérir les états du Saint-Siége, « Et l'on fera, » dit-il, une grosse pension au Saint-Père. Mais,

» qu'arrivera-t-il? Les puissances catholiques ne » voudront pas reconnoître un vicaire de Jésus, » subordonné à la maison impériale. Chacun » alors créera un patriarche chez soi, on assem- » blera des conciles nationaux. Petit à petit, cha- » cun s'écartera de l'unité de l'église, et l'on fi- » nira par avoir dans son royaume sa religion » comme sa langue à part. » (*)

Cependant, fatigué des importunités de Voltaire contre les jésuites qu'il avoit reçus dans ses états, le roi de Prusse lui adressa ces reproches : « Souvenez-vous, je vous prie, du père » Tournemine, votre nourrice (vous avez sucé » chez lui le doux lait des muses), et réconciliez- » vous avec un ordre qui a porté, et qui, le siècle » passé, a fourni à la France des hommes du plus » grand mérite. Je sais très-bien qu'ils ont cabalé » et se sont mêlés d'affaires, mais c'est la faute » du gouvernement. »

Ainsi Voltaire ne réussissoit pas toujours, même auprès de Frédéric, dans ses projets de persécution. Il suivoit, néanmoins, avec assiduité son système de couvrir sa patrie de ridicule. Mais, malgré toutes ses précautions insidieuses, ses lettres clandestines étoient quelque-

(*) Écrit en 1812. *Voy.* la note 12.

fois connues. D'Alembert, qui, dans une de ses lettres, avoit osé dire : « *La France ressemble à* » *une vipère, tout en est bon, hors la tête.* » D'Alembert et Voltaire éprouvoient tour-à-tour de justes inquiétudes, et cherchoient à se procurer un asile en pays étranger. Cependant, ils se rassurèrent peu à peu; Voltaire parvint même à faire rétablir son ancienne pension, et à l'ombre de ses protecteurs secrets, que d'Alembert appeloit *ses protégés*, il continuoit à répandre sourdement dans les provinces françaises et dans toute l'Europe, ses libelles, qu'il désavouoit aussitôt qu'ils lui étoient attribués. Il composa même un manifeste pour dénoncer aux peuples de l'Orient l'*horreur* et l'*infamie* du christianisme. Ce manifeste devoit suivre les conquêtes de Catherine dans la Grèce et dans l'Asie.

J. J. Rousseau étoit alors aussi célèbre par ses ouvrages que par ses malheurs. Il appartient à l'histoire du siècle et à celle de Voltaire, qui fut constamment un de ses plus ardens persécuteurs.

Né foible, sensible et fier, jeté dans le monde sans guides et sans principes, sa jeunesse fut livrée à des égaremens sur lesquels tout le prestige de son talent et la franchise de ses aveux ne peut inspirer d'intérêt qu'aux dépens de la vertu même. Tout-à-coup, cependant, il voit dispa-

roître pour lui l'intervalle de l'obscurité et de l'humiliation à une vaste célébrité. Mais il avoit trop long-temps lutté contre l'infortune, la misère et la honte. Il oublia que, malgré l'inégalité nécessaire des conditions, l'homme de génie reprend partout sa place; il parut donc au milieu des lettres et du monde social comme Marius à Rome, irrité des roseaux de Minturne, plutôt armé contre les patriciens que pour la liberté du peuple.

Nourri de tout ce que l'antiquité offre de noble dans la pensée, d'énergique dans l'expression, épris du beau idéal dans les mœurs et dans les arts, religieux et ami des hommes par sentiment, sceptique et ennemi de la société par système; simple, vrai, bon, et cependant, abjurant tour-à-tour son culte, ses enfans, ses amis, la société tout entière, Jean-Jacques Rousseau présenteroit au monde un phénomène inexplicable, si la religion, qu'il a peinte quelquefois avec tant d'éloquence, et combattue avec des armes si funestes, ne donnoit l'explication de toutes les erreurs où la foiblesse et l'orgueil peuvent faire descendre l'esprit humain.

Il considéra l'homme dans l'état social, dans l'état de famille, et dans l'*état de nature*, qu'il suppose avoir précédé l'un et l'autre.

Lorsqu'avec une logique pressante, avec des

tableaux admirables, et un style toujours vigoureux, il veut prouver, par les maux inséparables de l'humanité, que l'*état social* n'est pas *naturel*, et que l'homme qui médite est un animal dépravé, la raison et l'expérience démontrent contre lui que l'état de société résulte immédiatement de nos facultés : l'homme est nécessairement et naturellement social, parce qu'il est né intelligent. Si Rousseau discute l'origine du droit de souveraineté, il part d'un principe faux, en exprimant l'autorité souveraine d'un contrat antérieur à l'existence même de cette autorité. Ce prétendu contrat n'existe pas plus que le contrat qui obligeroit la mère à présenter le sein à l'enfant qui lui est né, et celui-ci à s'abreuver de son lait. La société et les lois primitives de la société sont naturelles, comme la famille et les lois primitives de la famille. Mais lorsqu'il donne au christianisme les titres les plus augustes, en ajoutant que les vrais chrétiens ne sont faits que pour être esclaves; lorsqu'il dit que le fer et le blé ont *seuls* civilisé l'Europe, en convenant que c'est le christianisme *seul* qui a rendu l'autorité plus salutaire, les révolutions moins fréquentes, et les peuples moins féroces; lorsqu'enfin il s'attache à prouver que le renouvellement des arts a perdu les empires modernes, et qu'ils entraî-

nent avec eux la corruption publique, on ne peut que gémir des contradictions d'un aussi beau génie. En effet, ses principes n'ont rien de fixe en politique, parce qu'ils n'ont d'appui que sur la terre et dans les passions humaines. Son Contrat social, malgré des vérités fortes et sévères, ne pouvoit pas même convenir aux petites républiques du paganisme; mais, pour les peuples qui ont un autre culte et d'autres mœurs, les lois qu'il propose ne seroient que le code d'une sanglante anarchie.

« Tout est bien, dit-il, sortant des mains de » la nature. » Ce principe, appliqué au moral de l'homme, est fécond en erreurs funestes. Admettons, sans égard à la révélation, que l'homme est né bon (*), il faudra, comme Rousseau le veut, rendre l'éducation toute négative, éloigner de l'enfance et même de l'adolescence toute notion de moralité dans les actions humaines. Cependant voici arriver cet âge des passions fougueuses, décrit avec tant d'éloquence par l'ins-

(*) L'homme n'est pas né bon; mais il est né intelligent, c'est-à-dire, capable de discerner le bien et le mal, et libre de se livrer à l'un ou à l'autre. La religion lui a été donnée pour fortifier sa volonté, sans la déterminer nécessairement au bien : autrement il ne seroit pas *libre*.

tituteur de Genève lui-même : sera-t-il temps alors d'abandonner son élève à sa bonté primitive, d'éclairer son esprit par l'étude, et son cœur par la religion, qui est la morale même?

Son système sur l'état de nature, qui n'exista jamais, l'égara toujours sur les grandes questions d'ordre public; mais aussi presque toujours sur les questions de morale privée, il pensa, il s'exprima d'une manière sublime et persuasive. Son Émile, malgré de nombreux paradoxes, est souvent écrit de génie. Si pour l'État ses principes sont faux, ceux qui ne regardent que la famille sont presque toujours vrais. Avec quelle douce éloquence il plaide la cause des enfans auprès des mères! c'est d'elles qu'il attend la réforme des mœurs et le retour de tous les sentimens bons et généreux. De quels charmes il sait embellir les plaisirs domestiques, les plaisirs simples et tranquilles de la vertu! il sentoit vivement que si le bonheur n'existe pas toujours dans le cœur d'un homme de bien, *toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé*. La conscience n'est donc pas l'ouvrage des préjugés de l'homme? la morale a donc besoin d'une sanction céleste? Aussi lorsqu'il combat les doctrines de ses contemporains, et qu'il prouve la liberté, la moralité des

actions humaines, la nature spirituelle et immortelle de l'âme, l'existence enfin d'un Être infini, éternel, souverainement bon, sage et puissant, aucun écrivain peut-être ne doit lui être comparé. Mais pourquoi, lorsqu'il fait de l'Évangile et de son divin auteur, l'éloge le plus sublime; pourquoi enfin, lorsqu'il avoue que cette loi révélée a des preuves qu'il ne peut combattre, s'élève-t-il tout-à-coup contre cette révélation même et contre ces preuves qui ont subjugué son éloquence?

L'Émile avoit paru : Voltaire ne put voir sans jalousie que son rival eût attaqué si ouvertement une religion qu'il sapoit lui-même depuis longtemps, mais clandestinement, mais avec les armes du cynisme et de la mauvaise foi. Il fit réimprimer la fameuse Profession de foi du Vicaire savoyard à la suite du *Télliamed*, et il composa le *Sermon des Cinquante*. Ce fut à l'occasion de ce dernier pamphlet, que les éditeurs des OEuvres de Voltaire avouèrent qu'il fut *un peu jaloux* de Rousseau: « Mais, ajoutent-» ils, c'est peut-être le seul sentiment de jalousie » qu'il ait jamais eu. Il surpassa bientôt Rous-» seau en hardiesse, comme il le surpassoit en » génie. »

Voltaire fut *un peu jaloux*, disent-ils. Voici

comme il s'explique lui-même : «Il est affreux »qu'il ait été donné à un pareil coquin de faire »le *Vicaire Savoyard*. Ce malheureux fait trop »de tort à la philosophie; mais il ne ressemble »aux philosophes que comme les singes ressem-»blent aux hommes.» Voltaire parle ici de l'éloge sublime que J.-J. Rousseau a écrit de l'Évangile. En lui prodiguant ces épithètes outrageantes, il oublie qu'il lui a dédié une de ses belles tragédies; mais le sentiment de la vérité perce à travers l'expression de sa fureur. J.-J. Rousseau avoit horreur de l'athéisme; il rompit avec Diderot, avec le baron d'Holbach et tous les conjurés. Aussi Voltaire, ne pouvant dissimuler ses regrets, mandoit-il à d'Alembert : «Quel »dommage, encore une fois, que J.-J. Rous-»seau, Diderot, Helvétius et vous, *cum aliis* »*ejusdem farinæ hominibus*, vous ne vous »soyez pas entendus pour *écr. l'inf.* Le plus »grand de mes chagrins est de voir les amis du »vrai divisés.»

Rousseau, que Voltaire nommoit le plus orgueilleux des écrivains médiocres, venoit d'être décrété de prise-de-corps par le parlement de Paris; il étoit en fuite. Genève l'avoit repoussé de son sein; les montagnes hospitalières de la Suisse ne lui avoient donné que l'asile d'un mo-

ment, il n'y trouva bientôt que des outrages: ce fut alors que Voltaire eut le malheur d'écrire contre l'infortuné fugitif son poëme de la Guerre civile de Genève. Ce monument honteux d'une haine sans retenue et d'une envie sans excuse déshonoreroit, dans tous les temps, le plus mauvais poëte; il souleva l'indignation publique contre son auteur, qui, pour cette fois, ne put y échapper par la souplesse de sa verve satyrique, parce qu'elle étoit sans courage, sans franchise et sans grâce.

Rousseau pouvoit, au contraire, s'honorer des outrages de son ennemi : les plus grands hommes, Pascal, Bossuet, Fénélon, étoient calomniés avec autant de mauvaise foi que lui par Voltaire. Buffon, qui vivoit encore, et Montesquieu, étoient aussi l'objet de sa malignité; mais ils avoient un nom qu'il étoit difficile d'attaquer sans détour, et l'ascendant de leur renommée le forçoit à des ménagemens. Rousseau, pauvre et proscrit, étoit moins à craindre, et Voltaire ne rougissoit pas de l'appeler *bâtard du chien de Diogène*. C'est ainsi qu'il traitoit les hommes de lettres qui osoient faire observer ses erreurs. M. Larcher avoit justement critiqué *la Philosophie de l'Histoire*, et Voltaire indigné crut encore qu'il pouvoit étouffer à son gré le talent et

la vérité par d'horribles invectives ; mais les épithètes de barbare, de débauché infâme, d'incestueux, de vil répétiteur de collége, retombèrent enfin sur le vieillard effronté qui ne craignit pas de les adresser au plus modeste comme au plus savant des hellénistes.

Ses libelles impies se répandoient avec profusion, et pour prouver qu'à son âge il ne pouvoit en être l'auteur, il multiplioit ses tragédies : c'est ce qu'il appeloit prouver son *alibi*. « En » composant *les Scythes*, dit-il, j'ai imité Alci» biade, qui fit couper la queue à son chien pour » détourner les caquets. » Cependant un de ses libraires à Nancy, et une femme nommée *Docret*, dépositaires de ses écrits clandestins, furent arrêtés par la police. Il ne parle de cette arrestation que comme d'une bombe qui lui est tombée sur la tête. Il cherche à la hâte les moyens de fuir à Soleure; sa nièce et Mme Dupuis se rendent à Paris. Enfin, peu à peu ses inquiétudes se calment, et ses tragédies n'ayant pu détruire l'*imposture* (ce sont ses termes) qui lui attribue le Dîner du comte de Boulainvilliers, il donne publiquement à l'Europe indignée le spectacle de l'hypocrisie la plus révoltante.

Le jour de Pâques 1768, Voltaire, accompagné de gardes armés, offre le pain bénit, se pré-

sente à la table sainte, reçoit la communion pascale, et adresse à tous les assistans une exhortation de morale à sa manière.

En prenant la parole dans une église paroissiale, Voltaire s'étoit arrogé un droit qui n'appartient qu'aux pasteurs. Cette sorte de juridiction qu'il usurpoit ne pouvoit être tolérée; cependant M. l'évêque d'Annecy lui écrivit avec une extrême modération: ce ne fut sans doute qu'un prétexte pour lui parler d'un sujet bien plus sérieux. Il lui faisoit entendre avec beaucoup de réserve, que bien des gens paroissoient douter de sa sincérité; qu'ils lui attribuoient même les intentions les plus coupables. « Pour moi, conti- » nuoit-il, je ne saurois me persuader que M. de » Voltaire, qui a toujours annoncé les principes » d'un philosophe au-dessus du respect humain, » des préjugés et des foiblesses de l'humanité, eût » été capable de trahir et de dissimuler ses sen- » timens par un acte qui suffiroit seul pour ter- » nir toute sa gloire et pour l'avilir.... Les incré- » dules ne pourront donc plus se glorifier de » vous voir marcher à leur tête! Le public ne sera » plus autorisé à vous regarder comme le plus » grand ennemi de la religion chrétienne! S'il » ne peut encore, malgré vos protestations pu- » bliques, se persuader que vous ne soyez pas

» l'auteur d'une foule d'écrits, de brochures et
» d'ouvrages d'impiété qui ont déjà occasionné
» tant de désordres, il croira au moins que, re-
» venu à vous-même, vous avez enfin résolu de
» ne plus mettre au jour de semblables produc-
» tions, et que, par un acte aussi éclatant, vous
» avez voulu rendre hommage à la religion qui
» vous a vu naître dans son sein. » M. d'Annecy ajoutoit que si M. de Voltaire, au lieu de prêcher le peuple, eût simplement désavoué ses erreurs, il ne se seroit trouvé personne qui eût regardé comme équivoque ce témoignage de soumission à la foi de l'Église.

Voltaire répondit par l'expression de l'étonnement. « Pouvoit-on lui savoir gré des devoirs
» dont tout seigneur doit donner l'exemple dans
» ses terres, dont aucun chrétien ne doit se dis-
» penser, et qu'il a si souvent remplis? Ce n'est
» pas assez d'arracher ses vassaux aux horreurs
» de la pauvreté, d'encourager les mariages, de
» contribuer à leur bonheur temporel, il faut
» encore les édifier; et il seroit bien extraordi-
» naire qu'un seigneur de paroisse ne fît pas dans
» l'église qu'il a bâtie ce que font tous les préten-
» dus réformés à leur manière. » Il termine sa réponse par des plaintes vagues sur les *calomnies des insectes de la littérature.*

M. l'évêque d'Annecy ne pouvoit se méprendre au sens de cette lettre ; il lui répondit nettement que les protestans n'étoient pas moins scandalisés que les catholiques, et il demande pour preuve de sa sincérité, un désaveu non équivoque des ouvrages qui lui sont attribués.

A une interpellation aussi positive M. de Voltaire ne pouvoit répondre que par des phrases insignifiantes. Ce sont des curés de villages qui ont inspiré, dit-il, des préventions à son évêque; l'aumônier même du résident de France à Genève sème contre lui la *calomnie ;* mais il pardonne aux artisans de cette trame odieuse. D'ailleurs, les *bagatelles littéraires* n'ont aucun rapport avec les devoirs du citoyen et du chrétien. Les belles-lettres ne sont qu'un amusement; la bienfaisance, la piété solide et non superstitieuse, l'amour du prochain, la résignation à Dieu, doivent être les principales occupations de tout homme qui pense sérieusement. « Je » tâche, continue-t-il, autant que je puis, de » remplir toutes ces obligations dans ma retraite, » que je rends tous les jours plus profonde; mais » ma foiblesse répondant mal à mes efforts, je » m'anéantis encore une fois avec vous devant la » Providence divine, sachant qu'on n'apporte » devant Dieu que trois choses qui ne peuvent

» entrer dans son immensité : notre néant, nos
» fautes et notre repentir. »

M. d'Annecy répondit encore en insistant sur le désaveu de ces ouvrages que Voltaire nommoit des *bagatelles littéraires.* « Si vous êtes
» calomnié, lui dit-il, pourquoi parler si légère-
» ment des productions les plus dangereuses ?
» si vous êtes chrétien, pourquoi ne pas les dé-
» savouer ? »

« Le patriarche de Ferney fut réduit au silence. Il prit le parti de faire écrire par un de ses parens des injures au prélat, qui envoya toute la correspondance au roi. Voltaire reçut un ordre de ne plus faire le prédicateur dans les églises.

Il ne pouvoit pas néanmoins se dissimuler quel odieux et quel ridicule une pareille profanation jetteroit sur sa vieillesse. Il n'avoit pas sans doute espéré de tromper le roi; mais il savoit que Louis XV l'avoit aimé, il vouloit séduire sa facile bonté; il vouloit lui offrir un prétexte spécieux de répondre à ceux qui sollicitoient son éloignement de Ferney, parce que Ferney étoit en France, et qu'il n'avoit plus d'autre asile. C'est dans cette vue sans doute qu'il écrivoit, quelques jours après la fête de Pâques, au comte de la Touraille, pour lui parler de cet événement comme d'une chose toute simple et

ordinaire, comme d'un devoir imposé au citoyen, au chef de famille. Moins grave pour M. d'Argental : « Je me trouve, dit-il, avec deux évêques » du quatorzième siècle, il faut hurler avec ces » s........ loups. » Cynique avec le marquis de Vieilleville, ses expressions ne peuvent se reproduire; mais il redoutoit les railleries du maréchal duc de Richelieu et les reproches de Mme du Deffant, qui étoit incrédule malgré elle, et dont l'esprit malin, délicat et juste, avoit alors tant d'influence sur l'opinion des étrangers et de la maison de Choiseuil. Il s'excusa auprès d'elle d'une manière infâme et ridicule.

Damilaville, qu'il nommoit le plus intrépide soutien *de la raison persécutée*, Damilaville, *cette âme d'airain*, venoit de mourir; mais il étoit mort, comme le marquis d'Argens, en abjurant ses blasphèmes dans le sein même de la religion. Exemple mémorable et touchant de cette miséricorde infinie qui accorde au repentir tous les droits de l'innocence! Il fut inutile pour Voltaire; et, malgré les pertes qu'il faisoit des complices de sa conjuration, malgré la défection de Diderot, qui enseignoit le catéchisme à sa fille (*), il écrivoit encore avec le fanatisme

---

(*) *Voyez* la note 13.

de l'impiété au marquis de Vieilleville : « Non,
» mon cher marquis, non, les Socrates modernes
» ne boiront point la ciguë...... nos philosophes
» aujourd'hui sont plus adroits. Ils n'ont point
» la sotte vanité de mettre leurs noms à leurs
» ouvrages, ce sont des mains invisibles qui
» percent le fanatisme, d'un bout de l'Europe à
» l'autre, avec les flèches de la vérité. Damilaville
» vient de mourir; il étoit auteur du Christia-
» nisme dévoilé et de beaucoup d'autres écrits,
» on ne l'a jamais su; ses amis lui ont gardé le
» secret, tant qu'il a vécu, avec une fidélité digne
» de la philosophie. Personne ne sait encore quel
» est l'auteur du livre donné sous le nom de *Fré-
» rét*. On a imprimé en Hollande, depuis deux
» ans, plus de soixante volumes contre la supers-
» tition. Mille plumes écrivent, et les auteurs en
» sont absolument inconnus. »

Après le malheur d'écrire contre les mœurs, contre la religion et contre la patrie, il en est un que réprouve l'honneur du monde et le sentiment de la conscience la moins sévère. C'est celui de désavouer ses productions et d'en jeter la honte ou le danger sur des écrivains descendus au tombeau. Qu'y a-t-il de plus vil que le mensonge? C'est le crime de la lâcheté. Si la calomnie contre un homme vivant peut se comparer

au courage d'un assassin qui du moins s'expose à rencontrer une défense vigoureuse, quel nom donner au calomniateur des morts ? C'est un assassin de l'espèce la plus vile, puisqu'il plonge froidement son poignard dans un cadavre. Les plus grands admirateurs de Voltaire n'empêcheront jamais que cette double tache ne s'étende sur sa mémoire.

Le président Hénault étoit célèbre par son abrégé chronologique de l'histoire de France, et Voltaire lui avoit prodigué les témoignages les plus flatteurs de son estime et de son attachement. Cependant, devenu vieux, infirme et presqu'en enfance, le président ne vivoit plus pour ainsi dire que sur sa renommée. Il n'étoit plus à redouter. Voltaire fut accusé d'avoir eu pour lui un de ces procédés que la franchise repoussera toujours. En effet, deux ans après que M. de Bury eût publié sa vie d'Henri IV, la police arrêta une brochure qui avoit pour titre : Examen de la nouvelle histoire d'Henri IV, de M. de Bury, *par le marquis de B***. Cet écrit renfermoit une critique amère de l'ouvrage du P. Hénault. Il y étoit aussi question de M. le duc de Choiseuil. Dans l'état fâcheux où se trouvoit le président, Mme du Deffant et ses amis avoient pris des mesures pour lui laisser ignorer l'exis-

invectives contre un ancien ami, contre un vieillard sans défense, contre un homme qu'il fait encore profession d'aimer, à qui enfin il offre de réfuter de sa main le pamphlet qu'il dénie et dont il est l'auteur. Pour parler son propre langage, on reconnoît à de pareils traits *son innocence et sa candeur ordinaire* (*).

Cependant Voltaire avoit eu plusieurs accès de fièvre très-violens. Il étoit âgé de 75 ans, il croyoit mourir, il fit demander le curé de Ferney. Celui-ci exigea une rétractation de ses ouvrages irréligieux. Le notaire Raffroz, dressa en conséquence un acte par lequel Messire-François-Marie de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, l'un des quarante de l'Académie française, seigneur de Ferney, « déclare qu'il doit à la vérité, à son honneur et à sa piété, de protester que jamais il n'a cessé de respecter et de pratiquer la religion catholique professée dans le royaume; que si jamais il lui étoit échappé quelques indiscrétions préjudiciables à la religion de l'État, il en demande pardon à Dieu et à l'État; qu'il a vécu et qu'il veut mourir dans l'observance de toute les lois du royaume et dans la religion catholique étroitement unie à ces lois. »

(*) *Voy*. la note 14.

Le lendemain, Voltaire reçut la communion, et le même notaire en dressa un acte qui fut signé par le malade et par les témoins.

Quelques jours après il mande à M. Saurin qu'*il a rempli les devoirs d'un officier de la chambre du roi très-chrétien, et d'un citoyen qui doit mourir dans la religion de sa patrie;* qu'il en a pris un acte formel et qu'il le fera déposer aux archives de l'Académie. Il s'exprime de même avec le maréchal duc de Richelieu, dont il redoutoit les sarcasmes. Il écrit aussi à La Harpe, mais déjà le péril n'existoit plus. « J'ai eu douze accès de fièvre, dit-il ; j'ai été sur » le point de mourir et je disois : le théâtre fran» çais est mort de son côté, si M. de La Harpe » n'y met la main. *Il a fallu passer par les cé» rémonies ordinaires.* Il faut remplir ses de» voirs de citoyen ; ceux de l'amitié me sont bien » plus chers. » Enfin, lorsqu'il fut guéri entièrement, il écrivit à Mme du Deffant, pour prévenir ses reproches d'hypocrisie ou de foiblesse. Il parla de cet événement comme d'une farce ridicule mais nécessaire à sa tranquillité.

M. d'Argental lui adresse les plus vifs reproches. Voltaire lui répond qu'il ne peut lui donner une plus grande marque de son mépris *de ces facéties* qu'en les jouant lui-même.

Le maréchal de Richelieu l'accabla de tous les traits du ridicule dans sa réponse ; Voltaire lui répliqua : « Il y a 49 ans que mon héros prit » l'habitude de se moquer de son très-humble » serviteur. Il la conserve et la conservera. Je n'y » sais autre chose que de faire le plongeon et » d'admirer la constance de monseigneur à m'ac» cabler de ses lardons.»... Quelle philosophie !

On a cherché des motifs à cette conduite si étrangement scandaleuse. Tous ceux qui doutoient de la maladie de Voltaire ont prétendu que l'archevêque de Paris et la reine mourante ayant sollicité le roi contre les progrès de la moderne philosophie et particulièrement contre le patriarche de Ferney, celui-ci se hâta de leur opposer juridiquement sa profession de foi religieuse. Cependant le plus célèbre de ses panégyristes, Condorcet, ne cherche pas même à l'excuser par la crainte que son ami pouvoit avoir d'être encore forcé de quitter sa retraite.

Mais l'histoire, lorsqu'elle cherchera les causes des événemens à jamais mémorables qui ont agité l'Europe dans les dernières années du dix-huitième siècle, remarquera sans doute l'esprit de vertige qui sembloit avoir saisi le Gouvernement et qui l'entraînoit à conspirer lui-même sa ruine de concert avec ses plus redoutables en-

nemis. La conjuration contre le trône et l'autel étoit publiquement avouée ; elle étoit préparée dans tous les esprits, et jusque dans les plus obscurs ateliers du peuple, par des écrits qui se multiplioient sous toutes les formes, depuis l'in-folio jusqu'au pamphlet du prix le plus vil. Indépendamment des ouvrages de Voltaire, de Damilaville, de Boulanger, de Diderot, de La Mettrie, de Naigeon et du roi de Prusse, le seul Paul Thiry, baron d'Holbach, avoit composé la Contagion sacrée, la Cruauté religieuse, l'Enfer détruit, le Christianisme primitif, l'Esprit du judaïsme, l'Essai sur les préjugés, l'Examen critique des prophêtes, l'Histoire critique de J.-C., l'Imposture sacerdotale, les Lettres à Eugénie, les Lettres philosophiques sur l'origine des préjugés, les Prêtres démasqués, et une foule d'autres écrits inspirés par le génie de l'athéisme et le fanatisme de l'impiété. Tous ces livres se distribuoient ou circuloient sous le couvert du ministère. Quelques arrêts les flétrissoient pour la forme et ne faisoient qu'irriter la fureur de les connoître. En vain le parlement venoit de faire déposer à la Bastille les exemplaires de l'Encyclopédie, Voltaire, malgré sa vieillesse, avoit conçu le projet d'en composer une autre ; et, chose prodigieuse ! en peu de mois, il avoit déjà

tous les matériaux de cette immense entreprise. Mais le *Système de la nature* parut, et l'on aperçut enfin la profondeur de l'abîme où la France et la génération nouvelle alloient se précipiter.

Ce livre, que le baron d'Holbach eut l'infamie de publier sous le nom de feu Mirabaud, secrétaire-perpétuel de l'Académie française, effraya l'athéisme de Frédéric lui-même et l'impiété de Voltaire. M. Séguier, avocat-général, eut le courage de se dévouer à toutes les fureurs de ceux qui avoient juré d'écraser la religion; il parla en ces termes au parlement:

« Il s'est élevé parmi nous une secte impie et » audacieuse; elle a décoré sa fausse sagesse du » nom de philosophie: sous ce titre imposant » elle a prétendu posséder toutes les connois» sances. Ses partisans se sont érigés en précep» teurs du genre humain. *Liberté de penser*, » voilà leur cri, et ce cri s'est fait entendre d'une » extrémité du monde à l'autre. D'une main, ils » ont tenté d'ébranler le trône, et de l'autre ils » ont voulu renverser les autels..... Ceux qui pa» roissoient les plus faits pour éclairer leurs con» temporains se sont mis à la tête des incrédules; » ils ont déployé l'étendard de la révolte, et, par » cet esprit d'indépendance, ils ont cru ajouter

» à leur célébrité. Une foule d'écrivains obscurs, » ne pouvant s'illustrer par l'éclat des mêmes » talens, a fait paroître la même audace, et ils » n'ont dû leur réputation qu'à la licence de » leurs écrits et au funeste appât du pyrrhonisme » qu'ils ont présenté. Tantôt ils ont fait de l'irré- » ligion le fond même de leurs ouvrages, tantôt » ils l'ont mêlée dans des écrits obscènes et vo- » luptueux, comme pour l'insinuer dans l'esprit » de la jeunesse avec le charme des peintures » lascives, et pour faire tourner au profit de » l'impiété le désordre même qu'ils portoient » dans les sens. Les cœurs purs, les âmes hon- » nêtes, ont été attirés par des maximes insi- » dieuses qui sembloient dictées par la bienfai- » sance, et la doctrine de leurs sentimens leur a » fait illusion sur des principes d'autant plus » dangereux, qu'ils paroissoient tendre au bon- » heur de l'humanité. Avec les esprits graves on » a pris le ton de la méthode et de la réflexion, » on a présenté des écrits légers et agréables aux » esprits frivoles et superficiels. On a semé des » doutes que le simple n'étoit pas en état de ré- » soudre, et le ridicule a achevé d'entraîner ceux » que les faux raisonnemens n'avoient pu per- » suader. Cette secte dangereuse a employé toutes » les ressources; et pour étendre la corruption,

» elle a empoisonné, pour ainsi dire, les sources
» publiques : éloquence, poésie, histoire, romans,
» jusques aux dictionnaires, tout a été infecté;
» et nos théâtres eux-mêmes ont renforcé ces
» maximes pernicieuses, dont le poison acqué-
» roit un nouveau degré d'activité sur l'esprit
» national par l'affluence des spectateurs et l'éner-
» gie de l'imitation. Enfin, la religion compte au-
» jourd'hui autant d'ennemis déclarés que la lit-
» térature se glorifie d'avoir formé de prétendus
» philosophes ; et le gouvernement doit trembler
» de tolérer dans son sein une secte ardente d'in-
» crédules, qui semble ne chercher qu'à soulever
» les peuples, sous prétexte de les éclairer. »

Ce discours fit une impression profonde, et alarma vivement tous les hommes de lettres qui en étoient l'objet. Le parlement annonça des dispositions redoutables, et résolut de s'occuper de cette grande cause immédiatement après sa rentrée. Mais la consternation des philosophes ne dura qu'un moment; la dissolution du parlement par le chancelier Maupeou ne permit plus aux magistrats que de songer à leur propre cause.

Peu de mois auparavant, plusieurs hommes de lettres s'étoient réunis chez Mme. Necker; ils résolurent à l'unanimité d'ériger une statue à Voltaire. Le célèbre Pigalle présenta une ébau-

che qui excita l'admiration. Il promit de partir pour Ferney après les fêtes du mariage de M. le dauphin, et d'achever le monument dans l'espace de deux années. L'inscription devoit être : *A Voltaire vivant, par les gens de lettres ses compatriotes.*

Ce seroit une question importante de savoir si le droit de décerner des honneurs publics n'est pas une attribution exclusive du gouvernement. Seul juge légitime des grands services, lui seul peut imprimer aux récompenses un caractère de dignité et de durée ; lui seul, en un mot, peut empêcher que ces honneurs ne soient plutôt l'effet d'un enthousiasme factice et dangereux, que l'expression de la reconnoissance publique.

La Vie de Voltaire offrira bientôt un exemple de cet oubli de toutes les convenances sociales : on le verra, en effet, couronné au *nom de la nation* par des hommes qui en France, comme autrefois dans la république romaine, n'avoient pas le droit de cité.

Quoi qu'il en soit, le nom de Voltaire avoit excité un enthousiasme que l'insouciance du gouvernement sembloit encourager. La souscription pour sa statue fut accueillie avec transport : les rois, les princes, les ministres, tous

les gens de lettres, ses plus grands ennemis même, se hâtèrent d'y concourir. Jean-Jacques Rousseau y fut admis, malgré les réclamations de Voltaire; on ne fit qu'à Palissot l'honneur de l'en exclure.

Voltaire sentoit le ridicule et même le danger de cette entreprise. Il s'en expliquoit ouvertement, quoiqu'en riant : « Si l'on va dire au roi, » en plaisantant, à souper, *que les encyclopé-* » *distes font sculpter leur patriarche*, cette » raillerie, écrivoit-il à Mme du Deffant, sera bien » reçue et me portera un grand préjudice. » Cependant le sculpteur Pigalle fit la statue. Elle étoit d'une exécution parfaite; mais elle étoit nue, comme les statues antiques de ces dieux ou de ces héros que l'imagination se représente avec les formes idéales d'une divinité qui a revêtu l'apparence d'un mortel. Pour un vieillard français, âgé de soixante-quinze ans et vivant encore, c'étoit outrager le bon sens et la décence : la statue de Voltaire excita la risée universelle.

Cet hommage que les lettres venoient de rendre à Voltaire, fut renouvelé dans le salon d'une comédienne. A un de ses soupers, Mlle Clairon parut, une couronne de laurier à la main, habillée en prêtresse, auprès d'un autel qui sou-

tenoit le buste du patriarche de Ferney : tout-à-coup elle s'écrie en plaçant la couronne sur le buste :

« Tu le poursuis jusqu'à la tombe,
» Noire Envie ; et, pour l'admirer,
» Tu dis : Attendons qu'il succombe
» Et qu'il vienne enfin d'expirer.... »

Le reste de l'ode étoit sur le même ton, et l'on donna le nom d'*apothéose* de Voltaire à cette scène d'opéra. Marmontel étoit l'auteur de l'hymne ; et le nouveau dieu, enivré de l'encens qu'il avoit reçu, lui écrivit : « Je me mets aux pieds » de la grande-prêtresse de votre temple ; je vous » assure qu'un jour cette petite orgie sera une » grande époque dans la littérature. » Il ne se trompoit pas ; vingt ans après on a vu les successeurs de Mlle Clairon monter au sanctuaire, non pas comme prêtresses, mais comme divinités de la France.

Toujours infatigable, malgré sa vieillesse, Voltaire venoit de faire encore des tragédies. Les Scythes, Sophonisbe, les Guèbres, les Lois de Minos, les Pélopides, s'étoient succédés rapidement. Quelle que soit la foiblesse de ces ouvrages, il ne faut pas oublier que l'auteur étoit déjà octogénaire, et que, si le plan est toujours vicieux,

la versification rappelle souvent un grand poëte. Dans les Guèbres, comme dans Olympie, Voltaire eut la folle prétention de faire oublier le chef-d'œuvre de Racine. Il faut le plaindre sans doute d'avoir osé dire qu'Athalie étoit une tragédie horrible et ridicule; qu'Homère avoit la fièvre chaude quand il écrivoit l'Iliade. Dans ses belles années, il tenoit un autre langage, et le sentiment d'un homme de génie, dans sa maturité, doit l'emporter sur les paradoxes de sa vieillesse. Il composa les Guèbres en huit jours et les Pélopides aussi promptement. Alors il avoit le dessein de venir à Paris. Le mariage de M. le comte d'Artois lui sembloit un moment favorable pour appeler sur lui l'attention de la cour et du public. Il tenoit vivement à ce que ses nouvelles tragédies parussent pour cette époque. « Un succès, disoit-il à M. d'Argental, ser» viroit à faire voir qu'il n'est pas possible que » je fasse tous les ouvrages qui me sont imputés » contre *l'inf...*, tandis que je suis tout entier à » ma chère Melpomène. » C'est dans cette vue qu'il dédia ses Lois de Minos au maréchal de Richelieu. Il espéroit qu'elle seroit jouée à Fontainebleau, et le Kain l'avoit placée avec plusieurs autres pièces sur le catalogue; mais M. de Richelieu les raya toutes pour y substituer des

tragédies de Crébillon. Voltaire obtint cependant que la sienne fût jouée à Fontainebleau. Elle n'eut aucun succès ; et celle des Pélopides ne fut pas plus heureuse. Mme du Deffant écrivoit à M. Horace Walpole : « Avez-vous les Pélopides » de Voltaire ? De tous les genres il ne lui manquoit » que l'ennuyeux ; il ne lui manque plus rien.

M. de Choiseuil avoit eu le projet d'établir auprès de Genève une ville française où les Genevois, mécontens de leur Gouvernement, auroient trouvé des priviléges pour leur commerce et liberté de conscience. Telle fut l'origine de Versoy située auprès de Ferney. Voltaire adopta ce projet avec transport. Il fit bâtir, pour les réfugiés, des bâtimens considérables ; Ferney devint une véritable colonie qu'il soutint de son crédit et de sa fortune. On y fabriquoit des montres et des pendules qu'il faisoit vendre dans toutes les cours de l'Europe. Ses relations avec les grands seigneurs de Versailles, de Berlin, de St-Pétersbourg, avoient donné une grande extension à ce commerce qui pouvoit devenir dangereux pour Genève. La disgrâce de M. de Choiseuil entraîna la chute de la colonie naissante et fit perdre pour le moment à Voltaire l'espérance de rentrer librement à Paris.

M. le duc de Choiseuil avoit exercé la toute-

puissance d'un premier ministre. Après la funeste guerre de 1757, il étoit parvenu à rendre à la France la considération qu'elle avoit perdue en Europe. Il avoit relevé la marine, acquis la Corse et le Comtat, établi le pacte de famille. On trouva dans ses comptes 547 millions d'économie entre lui et son cousin, pendant la durée de leur ministère, en calculant les réductions faites sur les affaires étrangères. Ce fut une femme qui fit déclarer la guerre de 1757; ce fut encore une femme qui fit exiler celui qui en répara les désastres. Toute la France le suivit dans son exil.

Cependant la retraite de M. de Choiseuil paroissoit indispensable pour assurer le succès des mesures adoptées contre le parlement de Paris. Le roi qui depuis si long-temps luttoit contre les grandes magistratures, avoit résolu d'abattre cette puissance qui lui disputoit l'autorité absolue. Il voulut la réduire à son institution primitive, celle de rendre la justice, et le parlement fut dissous. Mais alors, qui remplaçoit dans l'État cette puissance politique du parlement, puissance que la force des choses lui avoit donnée, surtout depuis que les droits des trois ordres se trouvoient périmés par la désuétude? L'autorité absolue ne peut s'acquérir qu'à titre onéreux, et ne se conserve momentanément que

par de grandes actions et par un grand caractère. Ni Louis XV, ni la cour de Louis XV n'étoient capables de soutenir ce fardeau qui tomba devant le seul ridicule. En France rien ne résistoit alors à cette puissance du ridicule, et le nouveau parlement ne put s'y soustraire. L'ancien emporta dans son exil cet intérêt qu'inspire la résistance qui paroît courageuse; et la France fut livrée à ces grandes divisions d'opinions qui annoncent toujours, sous un ministère foible ou déconsidéré, qu'une révolution se prépare.

Voltaire triomphoit de la chute du parlement; et sans ce grand événement lui et les écrivains qui conspiroient depuis si long-temps contre la religion de l'État, alloient devenir l'objet d'un arrêt sévère et peut-être terrible. Sa joie se manifesta sans retenue. M. de Choiseuil crut y démêler de l'ingratitude envers lui. Cependant il faut justifier Voltaire sur cette accusation qui devint presque publique. Il avoit reçu trop de faveurs du ministre disgracié, il savoit aussi trop bien calculer tous les effets de l'opinion dont il étoit idolâtre, pour ne pas joindre sa voix à l'expression si vive et si brillante de cette opinion qui alors avoit suivi M. de Choiseuil dans sa retraite. Les sentimens de Voltaire, ses

opinions arrêtées sur l'existence de Dieu et sur l'immortalité de l'âme. Ces deux dogmes, sans lesquels tout principe de morale est absurde, ont souvent été l'objet de ses réflexions et de ses recherches. Mais s'il a souvent hésité sur le principe de l'existence de Dieu, il n'a jamais cru à la spiritualité de l'âme et par conséquent à son immortalité. Ouvrez tous les tombeaux, disoit-il, rassemblez tous les ossemens, vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur de cette espérance. Il rejetoit la création, il soutenoit enfin que le mal moral n'avoit d'existence que par rapport à l'homme et ne pouvoit intéresser la Divinité. Quant à Dieu lui-même, il reconnoissoit ou croyoit sentir qu'il existe une intelligence suprême, mais il ne la séparoit pas de la nature; et ne pouvant par sa raison accorder l'infini à l'univers visible, il le refusoit à Dieu. « J'aime mieux, disoit-il, l'adorer borné » que méchant. » Si l'on cherche sa pensée dans ses lettres familières, on voit par sa correspondance avec le marquis de Condorcet qu'il penchoit vers l'athéisme, mais qu'il croyoit encore par instinct à la Divinité. « A l'égard de Brama, » lui disoit-il, ou du Chang-ti, ou d'Oromase, » ou d'Isis, je ne crois pas encore me tromper

» tout-à-fait. Il faut les admettre quand on a af-
» faire avec des fripons, et crier plus fort qu'eux.»

Toutes ces idées paroissent avoir fortement occupé, tourmenté même sa vieillesse. Sur ses derniers jours, on le voit tour-à-tour flotter entre le déisme et la fatalité, réfuter Spinosa et se former des objections contre Dieu, traiter avec clarté, avec précision, avec éloquence les questions les plus abstraites de la métaphysique, chercher quelquefois le repos dans une croyance décisive, et demander vainement ce repos au néant qui se refusoit à ses espérances. . . . . .

Les anciens philosophes n'admettoient, il est vrai, qu'une seule substance dans l'univers. Cette substance étoit indivisible dans son ensemble, invariable, infinie, pénétrée d'un principe qui lui étoit inhérent, et qu'ils appeloient l'âme universelle. *Mens agitat molem*, disoit Virgile. Elle se communiquoit à tous les êtres capables de la recevoir, comme le feu se communique à toutes les matières combustibles : végétative dans les plantes, sensitive dans les animaux, sensitive et pensante dans l'homme ; toujours la même sous une enveloppe grossière, comme sous une enveloppe délicate ou parfaite, et ne différant que par les moyens de l'expression extérieure, c'est-à-dire, inerte dans les plantes,

vive et presque divine dans les hommes ; telle enfin, que la flamme d'une cire épurée qui diffère de la flamme dont l'aliment est plus matériel, quoique le principe du feu soit toujours le même. Ainsi la nature, matérielle par essence, mais douée d'une énergie intime et nécessaire, existant par elle-même et d'elle-même ; la nature, selon les anciens, étoit Dieu, Dieu étoit la nature ; ou plutôt ce Dieu n'étoit rien ; puisque cette âme universelle, ce *mens agitans molem*, n'étoit réellement dans un tel système qu'un mode, une qualité, de même que l'étendue et les autres propriétés de la matière. Tous les corps ayant une portion de l'âme universelle, cette portion qui animoit l'homme, cessoit d'exister en lui, comme la flamme qui n'a plus d'aliment ; ou bien elle se réunissoit à l'âme universelle, comme l'eau renfermée dans un vase qui flotte sur la mer, se réunit à l'immensité des ondes, si le vase vient à se briser.

Tel étoit le système général des anciens philosophes, lorsque les ténèbres de l'idolâtrie enveloppoient la terre. Ah ! certes, alors ces idées étoient un noble effort de l'esprit humain, qui cherchoit à secouer les chaînes du polythéisme. Du moins ceux qui ne pouvoient adorer de vils animaux demandoient à leur raison des forces

que leur refusoit une religion grossière et criminelle; mais depuis que la Sagesse divine a dissipé ces épaisses ténèbres, depuis qu'elle a rendu à l'homme sa dignité primitive et ses droits à l'immortalité, ces théories, qui appartiennent à quelques âmes privilégiées de l'ancien monde, ne peuvent plus montrer aujourd'hui que l'impuissance de la raison humaine.

C'est ainsi cependant que Voltaire, parvenu au terme de sa longue vieillesse, rejeta enfin la sagesse du christianisme pour chercher le repos dans la fausse sagesse de l'antiquité. Nous le verrons se jouer sur le bord du tombeau, pareil à celui que Pascal a si vivement représenté incertain devant la terrible alternative de l'anéantissement et de l'immortalité.

Louis XV n'étoit plus : ce prince que la France entière proclama un moment *Louis le Bien-Aimé*, étoit échappé comme par un prodige au tombeau qui, dès sa plus tendre enfance, dévora si rapidement son auguste famille. Son berceau fut pour ainsi dire porté sur la dépravation et la folie de la régence; mais Massillon et le cardinal de Fleury guidèrent sa jeunesse au milieu des écueils qui l'environnoient. Une épouse modeste et vertueuse captiva longtemps cette âme trop facile : bientôt de nom-

breux corrupteurs briguèrent l'honneur de le séduire, et leurs succès firent le malheur de ses peuples; mais l'histoire et la postérité ne perdront pas le souvenir de ses qualités vraiment royales. Aucun de ses prédécesseurs peut-être n'eut autant de savoir que lui. Sous son règne les sciences firent des progrès immenses, et lui-même encouragea leurs tentatives. Les canaux, les grandes routes, furent multipliés, et portèrent la vie et l'abondance dans toutes les provinces. Son administration fut juste et paternelle, même dans les circonstances qui exigeoient de la sévérité. Ami de la paix, il soutint la guerre et l'honneur français avec un éclat qui rappela souvent les succès de Louis XIV. Vainqueur, il proposa de poser les armes à des conditions qui étonnèrent les vaincus. Les victoires de ses généraux firent passer dans la maison de Bourbon le royaume de Naples, et réunirent à la France la Lorraine, cette belle province qui en avoit été si long-temps séparée. Lorsque les Anglais bravoient ce prince jusque dans ses ports, un Dauphinois lui fit connoître un secret infaillible, mais terrible, qui pouvoit anéantir toutes les flottes de l'Angleterre : les marins les plus intrépides furent effrayés de ce *feu grégeois* destiné à venger la France humi-

liée. Mais Louis xv ne consulta que les droits de l'humanité, il ne voulut rien ajouter aux rigueurs de la guerre; il défendit à l'inventeur de faire connoître son secret, et celui-ci l'emporta au tombeau. Si Louis xiv fonda l'hôtel des Invalides, Louis xv fonda l'École militaire. Ses dernières années ne furent ni heureuses ni honorables pour la France. On vit la Pologne abandonnée en proie aux grandes puissances qui depuis rayèrent son nom du rang des nations. Mais alors que de principes de fermentation dans l'intérieur! Son esprit juste et pénétrant ne voyoit que trop les malheurs qui attendoient son petit-fils, et sans doute il ne voulut pas y ajouter ceux de la guerre, qui peut-être les eût tous prévenus. A sa mort, Voltaire fit son éloge funèbre. Il devoit à Louis xv de la reconnoissance; et le roi en effet n'avoit cessé de voir avec un sentiment secret de satisfaction que l'homme le plus célèbre de l'Europe étoit né Français. L'Éloge de Voltaire fut simple et vrai : appréciant avec sagesse les excellentes qualités de ce prince, il ne s'exprima sur ses erreurs et sur ses fautes qu'avec une noble réserve.

Louis xvi venoit de monter sur un trône entouré de précipices. Sa bonté, ses vertus, promettoient à la France un règne digne d'un petit-

fils de Saint-Louis ; mais déjà les hommes d'État pressentoient sa déplorable destinée. « Je me » représente Louis XVI, disoit le roi Frédéric, » comme une jeune brebis entourée de vieux » loups; il sera bien heureux s'il leur échappe. » Voltaire, à qui le roi de Prusse exprimoit ces funestes pressentimens, célébra avec enthousiasme l'avènement de Louis XVI ; mais le caractère du nouveau ministre, M. de Maurepas, ne lui laissa aucune espérance d'un changement favorable dans sa situation.

M. Turgot fut appelé au ministère. Ses principes et sa popularité lui donnoient une grande force dans l'opinion : il avoit appliqué les nouvelles maximes de l'économie politique à son intendance de Limoges, et les succès qu'il y avoit obtenus sembloient promettre une heureuse réforme dans l'administration de l'État. Ami et protecteur des gens de lettres, il fut proclamé comme un nouveau Sully dans tous leurs écrits. Livré à l'étude des sciences, théologien, chimiste, astronome, traducteur, géographe, historien, jurisconsulte, politique, hébraïsant, helléniste, il étoit lui seul une encyclopédie; mais étoit-il homme d'État? « Je ne connois point » votre Turgot, disoit Frédéric à Voltaire; s'il » est un vrai philosophe, il est à sa place : il ne

» faut ni préjugés ni passions dans les affaires;
» la seule qui soit permise est celle du bien pu-
» blic. » Sans doute M. Turgot avoit la passion du bien public; mais bientôt ses édits lui suscitèrent une foule d'ennemis puissans. Il y introduisit le premier cet usage, qui depuis fut si dangereux, de rendre compte au peuple des motifs de la loi, oubliant que l'autorité qui laisse discuter ses droits abdique. La loi, suivant l'expression du chancelier Lhôpital, ordonne et ne conseille pas : *Non suadeat, sed jubeat lex.* Quoi qu'il en soit, M. Turgot ne put soutenir le fardeau qu'il s'étoit imposé; et sa retraite accabla Voltaire, qui voyoit dans son ministère l'aurore des beaux jours de la philosophie.

A cette époque Voltaire avoit inondé la France et l'Europe d'un torrent d'idées impies, et l'on n'avoit point encore vu d'écrivain se dévouer impunément à ses fureurs, à ses calomnies, et au ridicule dont il écrasoit toujours ses foibles adversaires. Il est vrai que Larcher l'avoit attaqué avec succès sur des points de critique et d'érudition historique; l'abbé Foucher lui avoit démontré son ignorance dans ses citations orientales; mais on n'avoit point encore osé l'attaquer de front, ni lutter pour ainsi dire pied à pied contre lui sur ce qui appartient à l'érudition

sacrée. Nul n'avoit opposé le texte même aux citations frauduleuses ou aux interprétations forcées, le sang-froid imperturbable de la raison ou d'une plaisanterie toujours décente, aux bouffonneries ou aux injures; l'abbé Guénée publia les *Lettres de quelques Juifs portugais*, et ce livre porta un coup presque mortel à Voltaire. On y voit paroître à nu la mauvaise foi qui déshonora si long-temps son beau génie dans tout ce qu'il a écrit contre la religion. Renouveler sans cesse des difficultés résolues, sans faire mention des réponses qu'on y a faites, affecter une immense érudition et n'être que copiste, insulter aux commentateurs mêmes où il puise ses propres objections, se contredire, louer, blâmer tour-à-tour la même chose, afficher des connoissances qu'il n'a jamais eues, traduire le latin *comme un écolier*, hébraïser ne sachant pas lire l'hébreu, écrire enfin sur la langue grecque, et ne l'entendre que sur de mauvaises versions latines: tels furent les reproches que l'on osa lui faire, et auxquels il ne put répondre. En effet, l'abbé Guénée, avec une critique toujours sage, toujours décente, toujours pressante, le ramène sans cesse aux faits que son adversaire admet ou rejette tour-à-tour, aux auteurs qu'il cite lui-même, aux textes qu'il falsifie ou qu'il

n'entend point, aux suppositions absurdes qu'il présente. Il ouvre les livres dans lesquels Voltaire avoue qu'il a puisé ses objections, et il lui prouve que ces auteurs, tels que Wolaston, Aben-Ezra, Leclerc, Newton, expriment une opinion contraire. En vain d'Alembert, en lui parlant de cet ouvrage, essaie de traiter l'auteur avec mépris, Voltaire, plus juste, lui répond : « Le secrétaire juif, nommé Guénée, n'est pas » sans esprit et sans connoissances ; mais il est » malin comme un singe, il mord jusqu'au sang » en faisant semblant de baiser la main. »

L'attaque étoit enfin devenue sérieuse, et Voltaire, pour la première fois, se voyoit réduit à la nécessité de respecter ses adversaires, et de désavouer encore ses écrits *avec sa candeur ordinaire.* « L'auteur de cette correspondance, » dit-il, sous le nom d'un prétendu neveu, a » la cruauté d'imputer à sa victime *je ne sais* » *quelles brochures*, les unes judaïques, les » autres anti-judaïques, dont ce cher ami est » très-innocent. Il expose un vieillard plus qu'oc- » togénaire, couché déjà peut-être dans le lit de » mort, à la barbarie de quelques persécuteurs » qu'il croit animer par ses délations calom- » nieuses ; et c'est en feignant de le ménager, en » lui prodiguant des louanges ironiques, en l'ap-

» pelant grand homme, qu'il lui porte respec-
» tueusement le poignard dans le cœur. »

Après avoir fait la distinction du vrai philosophe et de ceux qu'il nomme lui-même de *misérables charlatans*, il ajoute que les philosophes de nos jours sont des hommes d'État, des citoyens illustres, profondément instruits, cultivant les sciences dans une retraite occupée et paisible, des magistrats d'une probité inaltérable. « Ils sont tolérans et vous êtes bien éloi-
» gné de l'être, continue-t-il, vous qui employez
» toutes sortes d'armes contre un vieillard isolé,
» mort au monde, en attendant une mort pro-
» chaine; contre un homme que vous n'avez
» jamais vu, qui ne vous a jamais pu offenser.
» Pourquoi faites-vous contre lui trois volumes?
» pourquoi, dans ces trois volumes, toutes ces
» ironies continuelles, toutes ces accusations?
» Je ris quelquefois des calomnies atroces que
» vous vous êtes permis de recueillir et de ré-
» péter contre mon ami; soyez persuadé que
» je n'en ris pas toujours. Vous lui imputez je
» ne sais quelles brochures intitulées : *Diction-
» naire philosophique*, *Questions de Zapata*,
» *Dîner du comte de Boulainvilliers*, et vingt
» autres ouvrages un peu trop gais, à ce qu'on
» dit. Je suis très-sûr, et je vous atteste qu'ils ne

» sont point de lui. Ce sont des plaisanteries faites » autrefois par des jeunes gens. Il y a bien de la » cruauté (je parle ici sérieusement) à vouloir » charger un homme accablé de soucis et d'an- » nées, un solitaire presqu'inconnu, un mori- » bond, des facéties de quelques jeunes plaisans » qui folâtroient il y a quarante ans. Vous espé- » rez lui faire intenter un procès criminel par des » fanatiques; vous perdrez votre peine; il sera » mort avant qu'il soit ajourné, et s'il est en vie, » il confondra les calomniateurs...... Comment » me consolerai-je des calomnies, ajoute le pré- » tendu neveu, dont vous ne cessez d'accabler » un homme qui doit m'être cher? que vous » a-t-il fait, encore une fois?...... Je ne vous dis » pas: Vous êtes un calomniateur; je vous dis: » Vous êtes la trompette de la calomnie. Il ne » convient pas à un homme aussi éclairé et aussi » spirituel que vous l'êtes, de répéter des dis- » cours de cafés........ Au fonds, votre livre est » une facétie; c'est un *savant professeur* qui » représente une comédie où il fait paroître six » acteurs juifs: il joue tout seul tous les rôles. «

On voit par ces citations combien le livre de l'abbé Guénée avoit tourmenté Voltaire, et combien, malgré son ressentiment mal déguisé, il paroissoit craindre ce nouvel adversaire. Il ne

parloit plus avec le ton si tranchant, si insultant qu'il avoit employé naguère contre le savant et modeste Larcher. « Je vous répète, disoit-il » aux six Juifs portugais, ce que mon ami qui » aimoit à répéter a dit tant de fois : Le monde » entier n'est qu'une famille, les hommes sont » frères ; les frères se querellent quelquefois, » mais les bons cœurs reviennent aisément. Je » suis prêt à vous embrasser, vous et M. le secré- » taire, dont j'estime la science, le style et la » circonspection dans plus d'un endroit sca- » breux. »

Malgré tous ses désaveux, Voltaire, qui se représente ici comme un solitaire inconnu, comme un moribond que l'on veut accabler par la calomnie et par le fanatisme, venoit de publier sa *Bible commentée par les aumôniers du roi de Prusse*, ouvrage que nulle expression ne peut assez dévouer à l'infamie. Qui, de lui ou des défenseurs du christianisme, troubloit donc ainsi sa vieillesse, sa retraite profonde, et l'obscurité de sa solitude?

Il se consoloit de ces disgraces par les hommages que le roi de Prusse et l'impératrice Catherine venoient de rendre à sa vieillesse et à sa renommée. Le prince de Kolousky avoit été envoyé à Ferney pour présenter, de la part de la

czarine à Voltaire, une pelisse magnifique, avec une boîte tournée de sa main, ornée de son portrait et de vingt diamans. Frédéric avoit fait faire dans sa manufacture de porcelaine une statue du patriarche avec cette inscription : *Viro immortali*. Cependant, qu'auroit dit l'homme immortel, s'il eût pu lire la lettre écrite par son héros à d'Alembert? « J'ai vu bien des choses, » mon cher, disoit Frédéric : j'ai assez vécu pour » voir des soldats russes porter mon uniforme, » les jésuites me choisir pour leur général, et » Voltaire écrire comme une vieille femme. »

Dans sa retraite, il jouissoit d'une immense célébrité. Il voyoit l'Europe entière se rendre à Ferney : rois, princes, courtisans, poëtes, femmes, artistes, chacun vouloit avoir une lettre, un mot, un regard de Voltaire. Le seul Joseph II resta indifférent ; il passa près de Ferney, et refusa de s'y présenter. Voltaire garda le silence, ne se plaignit point, et n'y fut pas moins sensible. Tant de gloire cependant ne pouvoit remplir ce cœur toujours avide et insatiable de renommée. Il désiroit passionnément reparoître à Paris ; et ce fut pour ce grand dessein qu'il composa encore une tragédie qui devoit rappeler sur lui l'attention et la faveur du public. Mais le nouveau Sophocle fut moins heureux dans sa vieillesse que

celui d'Athènes; et sa pièce d'Irène ne pouvoit être comparée à l'OEdipe de son modèle.

Ce fut au plus fort de l'hiver, en 1778, que Voltaire, âgé de quatre-vingt-quatre ans, quitta son château de Ferney. Il laissoit dans sa terre une population de douze cents personnes, que ses travaux et sa générosité y avoient fixées. Mme Dupuis l'avoit précédé à Paris, ainsi que Mlle de Varicourt, qu'il nommoit *belle et bonne*, et qu'il avoit mariée au marquis de Villette. Ses amis avoient soigneusement gardé son secret, et nul obstacle ne fut mis à ce voyage. Il arriva en cinq jours de Ferney à Paris, et descendit chez le marquis de Villette, qui, dès ce moment, se prétendit sérieusement son fils. Ce voyage inattendu produisit une sensation extraordinaire. Le peuple se pressoit en foule sur ses pas. La cour, la ville, la beauté, la grandeur, tous les talens s'empressèrent de lui rendre hommage. L'Académie française l'envoya complimenter par une députation. Au milieu de l'exaltation des esprits, il s'élevoit quelquefois cependant des épigrammes piquantes. Le roi aussi demanda si l'ordre qui défendoit à Voltaire de venir à Paris avoit été levé. A cette nouvelle, Voltaire montre des inquiétudes, mais il fut bientôt rassuré.

Il étoit venu pour faire jouer sa tragédie d'Irène.

Il comptoit sur Le Kain pour produire sur la scène ce foible enfant de sa vieillesse octogénaire ; et, le jour même de son arrivée, Le Kain venoit de mourir. La Comédie éplorée se hâta de lui exprimer ses regrets ; et Bellecourt, qui portoit la parole, lui dit : « Vous voyez les restes » de la comédie. Messieurs, répondit le poëte, » je ne veux plus vivre que pour vous et par vous » : étrange parole d'un vieillard, presque mourant, qui naguère parloit du théâtre français avec le dernier mépris ! Les journaux n'étoient occupés que de lui et de ses moindres discours. On tenoit un registre fidèle des mots vifs, spirituels, remarquables, qui lui échappoient. Un poëte, M. de Saint-Ange, qui avoit été admis un moment dans son cabinet, lui dit en se retirant : « Monsieur, » je suis venu aujourd'hui pour voir Homère, » je viendrai un autre jour voir Euripide et So- » phocle, et puis Tacite, et puis Lucien, et.... » Monsieur, interrompt vivement Homère, je » suis bien vieux ; si vous pouviez faire toutes ces » visites aujourd'hui. » Son entrevue avec le docteur Francklin fut plus solennelle. Ce patriarche de la liberté du Nouveau Monde lui présenta son petit-fils, âgé de quinze ans, et lui demanda pour lui sa bénédiction. Voltaire étend ses deux mains sur la tête du jeune Francklin, et lui dit

en anglais : *Dieu et la liberté* (God and liberty.)

Au milieu des transports de l'ivresse publique, il se livroit avec une activité démesurée à ses travaux littéraires et aux changemens qu'on avoit exigés pour jouer sa tragédie. Le docteur Tronchin lui défendoit vainement d'écrire, rien ne pouvoit arrêter cette ardeur insatiable de gloire. Occupé sans cesse à concilier les débats des actrices, pour hâter la représentation de sa pièce (quel rôle pour un vieillard de quatre-vingt-quatre ans!), il se donna, en déclamant, une agitation si violente, qu'après la répétition il fut saisi tout-à-coup d'une hémorragie terrible, qui fut déclarée mortelle par le docteur Tronchin. Son premier cri, en vomissant le sang à grands flots, a été : « Qu'on envoie chercher le prêtre... » sur-le-champ. » L'abbé Gautier, chapelain des Incurables, reçut sa confession. « Mais, ajoute » le baron de Grimm, lorsque les forces lui sont » revenues, et qu'il s'aperçut que sa confession, » sans faire aucun effet à la cour, réussissoit en- » core moins à la ville, il en a pris beaucoup » d'humeur. Ce qu'il avoit fait comme un enfant, » il s'en est fâché de même. »

Ce fut pendant cette première maladie que sa tragédie fut jouée. La cour et une affluence prodigieuse y assistèrent, mais l'auteur ne pouvoit

encore y être présent. On y garda, suivant La Harpe, *le silence du respect*, et si l'on y entendit quelques *légers murmures*, ils furent soudain étouffés par les applaudissemens.

Pendant sa convalescence, on lui fit les plus vives instances pour qu'il se fixât à Paris et qu'il renonçât pour toujours à Ferney. Il y céda sans peine, et il jouissoit avec ivresse de l'impression extraordinaire que son retour avoit produite sur toutes les classes de la société.

Il n'avoit point encore paru à l'Académie française. Il y fut reçu avec des honneurs que l'on n'accordoit pas même aux princes qui visitoient cette illustre compagnie. Mais on observa que les évêques académiciens n'assistèrent pas à la séance. La foule avoit suivi son carrosse et remplissoit toutes les cours du Louvre; elle le suivit jusqu'au Théâtre-Français. Les journaux du temps expriment tout le délire de cette multitude. « Il fut, disent-ils, comme porté dans les » bras de la France entière; et si jamais un » homme ne parut plus grand, jamais nation ne » parut plus aimable. » Il se montra dans la salle avec la belle fourrure de martre zibeline que le prince Kolousky lui avoit apportée au nom de l'impératrice Catherine; et il se plaça dans la loge des gentilshommes de la chambre, entre

Mme Denis et Mme de Villette. A l'instant Brizard lui apporte une couronne de laurier que Mme de Villette lui pose sur la tête, et qu'il retira malgré le tumulte des voix qui lui crioient de la garder. Enfin, la représentation d'Irène commence. La toile baissée, Voltaire essaie de remercier le public. Tout-à-coup le rideau se lève encore : un buste paroît sur un piédestal, entouré de tous les acteurs et de toutes les actrices du théâtre. C'étoit le buste du héros : il fut couronné par Brizard, qui avoit encore le costume de son rôle du moine grec; et une des actrices adresse à Voltaire des vers que l'inspiration du moment auroit dû rendre meilleurs.

« Les spectateurs, dit le marquis de Condor-
» cet, le suivirent après le spectacle jusque dans
» son appartement. Les cris de *vive Voltaire!*
» *vive la Henriade! vive Mahomet! vive la*
» *Pucelle!* retentissoient autour de lui. On se
» précipitoit à ses pieds, on baisoit ses vête-
» mens. »

L'exagération avec laquelle tous les journaux et les mémoires du temps présentoient cette scène et ces acclamations comme le cri et l'hommage *de la nation*, annonceroit à quel point Voltaire avoit corrompu la morale publique, s'il étoit vrai que ce peuple en délire eût crié *vive*

Mahomet, vive la Pucelle. Mais un ami de Voltaire, le baron de Grimm, dit simplement que des *gens du peuple* crioient : *C'est lui qui a fait Œdipe, Mérope, Zaïre; c'est lui qui a chanté notre bon roi.* Quoi qu'il en soit, toute cette saturnale, dans laquelle des comédiennes croyoient *représenter la nation*, produisit une vive impression de bonheur sur l'âme de Voltaire. « On veut me faire mourir de plaisir », s'écrioit-il avec ivresse. Naguère encore il avoit parlé de Paris comme du *rendez-vous de toutes les folies, de toutes les sottises, et de toutes les horreurs possibles.* Pouvoit-il ne pas changer de langage?

> Que Paris est changé! Les welches n'y sont plus!
> Je n'entends plus siffler ces ténébreux reptiles,
> Les tartuffes affreux, les ténébreux Zoïles :
> J'ai passé; de la terre ils étoient disparus.
> Mes yeux après trente ans n'ont vu qu'un peuple aimable,
> Instruit, mais indulgent, doux, vif et sociable;
> Il est né pour aimer....

Tels furent les grands changemens que proclama sa Muse reconnoissante. Cependant deux de ces *ténébreux Zoïles, qui étoient disparus de la terre,* M. Larcher et M. Guénée, furent nommés dans ce temps-là même à l'Académie

des sciences. Les *welches* s'étoient-ils réfugiés dans cette illustre Académie?

Un triomphe si brillant, tant de gloire populaire, tant de bonheur ne faisoient qu'enflammer cette âme toujours ardente et passionnée pour les belles-lettres. Il avoit proposé à l'Académie française le plan d'un nouveau Dictionnaire; et lui-même, pour donner l'exemple, s'étoit chargé de la première lettre tout entière. Mais, pour accélérer davantage le mouvement prodigieux de ses esprits, il faisoit du café un usage sans retenue. Enfin, après une vive discussion qu'il soutint long-temps à l'Académie, l'irritation qu'il s'étoit causée par l'activité de cette boisson, également salutaire et dangereuse, augmenta les douleurs d'une strangurie dont il se trouvoit affecté depuis plusieurs années. Le docteur Tronchin, pour lui procurer du repos, lui prescrivit de l'opium à doses réglées. Non content de cette précaution, il envoya chercher lui-même un narcotique, plus puissant, que lui avoit indiqué le maréchal de Richelieu; il en prit sans mesure, et tomba dans un état de délire qui, pendant quarante-huit heures, ne laissa aucune espérance. A force de soins, le docteur Tronchin lui avoit cependant rendu l'usage de la raison.

mais l'opium avoit paralysé l'estomac. « On ne » peut fuir sa destinée, disoit-il à M. de La Harpe, » son ami. Je suis venu à Paris pour y mourir. » Sa raison s'affoiblit encore; et il la retrouva un moment, au nom de M. Lalli-Tollendal, dont le fils venoit d'obtenir la cassation de l'arrêt qui avoit condamné cet infortuné guerrier. Il n'eut que la force d'écrire quelques lignes à ce jeune héros de l'éloquence filiale. Voici les derniers mots que cette plume si féconde et si riche put exprimer : « Le mourant ressuscite en apprenant » cette grande nouvelle. Il embrasse bien tendre- » ment M. de Lalli. Il voit que le roi est le dé- » fenseur de la justice, il mourra content. » Il retomba immédiatement après dans le même accablement, qui ne fut plus qu'une lente agonie.

Deux mois auparavant et pendant son hémorragie, Voltaire avoit signé une profession de foi conçue en ces termes :

« Je soussigné, déclare qu'étant attaqué depuis » quatre jours d'un vomissement de sang, à l'âge » de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant pu me » traîner à l'église, et Mr le curé de Saint-Sulpice » ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres, » celle de m'envoyer M. l'abbé Gautier, prêtre, » je me suis confessé à lui; et que, si Dieu dis- » pose de moi, je meurs dans la sainte religion

» catholique où je suis né, espérant de la misé-
» ricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes
» mes fautes ; et que si j'avois jamais scandalisé
» l'Église, j'en demande pardon à Dieu et à elle »
(2 mars 1778).

Deux jours après, il s'étoit engagé entre lui et le curé de Saint-Sulpice une correspondance où règne un ton de décence très-remarquable. Le curé s'exprimoit avec toute la mesure qui convenoit à son ministère, dans une circonstance où il devoit croire que cette démarche de Voltaire n'étoit qu'une vaine et déplorable cérémonie. En effet, ses amis lui prêtoient les plaisanteries les plus indécentes, et lui faisoient dire qu'il n'avoit demandé un prêtre que pour ne pas être jeté à la voirie. Son caractère, depuis si long-temps connu, donne le plus grand poids à de telles conjectures : mais qui peut connoître les bizarreries, les foiblesses de l'esprit humain? Sans doute Voltaire ne croyoit point au christianisme, mais il craignoit, il redoutoit la mort. Et d'ailleurs n'a-t-on pas vu, parmi ses amis, Damilaville, *cette âme d'airain*, et La Mettrie, *cet athée du roi de Prusse*, invoquer en mourant la religion et le Dieu des Chrétiens? N'est-il pas reconnu que d'Alembert lui-même n'a dû qu'aux tristes précautions de ses amis l'éloigne-

ment du ministre zélé qu'ils dérobèrent à ses regards inquiets et supplians? Il faut donc se défier de ces relations qui nous représentent Voltaire comme insultant avec intrépidité, sur son lit de mort, au christianisme. Condorcet rapporte que le curé de Saint-Sulpice, le voyant près de mourir, lui cria aux oreilles : « Croyez-» vous à la divinité de Jésus-Christ? » et que le mourant ne sortit de sa léthargie que pour lui répondre : « Au nom de *Dieu*, ne me parlez pas » de *cet homme-là*. » Cette antithèse n'est point dans la nature. Le baron de Grimm, dont le témoignage ne peut être suspect, raconte sa mort avec plus de simplicité. Il assure que le mourant regrettoit beaucoup la vie; que, peu de momens avant sa mort, le curé de Saint-Sulpice et l'abbé Gautier se présentèrent à lui; qu'il eut beaucoup de peine à les reconnoître; que M. de Saint-Sulpice s'approcha de son chevet, que M. de Voltaire étendit son bras autour de sa tête comme pour l'embrasser; que, dans cette attitude, le curé lui adressa quelques exhortations, et le conjura de prouver par quelques signes qu'il reconnoissoit la divinité de Jésus-Christ; qu'à ce mot les yeux de M. de Voltaire parurent se ranimer un peu, qu'il repoussa doucement le curé, en disant d'une voix encore intelligible : « Hélas! laissez-moi mourir tran-

» quille »; qu'alors le curé se tourna du côté de l'abbé Gautier, en lui disant avec beaucoup de modération : « Vous voyez bien que la tête n'y est » plus. » En effet, peu de momens après, Voltaire avoit rendu le dernier soupir.

Cependant, il avoit été convenu à l'archevêché que Voltaire ne seroit point admis à la sépulture chrétienne, s'il ne signoit une rétractation formelle et détaillée de tous ses écrits. « L'abbé » Gautier, dit La Harpe, l'avoit apportée toute » dressée. Mais les neveux du mourant, M. d'Hor» noy, conseiller au parlement, et M. l'abbé Mi» gnot, s'étoient adressés au ministre, M. Amelot, » qui leur conseilla d'éviter le scandale d'un » procès. » Le roi s'étoit déclaré. Il avoit vu, non pas avec indifférence, mais sans prétendre à le contenir, l'enthousiasme du peuple; et il avoit dit : « Qu'on laisse agir le clergé. » Il fut donc convenu que l'abbé Mignot feroit transporter le cadavre dans son abbaye de Sellières, en Champagne. Tout ceci se passoit avant même que Voltaire eût expiré. Paris entier s'informoit de ses nouvelles à sa porte, et déjà son corps étoit à Sellières. Le prieur de l'abbaye fit faire l'inhumation avec une décente solennité. Le cercueil fut enterré dans la nef, et depuis trans-

féré dans le temple de Sainte-Geneviève, à Paris.

Il étoit mort le 30 mai 1778. On donna aux censeurs l'ordre de n'approuver aucun écrit, et aux théâtres, de ne jouer aucune pièce au sujet de Voltaire pendant trois semaines. Le roi de Prusse lui fit faire dans l'église catholique de Berlin un service magnifique et prononça son éloge funèbre. L'éloge de Voltaire fut aussi proposé pour le prix de poésie de l'Académie française; et d'Alembert ajouta 600 liv. à la valeur du prix. Mais on avoit gardé le secret jusqu'au jour même de la proclamation du programme, pour éviter que l'autorité ne s'y opposât. Personne n'osa se présenter pour lui succéder à l'Académie, si ce n'est Lemierre, qui disoit tout haut qu'Ajax devoit hériter des armes d'Achille. Ce fut Ducis qui fut élu.

Voltaire avoit laissé un testament de deux petites pages. Mme Denis fut sa légataire universelle : 80,000 liv. de rentes viagères placées sur sa tête, 40,000 liv. de rentes foncières, dix mille louis, sa bibliothèque, dont la czarine fit l'acquisition, et sa maison de la rue de Richelieu, à Paris : telle fut la fortune qu'il laissa à sa nièce. MM. d'Hornoy et Mignot, ses neveux, eurent

chacun 100,000 liv., ses domestiques, une année de leurs gages, et son secrétaire, 800 liv. de rente viagère. Il légua 300 liv. pour les pauvres; *s'il y a des pauvres*, ajouta-t-il. Il ne songeoit sans doute qu'à Ferney. Sa générosité avoit banni depuis long-temps la pauvreté de ses domaines par l'industrie et le travail.

Ainsi Voltaire a vu naître et se succéder trois générations, qu'il séduisit tour-à-tour par le génie, la licence et le ridicule. Sa jeunesse reçut d'abord l'inspiration des mœurs de la régence : l'élévation naturelle de son esprit le soutint long-temps au-dessus de ce siècle sans morale et sans dignité; mais enfin, dominé, entraîné comme par une atmosphère contagieuse, il ne put ni le fixer, ni le conduire, ni résister à la funeste gloire de le devancer au-delà des bornes posées ou respectées par la sagesse. Avec un goût délicat et sévère, il fut le contempteur de tous les grands hommes. Né avec une imagination prodigieuse, il s'attacha sans cesse à flétrir tout ce que cette faculté rend sublime. Doué d'une sensibilité vraie et profonde, il parut quelquefois insidieux et perfide. Éloquent pour les droits de l'humanité, il dessécha les sources du bonheur public, en ravissant aux maîtres du Monde le seul frein du despotisme; aux passions, la crainte

ou le remords; à l'infortune et à la vertu, ses espérances. Il fut entouré d'admirateurs trompés ou frivoles, d'écrivains médiocres, d'esprits faux ou pervers : il n'eut la force d'être ni meilleur, ni plus méchant que ses contemporains. Novateur sans enthousiame, et conspirateur sans courage, il crut que pour renverser une religion, qui depuis dix-huit cents ans avoit jeté d'immuables racines dans le cœur humain, et dont les intrépides fondateurs avoient livré leur sang à quiconque vouloit le répandre, il lui suffisoit de quelques libelles clandestins et d'une haine pusillanime. Il fut impie, d'abord par vanité, puis par esprit de vengeance, et enfin par foiblesse et par habitude; cherchant la célébrité jusque dans les profanations qui ne décèlent que la bassesse du cœur, et se réfugiant enfin dans l'hypocrisie comme dans un temple qui avoit encore droit d'asile. Tel fut l'homme du dix-huitième siècle : tel fut Voltaire (*).

(*) *Voy*. note 15.

FIN DE LA VIE DE VOLTAIRE.

NOTES.

NOTE PREMIÈRE. — (Page 14.)

Le célèbre Edmond Burke s'exprime en ces termes sur les sophistes de son pays, qui sont devenus en France les oracles de l'impiété et de l'incrédulité pendant le dix-huitième siècle :

« J'entends dire de tous côtés qu'une cabale, qui se nomme elle-même philosophique, recueille la gloire d'un grand nombre de vos procédés, et que leurs opinions et leurs systèmes sont le véritable esprit qui les dirige tous. Je n'ai entendu parler en aucun temps en Angleterre, d'aucun parti, littéraire ou politique, qui fût connu sous une telle dénomination. En auriez-vous un qui seroit composé d'une espèce d'hommes que le vulgaire, dans son langage naïf et brut, appelle communément *athées* et *impies?* Si cela étoit, j'avoue que nous avons eu des écrivains de cette espèce qui ont fait quelque bruit dans leur temps; ils reposent actuellement dans un oubli éternel. Quel homme, parmi ceux qui ne sont nés que depuis quarante ans, a lu un seul mot de Collins, de Tolland, de Tindal, de

NOTE 2. — (Page 33.)

PASCAL, qui a exploré les abîmes de la métaphysique avec une raison si vigoureuse, avouoit enfin que la philosophie ne méritoit pas que l'on s'en occupât seulement une heure. De nos jours, Fichte, qui a renversé le système de Kant, s'écrioit aussi à peu près comme notre grand Pascal : « O homme! tu n'es point né pour une vaine science! arrache-toi à ce cercle d'erreurs, *et agis;* voilà ta destination : *Neutiquam idcircò natus es, uti scientiam inanem accipias. Eripe te huicce chimærarum orbi,* et age; *ad hanc sortem vocaris.* »

L'un et l'autre jugement sont trop sévères. Puisque la société est devenue un champ de bataille ouvert au combat de toutes les erreurs de l'esprit, et que ces erreurs, autrefois renfermées dans l'enceinte de l'école, ont usurpé tant d'autorité sur les peuples, il faut bien que l'homme qui se sent né pour la vérité s'arme pour elle, et que, pour atteindre son ennemie, il apprenne à la suivre jusque dans ses plus obscurs détours.

Mais, en effet, depuis Thalès et Pythagore jusqu'au

dernier de nos philosophes contemporains, est-il une seule idée qui soit nouvelle, et qui ne tienne à l'une ou à l'autre des deux grandes sectes qui se partagent l'empire de la philosophie? Vainement vous inventez des mots nouveaux, si vous ne montrez pas des idées nouvelles. Je crains que notre orgueil ne déguise son indigence réelle sous la dépouille des anciens.

Si notre esprit embrassoit d'un coup-d'œil l'ensemble des êtres, l'univers entier ne seroit pour nous qu'une seule vérité, et il n'y auroit pour nous qu'une seule science, la science de la nature; et sous ce mot je comprends l'ordre moral et l'ordre physique.

Il n'en est pas ainsi : dans l'ordre physique, nous n'arrivons que péniblement à quelques vérités; ce sont les arts et les sciences particulières, qui, toutes sans exception, reposent sur l'*observation et l'expérience.*

Quant à l'ordre moral et intellectuel, pour peu que l'on s'élève au-dessus de ce qui est nécessaire et commun à l'universalité des hommes, quelles découvertes avons-nous faites? Séparez-en les vérités fondamentales de la religion, et de toute religion, qu'est-ce que la philosophie rationnelle? Dans tous les temps, n'a-t-on pas sans cesse voulu tout expliquer par je ne sais quel principe universel qui se reproduit perpétuellement sous des noms différens? Ici, les Nombres de Pythagore, l'Entéléchie d'Aristote, ou les types intellectuels de Platon; plus tard, les formes substantielles des scolastiques; et partout le monde visible réglé sur un monde intellectuel que l'imagination seule a formé.

Mais suivez le cours des temps, et voyez comment cette philosophie superbe descend au matérialisme, toutes les fois que les mœurs publiques descendent à la corruption. Et en effet, pour ne parler que d'un grand siècle si près de nous encore, Clarke fait une substance de l'étendue abstraite, et déclare que sans les dogmes du christianisme, il ne croiroit pas à l'existence des corps ou à la réalité du monde visible. Voilà que dans le siècle suivant, dans ce siècle affoibli par la *diminution des vérités*, Kant s'empare du système de Clarke, et donne la substance à l'étendue abstraite; il ne reconnoît *à priori* que cette substance. Dans son esprit, d'ailleurs si élevé, les notions de l'espace et du temps sont les *notions premières*, et c'est d'elles seules que la raison peut déduire la certitude de toute existence. Or, maintenant écoutez les conséquences inexorables de ce système. Vous croyez peut-être qu'il importe au genre humain de savoir si Dieu est ou n'est pas? non, ce qu'il faut posséder, avant tout, ce sont les notions *à priori* de l'espace et du temps; et si les questions sur l'existence de Dieu résistent à l'épreuve de ces notions premières, la politique du législateur peut *décréter* le dogme de l'existence de Dieu; mais la raison pure du philosophe ne le reconnoît pas, l'existence d'un Dieu n'est pas *légitimée* devant la raison.

Mais la philosophie de Kant, qui s'indignoit de la philosophie du dix-huitième siècle, n'a rien de commun avec elle que l'écueil où toutes deux viennent se briser; car, on ne peut trop le répéter, si depuis les

philosophes grecs, les *idéalistes* ont voulu expliquer l'univers par des idées, les *matérialistes* ont voulu tout rapporter au mécanisme de l'univers. Cependant les uns et les autres, trompés par les fallacieuses lumières de l'imagination, arrivent au bord du même abîme. J'y trouve également Spinosa et Mallebranche. Celui-ci voit tout en Dieu, celui-là tout dans la nature : c'est le panthéisme, avec cette différence, que dans l'impuissance ou le désespoir de sa raison, le philosophe chrétien se jette dans le sein de la Divinité qu'il adore.

Mais remontons à la source de l'erreur qui a fait descendre la philosophie moderne au *matérialisme*.

Le chancelier Bacon fut le premier qui entreprit la réformation de la philosophie, et alors il s'agissoit surtout de la philosophie naturelle. Dans son *Nouvel organe des sciences*, il donna ce qu'il nomme les règles de l'interprétation de la nature, et démontra que l'*expérience* étoit le seul guide à suivre ; mais en même temps, il indiqua les précautions nécessaires pour que ce nouveau guide ne fût pas trompeur ; il enseigna enfin comment il falloit toujours être soutenu par une induction sévère pour marcher toujours dans les voies de la vérité.

C'est après lui que le grand art de l'observation a été réduit en méthode par Newton : aussi les philosophes qui s'occupent de la nature physique ont-ils abandonné les qualités occultes, les abstractions et les hypothèses. Puisque l'essence des êtres est nécessairement inaccessible à notre intelligence, il a bien fallu

se résigner à ignorer ce que c'est que la matière en soi. Les causes premières nous sont invinciblement cachées, les effets seuls appartiennent à l'intelligence, qui sait les apercevoir et les suivre dans l'immense variété de leurs combinaisons. C'est en effet par l'esprit d'observation et par l'*expérience* que l'école du dernier siècle a produit dans les sciences physiques et dans leurs applications tant d'admirables découvertes.

Mais la philosophie rationnelle, la métaphysique, en un mot, peut-elle offrir des objets d'observation et d'expérience? Qu'est-ce que l'expérience?

Il faut bien le reconnoître; ce mot, mal compris, a fait faire autant de progrès dans l'erreur à la philosophie rationnelle et morale, que de progrès dans la vérité à la philosophie naturelle.

En effet, l'expérience, qui n'est au fond que la *sensation* dans l'ordre physique, et la *conscience* dans l'ordre intellectuel et moral, ne fut adoptée que dans la première acception pour l'une et pour l'autre branche de la philosophie. On a dit : Mon œil voit cette pierre, je la *sens*, donc elle existe; mon œil ne voit pas Dieu, donc je n'en ai pas la *sensation*, donc Dieu n'existe pas. C'est par cette fatale logomachie que l'axiôme vrai d'Aristote : *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit* IN SENSU, fut interprété dans le sens purement physique. En d'autres termes, l'expression *in sensu*, qui signifie également *sensation* et *sentiment*, ne fut adoptée que dans son matérialisme. La sensation physique devint donc le seul principe de l'intelli-

gence. Vainement Locke, qui comprit la difficulté, avoit admis la *réflexion* avec la *sensation;* Condillac, plus conséquent dans l'erreur que lui, franchit l'abîme sans hésiter, et pour lui la pensée ne fut qu'une *sensation transformée.*

Après avoir fait de l'homme je ne sais quelle machine qui reçoit des *sensations*, à peu près comme le miroir, qui n'a pas la *conscience* des rayons qu'il réfléchit, Condillac crut faire la *Raison* avec la *sensation;* mais, dans son hypothèse même, il ne fit que le *raisonnement*, et non pas la *Raison*, d'où il émane, et qui en est le principe et le régulateur. Il essaya aussi de faire une *volonté*, et une *volonté libre*, avec la sensation; toutes choses incompatibles, puisque la volonté suppose l'*activité*, et que le système de Condillac est tout négatif.

Après lui le chemin fut rapide, parce que l'erreur a ses conséquences comme la vérité : *Vestigia ducunt*, dit Juvénal, *et trahit orbita culpæ.* Une fois que l'on eut admis pour seul principe la *sensibilité* physique, tout homme fut amené de force à cette seule règle :

« Poursuivez le plaisir et fuyez la douleur. »

L'homme, en un mot, ne fut plus doué que des seules facultés animales; l'égoïsme devint nécessairement sa première loi; il fut à lui-même son principe et sa fin. Ce n'étoit plus cet être noble et mystérieux que Platon définit : Ο' εχει τὸ σωμα, *une intelligence servie par des*

organes. Dégradé de sa dignité naturelle, qui est dans l'intelligence, soumis aux seules facultés animales, devenu enfin semblable à ceux dont parle si énergiquement l'Écriture-Sainte, tout son orgueil fut de dire à la terre : C'est toi qui es ma mère ; et aux vers : C'est vous qui êtes mes frères. Autrefois cependant les poëtes du polythéisme disoient, plus philosophes que nos sages :

« *Os homini sublime dedit cœlumque tueri*
» *Jussit !* »

NOTE 3. — (Page 61.)

VOYEZ le beau Discours préliminaire au grand ouvrage de M. Cuvier, intitulé : *Recherches sur les Ossemens fossiles des quadrupèdes.*

« J'applique, dit ce grand naturaliste, cette manière de voir à l'espèce humaine.

» Il est certain qu'on ne l'a pas encore trouvée parmi les fossiles.... Je dis que l'on n'a jamais trouvé d'os humains parmi les fossiles proprement dits ; car dans les tourbières, dans les alluvions, comme dans les cimetières, on pourroit aussi bien déterrer des os humains, que des os de chevaux ou d'autres espèces vulgaires. Mais parmi les anciennes races, parmi les palæothériums, parmi les éléphans et les rhinocéros même, on n'a jamais découvert le moindre ossement d'homme. Il n'est guère, autour de Paris, d'ouvriers qui ne croient que les os dont nos plâtrières fourmillent sont en grande partie des os d'hommes ; mais comme j'ai vu plusieurs milliers de ces os, il m'est bien permis d'affirmer qu'il n'y en a jamais eu un seul de notre espèce. J'ai examiné à Pavie les groupes d'ossemens

humainsrapportés par Spallanzani, de l'île de Cérigo; et, malgré l'assertion de cet observateur célèbre, j'affirme également qu'il n'y en a aucun dont on puisse soutenir qu'il est humain.... » (Page 82. — Première édition in-4°.)

« Tout porte donc à croire que l'espèce humaine n'existoit point dans les pays où se découvrent les os fossiles, à l'époque des révolutions qui ont enfoui ces os; car il n'y auroit eu aucune raison pour qu'elle échappât tout entière à des catastrophes aussi générales, et pour que ses restes ne se retrouvassent pas aujourd'hui comme ceux des autres animaux. Mais je n'en veux pas conclure que l'homme n'existoit point du tout avant cette époque. Il pouvoit habiter quelques contrées peu étendues, d'où il a repeuplé la terre après ces événemens terribles. Peut-être aussi les lieux où il se tenoit ont-ils été entièrement abîmés, et ses os ensevelis au fond des mers actuelles, à l'exception du petit nombre d'individus qui ont continué son espèce. Quoi qu'il en soit, l'établissement de l'homme dans les pays où nous avons dit que se trouvent des fossiles d'animaux terrestres, c'est-à-dire, dans la plus grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, est nécessairement postérieur non-seulement aux révolutions qui ont enfoui ces os, mais encore à celles qui ont remis à découvert les couches qui les enveloppent, révolutions qui sont les dernières que le globe ait subies. D'où il est clair que l'on ne peut tirer ni de ces os eux-mêmes, ni des amas plus ou moins considérables

de pierres ou de terres qui les recouvrent, aucun argument en faveur de l'ancienneté de l'espèce humaine dans ces divers pays.

» Au contraire, en examinant bien ce qui s'est passé à la surface du globe, depuis qu'elle a été mise à sec pour la dernière fois, et que les continens ont pris leur forme actuelle, au moins dans leurs parties un peu élevées, l'on voit clairement que cette dernière révolution, et par conséquent l'établissement de nos sociétés actuelles, ne peuvent pas être très-anciens. *C'est un des résultats à la fois les mieux prouvés et les moins attendus de la saine géologie : résultat d'autant plus précieux qu'il lie d'une chaîne non interrompue l'histoire naturelle et l'histoire civile....* » (Page 85.)

« Nous voyons assez que la nature nous tient partout le même langage ; que partout elle nous dit que l'ordre actuel des choses ne remonte pas très-haut : et, ce qui est bien remarquable, partout l'homme nous parle comme la nature, soit que nous consultions les vraies traditions des peuples, soit que nous examinions leur état moral et politique, et le développement intellectuel qu'ils avoient atteint au moment où commencent leurs monumens authentiques.

» Interrogeons en effet l'histoire des nations. Lisons leurs anciens livres ; essayons d'y reconnoître ce qu'ils contiennent de faits réels, et de l'y dégager des fictions intéressées qui y masquent la vérité.... (Suivent l'examen et la critique des plus anciens monumens. Pages 94 et suivantes.)

» Ainsi toutes les nations qui peuvent nous parler nous attestent qu'elles ont été récemment renouvelées, après une grande révolution de la nature.

» Cette unanimité de témoignages historiques ou traditionnels sur le renouvellement récent du genre-humain, leur accord avec ceux que l'on tire des opérations de la nature, dispenseroient sans doute d'examiner des monumens équivoques, dont quelques personnes veulent se prévaloir pour soutenir l'opinion contraire. Mais cet examen même, à en juger par quelques essais, ne feroit probablement qu'ajouter des preuves de plus à ce que les traditions annoncent.

» Il paroît aujourd'hui que le fameux zodiaque du portique du temple de Dendera n'a pu le soutenir; car rien ne prouve que sa division en deux bandes, de six lignes chacune, indique la position des colures résultant de la précession des équinoxes, et ne réponde pas simplement au commencement de l'année civile à l'époque où on le dessina : année qui, n'étant en Égypte que de 365 jours juste, faisoit le tour du zodiaque en 1508 ans, ou, selon ce que les Égyptiens l'imaginoient (ce qui prouve qu'ils ne l'avoient pas effectivement observé), en 1460 ans. Un fait qui achève de rendre cette supposition vraisemblable, c'est que dans le même temple il y a un autre zodiaque, où c'est la vierge qui commence l'année. S'il s'agissoit de la position du solstice, le zodiaque intérieur auroit été fait deux mille ans avant celui du portique. En admettant, au contraire, que l'on a voulu indiquer le commencement de l'année

civile, un intervalle de cent et quelques années suffira. »
(Page 107. — Suivent des observations sur notre zodiaque et sur l'astronomie des Chaldéens.)

« Au surplus, quand tout ce qu'on a imaginé sur l'ancienneté de l'astronomie seroit aussi prouvé qu'il nous paroît dénué de preuves, l'on n'en pourroit rien conclure contre la grande catastrophe dont il nous reste des documens bien autrement démonstratifs. Il faudroit seulement admettre, avec quelques modernes, que l'astronomie étoit au nombre des connoissances conservées par les hommes que cette catastrophe épargna. » (Page 109.)

NOTE 4. — (Page 70.)

Extrait de la lettre de Voltaire à M. Ségui, éditeur des Œuvres de J.-B. Rousseau (1749).

« ..... Je me mets au rang des souscripteurs, quoique j'aie été malheureusement au rang de ses ennemis les plus déclarés. Je vous avouerai même que cette inimitié pesoit beaucoup à mon cœur.... Il semble que la destinée, en me conduisant dans la ville où l'illustre et malheureux Rousseau a fini ses jours, me ménageoit une réconciliation avec lui. L'espèce de maladie dont il étoit accablé m'a privé de cette consolation que nous aurions tous deux également souhaitée. L'amour de la paix l'eût emporté sur tous les sujets d'aigreur qu'on avoit semés entre nous. Ses talens, ses malheurs, et ce que j'ai ouï-dire ici de son caractère, ont banni de mon cœur tout ressentiment, et n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à son mérite. Votre amitié pour lui contribue surtout à me réconcilier avec sa mémoire.... »

NOTE 5. — (Page 132.)

MAUPERTUIS avoit établi en principe cette proposition : que la nature, dans la distribution des forces et du mouvement, emploie toujours un *minimum* ; c'est-à-dire, que la quantité d'action nécessaire dans un changement quelconque de la nature, étoit toujours la plus petite possible. Il prétendoit que cette théorie expliquoit tous les phénomènes.

Le docteur Koénig nioit le principe, et prétendoit que Maupertuis n'en étoit pas l'auteur. Il le prouvoit par une lettre de Leibnitz, dont il tenoit la copie, disoit-il, de Samuel Hensi, de Berne, décapité en 1749.

Euler n'assista point à la séance où Koénig fut exclus de l'Académie. Wolf prit hautement son parti contre Maupertuis, et soutint l'authenticité de la lettre attribuée à Leibnitz.

NOTE 6. — (Page 138.)

VOLTAIRE fit imprimer l'avis suivant dans le journal de Leipsick :

« Un quidam, ayant écrit une lettre à un habitant de Leipsick, par laquelle il menace ledit habitant de l'assassiner, et les assassinats étant visiblement contraires aux priviléges de la foire, on prie tous et chacun de donner connoissance dudit quidam, quand il se présentera aux portes de Leipsick. C'est un philosophe, qui marche en raison composée de l'air distrait et de l'air précipité, l'œil rond et petit, la perruque de même, le nez écrasé, la physionomie mauvaise, ayant le visage plein et l'esprit plein de lui-même, portant toujours scalpel en poche pour disséquer les gens de haute taille. Ceux qui en donneront connoissance auront cent ducats de récompense assignés sur les fonds de la ville latine que ledit quidam fait bâtir, ou sur la première comète d'or et de diamant qui doit nécessairement tomber sur la terre, selon la prédiction dudit quidam et assassin. »

NOTE 7. — (Page 156.)

« VOLTAIRE sentoit si bien l'influence que les sys» tèmes métaphysiques exercent sur la tendance géné» rale des esprits, que c'est pour combattre Leibnitz » qu'il a composé Candide. Il prit une humeur singu» lière contre les causes finales, l'optimisme, le libre » arbitre, enfin contre toutes les opinions philosophi» ques qui relèvent la dignité de l'homme, et il fit » Candide, cet ouvrage d'une gaîté infernale, car il » semble écrit par un être d'une autre nature que nous, » indifférent à notre sort, content de nos souffrances, » et riant comme un démon ou comme un singe, des » misères de cette espèce humaine avec laquelle il n'a » rien de commun. Le plus grand poëte du siècle, l'au» teur d'Alzire, de Tancrède, de Mérope, de Zaïre » et de Brutus, méconnut dans cet écrit toutes les » grandeurs morales qu'il avoit si dignement célé» brées.

» Quand Voltaire, comme auteur tragique, sentoit » et pensoit dans le rôle d'un autre, il étoit admirable; » mais quand il reste dans le sien propre, il est per» siffleur et cynique. La même mobilité qui lui faisoit

» prendre le caractère des personnages qu'il vouloit » peindre ne lui a que trop bien inspiré le langage » qui, dans certains momens, convenoit à celui de » Voltaire.

» Candide met en action cette philosophie moqueuse » si indulgente en apparence, si féroce en réalité ; il » présente la nature humaine sous le plus déplorable » aspect, et nous offre pour toute consolation le rire » sardonique qui nous affranchit de la pitié envers les » autres, en nous y faisant renoncer pour nous-mêmes.

» C'est en conséquence de ce système que Voltaire » a pour but, dans son Histoire universelle, d'attribuer » les actions vertueuses, comme les grands crimes, à » des événemens fortuits qui ôtent aux unes tout leur » mérite, et tout leur tort aux autres..... » (*De l'Allemagne, par Mme la baronne de Staël-Holstein*, tome III, page 47.)

NOTE 8. — (Page 168.)

Vers la fin du règne de Louis XIV, des questions insolubles à la raison, tombées de l'école d'Alexandrie dans l'Église chrétienne, s'étoient réveillées avec une ardeur qui devint funeste à la religion. Quel que fût le parti qui eût triomphé, une fois la grande loi de la charité violée, on ne pouvoit plus vaincre qu'en portant et en recevant de cruelles blessures : aussi, lorsque Port-Royal succomba sous la puissance de ses adversaires, la masse des hommes, incapable naturellement de juger au fond le sujet de la querelle, ne vit plus que la passion des vainqueurs, la science et les vertus austères des vaincus. La persécution amena les résistances et même les révoltes de l'esprit et du cœur contre l'autorité à qui il appartenoit, de l'aveu des vaincus, de prononcer souverainement ; et comme l'esprit humain réagit naturellement contre toute espèce de contrainte, la nation se trouva tout-à-coup divisée pour des choses qu'elle n'entendoit pas, le sacerdoce livré en spectacle, toute doctrine mise en discussion, et la raison entraînée vers le scepticisme ; ce qui en France étoit un luthéranisme commencé.

Il nous semble que les lettres de Fénélon au P. Lamy, sur la grâce et la prédestination, contiennent, sur le fonds des querelles du jansénisme, les solutions les plus satisfaisantes : il définit *la grâce* un don surnaturel qui éclaire l'entendement et fortifie la volonté, sans toutefois lui imposer aucune nécessité. C'est tout ensemble concilier la bonté divine et la liberté de l'homme.

NOTE 9. — (Page 173.)

Le 21 mai 1791, l'abbé Raynal remit au président de l'Assemblée constituante une adresse qui fut lue en séance publique. En voici les principaux traits :

« En arrivant dans cette capitale, après une longue absence, mon cœur et mes regards se sont tournés vers vous.... Près de descendre dans la nuit du tombeau...., que vois-je autour de moi ? Des troubles religieux, des dissensions civiles, la consternation des uns, l'audace et l'emportement des autres ; un gouvernement esclave de la tyrannie populaire ; le sanctuaire des lois environné d'hommes effrénés qui veulent alternativement ou les dicter ou les braver ; des soldats sans discipline, des chefs sans autorité ; des magistrats sans courage, des ministres sans moyens ; un roi, le premier ami de son peuple, plongé dans l'amertume, outragé, menacé, dépouillé de toute autorité ; et la puissance publique n'existant plus que dans les clubs, où des hommes ignorans et grossiers osent prononcer sur toutes les questions politiques : telle est, n'en doutez pas, telle est la situation de la France !....

» J'étois plein d'espérance et de joie, lorsque je vous vis poser les fondemens de la félicité publique, poursuivre tous les abus, proclamer tous les droits; soumettre aux mêmes lois, à un régime uniforme, les diverses parties de cet empire. Mes yeux se sont remplis de larmes, quand j'ai vu les plus vils, les plus méchans des hommes, employés comme instrumens d'une utile révolution; quand j'ai vu le saint nom de patriotisme prostitué à la scélératesse, et la licence marcher en triomphe sous les enseignes de la liberté! L'effroi s'est mêlé à ma juste douleur, quand j'ai vu briser tous les ressorts du gouvernement, et substituer d'impuissantes barrières à la nécessité d'une force active et réprimante....

» Combien je souffre, lorsqu'au milieu de la capitale et dans le foyer des lumières, je vois ce peuple séduit accueillir avec une joie féroce les propositions les plus coupables, sourire aux récits des assassinats; chanter ses crimes comme des conquêtes; appeler stupidement des ennemis à la révolution; la souiller avec complaisance, fermer ses yeux à tous les maux dont il s'accable!....

» La France étoit une monarchie : son étendue, ses besoins, ses mœurs, l'esprit national, s'opposent invinciblement à ce que jamais des formes républicaines puissent y être admises, sans y opérer une dissolution totale....

» Vous avez posé les bases de la liberté, de toute constitution raisonnable, en assurant au peuple le droit

de faire ses lois et de statuer sur l'impôt. L'anarchie engloutira même ces droits éminens, si vous ne les mettez sous la garde d'un gouvernement actif et vigoureux; et le despotisme nous attend, si vous repoussez toujours la protection tutélaire de l'autorité royale.... »

Raynal voyoit le mal et n'en connoissoit pas le principe. Dans cette lettre même, tout en disant que les *formes républicaines ne pouvoient être admises dans la monarchie sans y opérer une dissolution totale*, il ajoutoit :

« Épurer les principes, en assayant le trône sur sa véritable base, la souveraineté de la nation. »

Ainsi, Raynal vouloit tout à la fois la royauté et la république. — Il mourut quelques mois après la lecture publique de son adresse. Les révolutionnaires ont adopté ses principes, et se sont moqués de son tardif repentir.

L'abbé Raynal avoit été vicaire de Saint-Sulpice d'où il fut renvoyé. Cependant il soutenoit à Berlin qu'il n'étoit jamais entré dans le sacerdoce.

A sa mort, il désavoua ce qui est *philosophique* dans son livre de l'Établissement des Européens dans les deux Indes. Alors que lui reste-t-il de cet ouvrage ? M. de Choiseul avoit procuré tout ce qui regarde le commerce ; le baron d'Holbach et Diderot avoient fourni les morceaux philosophiques, et même les épi-

sodes. « Cent personnes, dit M. Thiébaut, connoissent l'exemplaire qui existe encore dans la bibliothèque d'un ancien magistrat, où l'on est averti, de la main de Diderot et à la marge, de tout ce que l'abbé a reçu de lui. »

NOTE 10. — (Page 175.)

«...... Tout cède à la fortune de César; Alexandrie lui ouvre ses portes. L'Égypte devient une province romaine; Cléopâtre, qui désespère de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine; Rome tend les bras à César, qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'empire. Il dompte, vers les Pyrénées, les Cantabres et les Asturiens révoltés; l'Éthiopie lui demande la paix; les Parthes épouvantés lui renvoient les étendards pris sur Crassus, avec tous les prisonniers romains; les Indes recherchent son alliance; ses armes se font sentir aux Rhètes ou Grisons, que leurs montagnes ne peuvent défendre; la Pannonie le reconnoît, la Germanie le redoute, et le Wéser reçoit ses lois. Victorieux par mer et par terre, il ferme le temple de Janus. *Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde.*

» ..... En ces temps-là (dès le commencement du deuxième siècle) l'Église encore naissante remplissoit toute la terre, et non-seulement l'Orient, où elle avoit commencé, c'est-à-dire, la Palestine, la Syrie, l'Égypte, l'Asie mineure et la Grèce, mais encore dans

l'Occident, outre l'Italie, les diverses nations des Gaules, toutes les provinces d'Espagne, l'Afrique, la Germanie, la Grande-Bretagne dans les endroits impénétrables aux armes romaines, et encore, hors de l'empire, l'Arménie, la Perse, les Indes, les peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Gétuliens, et jusqu'aux îles les plus inconnues. Le sang des martyrs la rendoit féconde. » (*Bossuet.*)

NOTE 11. — (Page 201.)

Un mot de Winkelmann m'a toujours frappé : « On ne voit point, dit-il, sur les visages des grands hommes de l'antiquité *un air fin et rusé, ni un regard malin et ironique.* »

« L'insulte et le ton de scurrilité, dit M. de Maistre, n'abandonnent jamais l'erreur; c'est une observation que je recommande à tous les penseurs. La vérité, en combattant l'erreur, ne se fâche jamais. Dans la masse énorme des livres de nos controversistes, il faut regarder avec un microscope pour découvrir une vivacité échappée à la foiblesse humaine. Des hommes tels que Bellarmin, Bossuet, Bergier, etc., ont pu combattre toute leur vie, sans se permettre, je ne dis pas une insulte, mais la plus légère personnalité. Les docteurs protestans partagent ce privilége, et méritent la même louange toutes les fois qu'ils combattent l'incrédulité; car, dans ce cas, c'est le chrétien qui combat le déiste, le matérialiste, l'athée, et par conséquent c'est encore la vérité qui combat l'erreur; mais s'ils se tournent contre l'Église romaine, dans l'instant

même ils insultent, car l'erreur n'est jamais de sang-froid en combattant la vérité. Ce double caractère est également visible et décisif; il y a peu de démonstrations aussi bien senties par la conscience. »

NOTE 12. — (Page 221.)

Je relatois cette prédiction de Frédéric dans le temps même où Napoléon Bonaparte se croyoit assuré de l'accomplir ; elle mérite de sérieuses réflexions.

A peu près dans le même temps, l'éloge de Montaigne, proposé par l'Académie française, m'avoit fourni, au sujet de la réforme de Luther, l'occasion de parler des grandes révolutions européennes, de leur principe général, et de leur effet sur la civilisation. Je les montrois se manifestant à des époques régulières, toutes les fois que la cause du christianisme étoit menacée. D'abord, le spectacle imposant de la confédération du genre humain contre Rome idolâtre ; trois siècles après, Mahomet qui étend son glaive sur le monde ; l'Asie tombée dans la barbarie, en abandonnant le christianisme ; l'Europe menacée de l'esclavage qui depuis a toujours flétri l'Orient, et sauvée par Charlemagne et par l'unité de l'Europe dans le christianisme ; trois siècles après, l'Orient délivré par la confédération de l'Europe chrétienne, s'il se fût assez tôt trouvé un grand homme ; encore trois siècles, et la ville de Constantin tombée devant Maho-

met II, parce qu'elle s'étoit séparée de l'unité religieuse de l'Europe; le terrible Soliman déjà dans l'Italie, l'Europe déchirant de ses propres mains le pacte religieux qui avoit été le principe de sa force, trouvant heureusement Charles-Quint pour repousser les Barbares, et François Ier pour contenir Charles-Quint; l'Europe enfin ne formant plus que deux camps ennemis, sous deux bannières religieuses ennemies; et les trois derniers siècles terminés par la dissolution ou la ruine subite de la société partout où le christianisme n'étoit plus qu'un vrai simulacre. . .

La réforme de Luther se manifeste maintenant dans ses derniers et inévitables effets. D'abord, les peuples s'étoient séparés en grandes masses, l'Orient et l'Occident; ensuite le schisme de Luther a divisé les peuples de l'Occident, puis les provinces, puis les cités, puis les familles; mais dans chaque peuple, chaque province, chaque cité, chaque famille, le schisme primitif a eu ses schismes, ses hérésies, ses sectaires nouveaux; et le dernier terme de chaque division s'arrête à l'individu qui a sa religion particulière, c'est-à-dire, qui n'en a aucune. Ce désordre moral s'est communiqué à l'ordre politique, et dans cet ordre, tout est parvenu également à l'individualité, au moins en France; de manière qu'il n'existe que des formes de société et non pas une société : admirable état pour tomber asservi devant le premier soldat qui dira *je suis le maître*, en attendant l'étranger !

On a exprimé, il y a quelques années, une opinion

assez singulière sur la politique de l'empereur Alexandre. Ce prince, disoit-on, paroît avoir une foi mystérieuse dans sa destinée; il se croit appelé par la Providence à donner une direction religieuse aux idées du siècle. La sainte alliance, les ukases qu'il adresse à ses sujets, les protocoles de ses traités, semblent être une conséquence de sa doctrine; enfin, Mme Krudner elle-même n'étoit, disoit-on, qu'un missionnaire diplomatique destiné à jeter dans le midi de l'Europe les semences des nouvelles idées.

Ces conjectures me paroissent bien hasardées, si elles se rapportent à cette maladie de l'esprit humain que j'appellerai le mysticisme, dont les symptômes se manifestent d'une manière assez étrange en différentes parties de l'Europe. Il me semble, au contraire, que tous les souverains alliés cherchent à en préserver les peuples en les ramenant à une religion positive. Ce sujet, qui n'a point encore été examiné, me paroît mériter quelques réflexions.

Lorsqu'une nation est fortement attachée à son culte, ou qu'il existe plusieurs cultes communs à de grandes sections de la société, la société a une grande force, parce qu'elle a une direction régulière sur tout ce qui tient à la morale. Mais lorsque le culte n'existe plus que dans ses formes extérieures, et que chacun répète cette maxime : *il faut une religion pour le peuple*, il n'y a plus de religion, même pour le peuple; seulement il y a encore des notions vagues et des réminiscences de religion plus ou moins affoiblies, et qui se

modifient suivant le caractère de ceux en qui elles se sont conservées. Chacun se fait un Être suprême à sa manière : les imaginations ardentes s'égarent dans les illusions du spiritualisme ; le reste, grands et petits, se jette dans le déisme, la superstition ou l'athéisme ; la superstition même reste souvent compagne de l'athéisme. C'est ainsi que Cardam, athée intrépide tant que le soleil brilloit sur l'horizon, craignoit l'enfer dès que le soleil avoit disparu ; ou que le grand Frédéric, pendant toute la guerre de sept ans, se faisoit envoyer mystérieusement le bulletin de sa bonne aventure par sa sœur, la princesse Amélie.

Il faut distinguer ici la superstition des hommes vraiment religieux, mais peu éclairés, de la superstition qui survit, dans les hommes éclairés, à une émancipation religieuse.

De même, il faut distinguer l'athéisme spéculatif ou rationnel, de l'athéisme qui prend sa source dans les passions réunies à l'ignorance. Au fond, l'athéisme rationnel n'existe pas. Spinosa lui-même n'étoit pas athée, car il admettoit l'infini, et l'infini c'est Dieu. Mais Spinosa plaçoit l'infini dans la nature ; c'étoit le panthéisme, et non pas l'athéisme, qui répugne à la conscience de l'homme comme à celle du genre humain.

Quant au mysticisme, il a également deux caractères : l'un est le fanatisme, dans les siècles religieux mais peu éclairés ; l'autre est une sorte de passion toute moderne, infaillible résultat d'une civilisation très-avan-

sée, où l'on ne croit plus à une religion positive, où cependant on éprouve le besoin des impressions religieuses. L'un et l'autre se font sentir vivement aux imaginations ardentes, qui, de leur nature, ont une force de sympathie extraordinaire. Tout ce qui paroît mystérieux les réunit; elles agissent ou réagissent continuellement sur elles-mêmes. Dans les siècles religieux, ce sont les passions fortes qui font les hérésies et les sectes; dans les siècles irréligieux, ce sont elles encore qui font les hérésies de l'irréligion.

Considéré sous ce double point de vue, le mysticisme est politiquement très-dangereux; il ne peut être arrêté que par une grande sagesse et de très-grandes lumières dans les différens ministres de la religion.

Observez, en effet, depuis le dernier schisme d'Occident, à quoi est venu aboutir en Angleterre la révolution opérée sous Henri VIII. D'abord, en moins de trente ans, l'Angleterre change quatre fois de religion. Bientôt Cromwell, armé du mysticisme, usurpe sur les imaginations ardentes l'empire qu'avoit perdu la religion positive; bientôt encore, cette fièvre du fanatisme fait place à l'indifférence absolue sous Charles II. Dans cette disposition des esprits, qu'y a-t-il de stable en politique? l'État tombe si on l'attaque, il reste debout si on ne l'attaque pas. L'égoïsme isole tous les hommes, et ils ne se réunissent que dans la soumission. Mais un ambitieux se présente, il écrit sur ses drapeaux une devise qui rassure toutes les lâchetés; il dit:

Je maintiendrai, et dans quarante-huit heures il s'élève au trône. Telle fut la fin des Stuarts.....

L'Allemagne présente aussi des phénomènes analogues, modifiés cependant par sa constitution politique. En effet, sans remonter plus haut que la fin du dix-huitième siècle, qu'étoit alors ce grand édifice de l'Empire germanique, si péniblement reconstruit par le traité de Westphalie? Il subsistoit encore, parce qu'il n'étoit pas attaqué. Depuis soixante ans, toutes les croyances s'étoient dissoutes dans le socinianisme; et bientôt le mysticisme s'empara des imaginations trop vives pour ne rien croire, et trop subjuguées par l'esprit du siècle pour se soumettre à une religion positive : aussi, dans cette lutte de l'inertie religieuse et de la mysticité, un homme fort se présente, il renverse l'empire, et l'Europe asservie ne peut le vaincre qu'en abjurant les doctrines qui l'avoient énervée.

La France étoit restée étrangère au mysticisme, car le ridicule avoit fait justice des merveilles du cimetière de Saint-Médard; la constitution religieuse s'étoit conservée intacte, et les pompes de l'Église suffisoient aux âmes qui ont besoin d'être frappées par des objets sensibles. Quant à ceux que l'esprit du siècle entraînoit hors de la religion, ils adoptoient une philosophie que l'on n'accusera pas de conduire au mysticisme.

Mais du moment où la révolution eut proscrit l'exercice régulier de la religion, les imaginations ardentes qui avoient été contenues par l'autorité régulière de l'Église, s'abandonnèrent à elles-mêmes. Si l'on a vu

de simples paysans revêtir par leur propre inspiration les habits du sacerdoce, et satisfaire ainsi, par une vaine représentation des cérémonies religieuses, le besoin d'un culte qui leur étoit ravi, on peut concevoir à quelles aberrations peut se livrer l'inquiétude ou la foiblesse de l'esprit humain. Il se présente nécessairement alors de ces hommes à imagination forte, trompeurs ou trompés, peu importe, qui s'emparent des imaginations, et qui forment des sectes plus ou moins dangereuses.

D'abord, on a pu remarquer dans le midi de la France, et particulièrement sur les bords du Rhône, ces sociétés mystiques qui prétendent avoir le don de communiquer avec des puissances surnaturelles. Ces sociétés admettent le christianisme comme perfection de l'humanité; mais le christianisme, tel que nous le pratiquons encore, ne leur paroît qu'une image grossière du véritable christianisme.

Lorsque le concordat de 1801 eut relevé les autels en France, il se forma des églises partielles, qui, ne reconnoissant aucun chef dans la hiérarchie nouvelle, devoient naturellement tomber dans toutes les illusions du mysticisme. J'ai vu le catéchisme secret d'une de ces Églises : ce n'étoit plus la loi de l'Évangile qui devoit gouverner le monde chrétien; le *Paraclet*, ou consolateur promis à l'Église, étoit venu; les sectateurs du Paraclet, seuls élus de la céleste Sion, étoient, par leur élection même, incapables de recevoir l'atteinte

des foiblesses humaines..... Je laisse à penser quelles étoient les conséquences de ce nouveau quiétisme.

Ailleurs, et dans ces derniers temps, on a vu un vieillard à cheveux blancs, écho fidèle de je ne sais quel visionnaire allemand, prophétiser pour une époque fixe la mort du Roi, l'avénement mystérieux d'un successeur inconnu, et des catastrophes effroyables. Pendant dix-huit mois, ses prophéties, régulièrement propagées, ont agité les peuples de la rive gauche de la Loire.....

Je ne parlerai point de ces nombreux commentaires de l'Apocalypse, de ces révélations d'un solitaire de Septfonds, de ces écrits bizarres sur le règne de mille ans, sur les démonolâtres ou précurseurs de l'ante-christ, et sur la fin du monde; j'en conclurai seulement que l'esprit humain qui ne trouve pas un guide et un appui dans une religion positive, le cherche dans des fantômes qui l'égarent; et qu'après de longues et funestes erreurs, il arrive à ce terme de toutes les grandes illusions morales et politiques, l'affoiblissement et la dissolution de l'ordre social.

On remarque aussi, depuis quelque temps une autre sorte de mysticisme qui a ses professeurs et ses élèves. Il a commencé dans les romans, et finit dans les athénées : J.-J. Rousseau en a donné le premier modèle dans madame de Volmar; après lui, Mme de Staël a importé dans notre littérature la *mélancolie* et le spiritualisme du Nord. Enfin, un écrivain politique *fameux* parmi nous, s'occupe de déterminer la nature et la

source des impressions religieuses. Déjà, dans ses *Constitutions politiques*, il avoit exprimé, avec un sentiment assez remarquable des convenances sociales, ses opinions sur la religion en général; mais ses idées tiennent évidemment à l'école allemande, quoique ce ne soit précisément ni le socinianisme de Genève, épuré par J.-J. Rousseau, ni la *mélancolie* exaltée de Mme de Staël. Du reste, en considérant toute religion comme arbitraire et purement humaine, et en professant l'étrange maxime que plus il y aura de sectes dans un État, plus l'État trouvera de sécurité, il rentre évidemment dans le système dont j'ai voulu montrer le danger pour l'ordre social. Je ne crois pas pouvoir mieux le combattre que par un philosophe assez célèbre, dont peut-être il ne récusera pas l'autorité, Frédéric écrivant à Voltaire sur cette grande question des *religions philosophiques*.

Il s'agissoit du projet insensé d'établir à Clèves une colonie de philosophes, et de travailler à établir *l'adoration simple de l'Être suprême*.

La réponse du roi de Prusse me ramène à l'assertion que j'ai indiquée sur le principe secret de la politique de l'empereur Alexandre. Cette assertion me paroît complétement réfutée par la conduite même de ce grand prince. D'ailleurs, la Russie n'est point assez avancée dans la civilisation pour se livrer à des idées mystiques semblables au mysticisme philosophique de l'Allemagne, ou au mysticisme superstitieux qui se propage en France. La Russie est sous

l'influence d'une religion positive, et l'on ne voit pas ce que le prince gagneroit à y favoriser l'introduction d'un spiritualisme vague, et par cela même dangereux, parce qu'il tendroit essentiellement à séparer tout ce qui est réuni dans l'unité religieuse. Quant aux actes politiques de l'empereur Alexandre, ils sont encore la conséquence même de l'état actuel de l'Europe. Trois religions principales règnent dans les États des souverains alliés, et les croyances communes à ces trois religions ont été prises pour garantie des intérêts communs : il n'y a rien là de mystique; tout, au contraire, y prouve une grande pensée politique. Je n'ai rien à dire sur les visions prophétiques et sur le prétendu apostolat diplomatique de Mme de Krudner; son nom et la mémoire du maréchal de Munich, son grand père, peuvent seuls avoir fait supposer que la cour de Russie lui portoit quelqu'intérêt. J'observerai seulement que tous les gouvernemens l'ont fait surveiller, et l'ont successivement forcée d'aller prêcher ailleurs son évangile et la loi agraire.

Au reste, il est bon de le répéter, l'Europe fermente en ce moment de toutes parts, et tend à rentrer dans l'unité religieuse. Si elle peut être sauvée, elle ne sera sauvée que par-là.

NOTE 13. — (Page 235.)

DIDEROT faisoit élever chrétiennement sa fille, et même ses amis le surprirent lui faisant réciter le Catéchisme.

A cette occasion, Voltaire écrivoit ainsi dans une de ses lettres, le 3 janvier 1767 (*Correspondance générale*, tome 60, — édition de Kehl) :

« On dit qu'il laisse élever sa fille dans des principes qu'il déteste. C'est *Orosmade* qui livre ses enfans à *Arimane*. Ce péché contre nature est horrible. Je me flatte qu'il sévrera enfin un enfant qu'il a laissé nourrir du lait des furies. »

L'anecdote sur Diderot enseignant le Catéchisme à sa fille feroit certainement un joli sujet de tableau. Celle que raconte M. Thiébault, dans ses Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, pourroit en fournir le pendant. La voici :

« Dans un petit voyage où le marquis d'Argens et Maupertuis n'eurent un soir qu'une chambre pour eux deux, le président de l'Académie, s'étant mis à genoux

devant son lit, pour dire ses prières du soir avant de se coucher, son compagnon surpris s'écria : « Maupertuis ! que faites-vous ? — Mon ami, nous sommes seuls. » (Tome IV, page 315.)

Nota. — Le marquis d'Argens ne croyoit pas en Dieu, mais il sortoit de table s'il y avoit treize convives.

NOTE 14. — (Page 240.)

VOLTAIRE écrivoit :

« Si l'on m'attribue le Dictionnaire philosophique, je me hâterai de le désavouer avec mon innocence et et ma candeur ordinaires. »

Voici un trait de son innocence et de sa candeur, si l'on en croit l'écrivain déjà cité à la note 13.

Voltaire étoit allé à Berlin en 1743, et le marquis d'Argens lui dit franchement qu'il croyoit J.-B. Rousseau innocent des couplets qui l'ont fait condamner. Quelque temps après, Voltaire, qui n'avoit pu convaincre d'Argens du crime attribué à ce grand poëte, vint lui montrer une épigramme sanglante contre lui d'Argens. Voltaire la tenoit, disoit il, d'un correspondant à qui Rousseau l'avoit envoyée ; mais il a fait toutes les démarches nécessaires pour la faire supprimer, ou du moins pour empêcher qu'elle ne soit trop publique. Le marquis, d'abord très-irrité, voulut se venger, et bientôt après conçut des soupçons que ses amis parta-

gèrent. Il prit le parti d'en écrire à Rousseau lui-même, qui prouva complétement son innocence, et l'autorisa à *faire imprimer sa lettre*.... L'épigramme étoit de Voltaire. (Tom. IV, pag. 301.)

NOTE 15. — (Page 283.)

En relisant ce portrait, plus de dix ans après l'avoir composé, j'avoue que je fus arrêté par je ne sais quelle crainte de paroître plus tranchant qu'il ne convenoit alors à mon âge, et qu'il ne convient aujourd'hui à mon caractère, contre un homme qui occupe si fortement les imaginations et la renommée. J'ai donc recueilli avec intégrité les inspirations de ma conscience, bien décidé à effacer ce que j'aurois trouvé je ne dis pas seulement d'injuste, mais encore de sujet à contestation. C'est donc avec une conviction entière que j'ai maintenu ce que j'avois écrit dans un temps déjà si loin de moi. Nul n'admire plus sincèrement Voltaire dans tout ce qui auroit si honorablement porté son nom à la postérité : je crois l'avoir prouvé; mais nul plus que moi peut-être n'a une aversion plus vigoureuse contre tout ce qu'il a produit de mal, parce qu'il faisoit le mal méchamment.

Au reste, ce jugement n'est pas plus sévère que celui qui a été porté par des hommes qui font autorité. Je citerai MM. Demaistre, La Harpe et l'abbé Gallard :

DE VOLTAIRE,

PAR M. DEMAISTRE.

« La persécution du dix-huitième siècle surpasse infiniment toutes les autres, parce qu'elle y a beaucoup ajouté, et ne ressemble aux anciennes que par les torrens de sang qu'elle a versés en finissant. Mais combien ses commencemens furent plus dangereux! L'Arche sainte fut soumise de nos jours à deux persécutions inconnues jusqu'alors; elle essuya à la fois les coups de la licence et ceux du ridicule. La chronologie, l'histoire naturelle, l'astronomie, la physique, furent pour ainsi dire *ameutées* contre la religion. Une honteuse coalition réunit contre elle tous les talens, toutes les connoissances, toutes les forces de l'esprit humain. L'Impiété monta sur le théâtre; elle y fit voir les pontifes, les prêtres, les vierges saintes sous leurs costumes distinctifs, et les fit parler comme elle pensoit. Les femmes, qui peuvent tout pour le mal comme pour le bien, lui préférèrent leur influence; et tandis que les talens et les passions se réunissoient pour faire en sa faveur le plus grand effort imaginable, une puissance d'un nouvel ordre s'armoit contre la foi antique: c'étoit le ridicule. Un homme unique, à qui l'enfer avoit

remis ses pouvoirs, se présenta dans cette nouvelle arène, et combla les vœux de l'impiété. Jamais l'arme de la plaisanterie n'avoit été maniée d'une manière aussi redoutable, et jamais on ne l'employa contre la vérité avec autant d'effronterie et de succès. Jusqu'à lui le blasphême, circonscrit par le dégoût, ne tuoit que le blasphémateur; dans la bouche du plus coupable des hommes, il devint contagieux en devenant *charmant*. Encore aujourd'hui, l'homme sage qui parcourt les écrits de ce bouffon sacrilége, pleure souvent d'avoir ri. Une vie d'un siècle lui fut donnée afin que l'Église sortît victorieuse des trois épreuves auxquelles une institution fausse ne résistera jamais : le syllogisme, l'échafaud et l'épigramme. »

VOLTAIRE ET J.-J. ROUSSEAU,

PAR M. L'ABBÉ GALLARD.

« La pompe de l'éloquence et les charmes de la poésie, l'étude de la nature et les recherches de l'érudition, les subtilités du raisonnement et les abstractions de la métaphysique, toutes les ressources de l'esprit humain furent épuisées pour détruire la religion de nos pères.

» Le nombre de ses ennemis croissoit tous les jours; on les voyoit rangés sous différens chefs, dont le plus fameux s'élevoit au-dessus de tous les autres par le zèle de l'impiété autant que par l'éminence de ses talens. Ce zèle s'étoit allumé dans son cœur dès ses plus tendres années; il s'accrut avec l'âge, et prit une nouvelle activité dans les glaces de la vieillesse. Sa maxime fondamentale étoit qu'il n'y avoit rien de sérieux en cette vie, et que le sage se moque de tout. Ses injures, ses calomnies, et ses intrigues les plus odieuses, ne donnèrent pas à la religion des atteintes aussi funestes que le ridicule dont il savoit couvrir les objets les plus sacrés et les personnages les plus vénérables. Il lança sur la Pudeur, compagne inséparable de la Piété, des traits dont elle interdit le souvenir. Ce rire moqueur,

qui lui étoit naturel, se communiquoit rapidement aux âmes légères, dont le nombre est infini, et, faisant taire la raison et le sentiment, leur inspiroit, avec le mépris des choses saintes, le mépris de l'honneur et de la vertu. Tel fut l'oracle du dix-huitième siècle. C'est ainsi qu'il préludoit au renversement de cette monarchie, et qu'il mérita l'hommage solennel que ses disciples lui ont rendu au moment où ils portèrent leurs mains destructives sur cet antique édifice sans prévoir qu'ils seroient écrasés sous ses ruines.

» Tandis que la foule des esprits frivoles ou corrompus se jouoit avec lui autour de l'abîme creusé par sa témérité, son rival entraînoit par ses sophismes des esprits plus graves, et séduisoit par les prestiges de l'éloquence des âmes plus sensibles. Il possédoit l'art de donner les couleurs de la vérité aux plus étranges paradoxes, et de peindre les passions les plus dangereuses sous les traits mêmes de la vertu; art funeste dont il trouva tous les secrets dans les illusions de son esprit et de son cœur, et qu'il porta au plus haut degré par le vain désir d'étonner les hommes.

» Après avoir essayé ses talens par une déclamation contre les lettres, il tourne son éloquence contre la société elle-même, qu'il met en opposition avec la nature : il propose ensuite, pour les concilier, un plan d'éducation heureusement impraticable; puis il bâtit une république imaginaire qui servira de modèle à tous les séditieux. Son zèle s'enflammant contre les mœurs de son temps, il met les leçons de la vertu dans

la bouche de la volupté, et le calme de la sagesse dans un cœur flétri par l'athéisme.

» Le ton impérieux de ce réformateur universel n'offense point ses disciples ; l'absurdité de ses principes et leurs conséquences désastreuses ne les alarment pas ; l'incohérence de sa doctrine et ses contradictions les plus évidentes n'altèrent point leur confiance. Ils le suivent, les uns avec une folle sécurité, les autres malgré les plus justes frayeurs, jusque dans les ténèbres d'un doute qui a pour objet nos intérêts éternels.

Que dirai-je des honneurs qu'ils rendent à sa mémoire, et de cette admiration qui ne se refroidit pas, soit qu'il décrive ses égaremens avec complaisance, ou qu'il publie ses remords avec ostentation ; soit qu'il révèle la honte de ses amis ou de ses bienfaiteurs, ou qu'il s'efforce de justifier dans sa propre conduite l'oubli des devoirs les plus doux et les plus sacrés ? Tel que ces divinités fabuleuses dont les désordres ne scandalisoient pas leurs plus vertueux adorateurs, nous voyons encore à ses pieds des hommes meilleurs que lui, et qui rougiroient de lui ressembler.

ROUSSEAU ET VOLTAIRE,

PAR LA HARPE.

L'UN qui, dès sa jeunesse, errant et rebuté,
Nourrit dans les affronts son orgueil révolté (*),
Sur l'horizon des Arts sinistre météore,
Marqua par le scandale une tardive aurore,
Et, pour premier essai d'un talent imposteur,
Calomnia ces Arts, ses seuls titres d'honneur,
D'un moderne cynique affecta l'ignorance,
Du paradoxe altier orna l'extravagance,

(*) La Harpe, qui reproche à Rousseau son orgueil, étoit lui-même rempli d'orgueil! Mais voyez comme la religion qui agrandit son talent éleva son âme au-dessus des vanités humaines. Dans les fragmens de son Apologie de la Religion chrétienne, on trouve ce passage :

« Qui a pris soin de moi, quand mon père et ma mère m'ont été » enlevés? *Pater meus et mater mea dereliquerant me; Dominus » autem assumpsit me.* Pauvre et orphelin, j'ai été nourri du prix de » votre charité. » Après ce passage, la note suivante est écrite de la main de l'auteur sur les fragmens de cet ouvrage inachevé. « L'auteur, » à l'âge de neuf ans, a été nourri six mois par les Sœurs de la Charité » de la paroisse Saint-André-des-Arcs, et l'on sait que jusqu'à dix-neuf » ans il a été élevé et nourri par charité. »

Ennoblit le sophisme, et cria : *Vérité!*
Mais par quel art honteux s'est-il accrédité?
Courtisan de l'envie, il la sert, la caresse,
Va dans les derniers rangs en flatter la bassesse,
Et jusqu'aux fondemens de la société
Il a porté la faulx de son *égalité*.
Il sema, fit germer chez un peuple volage
Cet esprit novateur, le monstre de notre âge,
Qui couvrira l'Europe et de sang et de deuil.
Rousseau fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil :
Il vanta son enfance à Genève nourrie,
Et pour venger un livre, il troubla sa patrie,
Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers,
Sur sa ville chétive il régla l'univers.
J'admire ses talens; j'en déteste l'usage :
Sa parole est un feu, mais un feu qui ravage,
Dont les sombres lueurs brillent sur les débris.
Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits;
Et du faux et du vrai, ce mélange adultère
Est d'un sophiste adroit le premier caractère.
Tour-à-tour apostat de l'une et l'autre loi,
Admirant l'Évangile et réprouvant la foi,
Chrétien, déiste, armé contre Genève et Rome,
Il épuise à lui seul l'inconstance de l'homme,
Demande une statue, implore une prison;
Et l'amour-propre enfin égarant sa raison,
Frappe ses derniers ans du plus triste délire :
Il fuit le monde entier qui contre lui *conspire*,

Il se confesse au monde, et toujours plein de soi,
Dit hautement à Dieu : *nul n'est meilleur que moi.*

L'AUTRE, encor plus fameux, plus éclatant génie,
Fut pour nous, soixante ans, le dieu de l'harmonie.
Ceint de tous les lauriers, fait pour tous les succès,
Voltaire a de son nom fait un titre aux Français.
Il nous a vendu cher ce brillant héritage,
Quand, libre en son exil, rassuré par son âge,
De son esprit fougueux l'essor indépendant
Prit sur l'esprit du siècle un si haut ascendant;
Quand son ambition, toujours plus indocile,
Prétendit détrôner le Dieu de l'Évangile!
Voltaire, dans Ferney son bruyant arsenal,
Secouoit sur l'Europe un magique fanal,
Que, pour embraser tout, trente ans on a vu luire.
Par lui l'impiété, puissante pour détruire,
Ébranla, d'un effort aveugle et furieux,
Les trônes de la terre appuyés dans les cieux.
Ce flexible Protée étoit né pour séduire :
Fort de tous les talens et de plaire et de nuire,
Il sut multiplier son fertile poison.
Armé du ridicule, éludant la raison,
Prodiguant le mensonge et le sel et l'injure,
De cent masques divers il revêt l'imposture,
Impose à l'ignorant, insulte à l'homme instruit :
Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit,
Faire du vice un jeu, du scandale une école.
Grâce à lui, le blasphème et piquant et frivole

Circuloit embelli des traits de la gaîté :
Au bon sens il ôta sa vieille autorité,
Repoussa l'examen, fit rougir le scrupule,
Et mit au premier rang le titre d'incrédule.

FIN DES NOTES.

NOTICE

CHRONOLOGIQUE.

1694. — NAISSANCE DE VOLTAIRE (20 février).
1718. — Œdipe, tragédie.
1723. — La Henriade.
1724. — Mariamne, tragédie.
1728. — Lettres philosophiques (publiées en anglais).
1730. — Brutus, tragédie.
1731. — Histoire de Charles XII.
1732. — Zaïre, tragédie.
1733. — Lettres philosophiques (publiées en français).
1734. — Adélaïde du Guesclin, tragédie. — Quatre Discours en vers sur l'homme.
1735. — La Mort de César, tragédie.
1736. — Alzire, tragédie.
1738. — Élémens de Philosophie de Newton.
1742. — Mahomet, tragédie.
1743. — Mérope, tragédie.
1746. — Discours de réception à l'Académie française.
1748. — Sémiramis, tragédie.
1750. — Oreste, tragédie.
1752. — Siècle de Louis XIV.
1755. — L'Orphelin de la Chine, tragédie.
1756. — Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations.
1758. — Candide.

1760. — Tancrède, tragédie. — L'Écossaise.
1762. — Olympie, tragédie.
1764. — Commentaires sur les tragédies de Corneille. — Dictionnaire philosophique.
1765. — Le Triumvirat, tragédie.
1773. — Les Pélopides.
1778. — Irène, — Agathocle (tragédies).
———— Mort de Voltaire, le 31 mai.

FIN DE LA NOTICE CHRONOLOGIQUE.

TABLE

DES MATIÈRES.

PAGES

AVERTISSEMENT. v

INTRODUCTION. — Quelle a été la véritable influence de la philosophie du dix-huitième siècle sur la politique. 1

Jeunesse de Voltaire. — Élevé à l'école des épicuriens. — Fin du règne de Louis XIV. — Plan d'un poëme épique sur la ligue. 5

OEdipe. — Épître à Uranie. — Voltaire se retire en Angleterre. — Son voyage en Hollande. — Visite à J.-B. Rousseau. — Retour en France. 6

Mariamne. — Maladie. — Thiriot. — Fortune déjà considérable. — Insulte chez le duc de Sully. — Retraite à Londres. 9

La Henriade. — Examen de ce poëme. 14

Retour en France. — Brutus. — Place vacante à l'Académie. — Voltaire ne l'obtient pas. 21

Zaïre. — Examen de Zaïre. 24

Lettres philosophiques. — Projet contre Pascal. — Sa retraite à Cirey. 26

Adélaïde du Guesclin. — Discours sur l'homme. — Il se livre à la métaphysique. — Réflexions sur la philosophie de Voltaire. — Il se retire en Hollande. 28

Haine contre J.-B. Rousseau. — Philosophie de Newton. — Retour secret à Paris. — La Mort de César. — Opéra. 36

Correspondance insidieuse avec le P. Tournemine. — Attaques contre Pascal. — L'abbé Desfontaines. — Alzire.

PAGES

Comédies : le Mondain. — Il se retire auprès du jeune prince royal de Prusse. 40
Jeunesse de Frédéric. — Ses premières liaisons avec Voltaire. 48
Libelles. — Voltairomanie. — Poursuivi en calomnie par l'abbé Desfontaines. 52
Pascal. — Attaques de Voltaire contre ce grand philosophe chrétien. 55
Mahomet : l'Horreur sur le théâtre. 58
Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations. — Faux principe de cet ouvrage. — Apologie du Christianisme. Ibid.
Mahomet, dédié au souverain pontife. 72
Voltaire envoyé auprès de Frédéric. — Mérope. 73
Mort du cardinal de Fleury. — Réflexions sur l'état politique et moral de la France, à cette époque et dans le siècle précédent. 74
Voltaire sollicite la place que le cardinal laisse vacante à l'Académie. — Il publie une Apologie de ses sentimens et de sa conduite. Il désavoue les ouvrages suspects ou licencieux qui lui sont attribués. 89
Il n'est pas élu, et se retire en Hollande. — Chargé de négocier secrètement auprès du roi de Prusse. 92
Retour à Paris. — Maladie du roi à Metz. — Voltaire travaille pour les fêtes de la cour. — Mme de Pompadour lui fait donner la charge de gentilhomme ordinaire du roi. — Faveurs et disgraces. 95
Il compose le Manifeste de la France pour le prince Édouard. — Nouvelles disgraces. 99
Place vacante à l'Académie. — Voltaire se présente pour la quatrième fois. — Il fait son apologie et celle des jésuites. — Il est nommé à l'Académie. 102
Nouvelles disgraces. — Il se retire à la cour de Lunéville. — Mort de Mme Duchâtelet. — Retour à Paris. — Rivalité avec Crébillon. — Sémiramis. — Oreste. — Rome sauvée. — Nouvelle défaveur. 104

PAGES

Frédéric l'attire à Berlin. — Histoire de son séjour à la cour de Frédéric. — Maupertuis. — D'Arnaud. — Billets de Leipsick. — Procès scandaleux. — Histoire du siècle de Louis XIV. — La Baumelle. — Débats ridicules. — L'abbé de Prades. — Procès de Koénig. — Rupture et réconciliation avec Frédéric. — Congé pour les eaux de Plombières. — Arrestation à Francfort. 113

Voltaire, libre enfin de la servitude de Berlin, ne sait où fixer son asile. — Ses inquiétudes au sujet de sa Pucelle d'Orléans. — Il se retire successivement à Tourney, aux Délices, et enfin à Ferney. 141

Nouvelle carrière. — Vaines tentatives pour rentrer à Paris. — Nouvelle correspondance avec Frédéric. — Guerre de sept ans. — Révision des ouvrages de Voltaire. — Précis du siècle de Louis XV. — Première partie de l'histoire du czar Pierre. 149

Tancrède. — Dédicace à Mme de Pompadour. 159

Désespérant de rentrer à Paris, il se jette ouvertement dans le parti de l'Impiété. — Tableau de la littérature et de la philosophie à cette époque. 160

Voltaire forme le projet d'*écraser l'infâme*. — Histoire de cette conspiration. — Projet d'une colonie de philosophes à Clèves. — Correspondance avec Frédéric. 174

Le chevalier de La Barre. 193

Fréron. — Comédie des Philosophes. — L'Écossaise. — Lefranc de Pompignan, 196

Dictionnaire Philosophique. 201

Il adopte la petite nièce de Pierre Corneille. 204

Cassandre, opposée à Athalie. — Olympie. — Calas. 209 — 211

Suite de l'histoire du czar. — Catherine II. — Réflexions sur la Russie et sur la Grèce. 213

Projet de rebâtir le temple de Jérusalem. — Abolition de l'institut des jésuites. — Joie de Voltaire. — Frédéric prend contre lui la défense des jésuites. 219

PAGES

Sur J.-J. Rousseau.—Émile.—Jalouse fureur de Voltaire contre J.-J. Rousseau.—Libelles impies. 222
Sacrilège. — Correspondance avec l'évêque d'Annecy. 230
Mort de Damilaville. — Livres impies publiés sous le nom d'écrivains auxquels ils sont étrangers. 236
Voltaire écrit secrètement contre le P. Hémault, et lui offre de le venger. 237
Maladie de Voltaire. — Profession de foi. — Rétractation de ses ouvrages irréligieux. — Guérison. — Voltaire se moque de lui-même et de la religion. 240
Irruption de livres impies. — Système de la nature. — Réquisitoire de M. Séguier.—Terreur des philosophes.—Le parlement est dissous. 242
Statue érigée à Voltaire. — Son apothéose dans un souper de Mlle Clairon. 246
Cinq nouvelles tragédies. — Fondation de Versoy. 249
Retraite de M. de Choiseul. —Sur la chute du parlement. 252
Voltaire réfute le système de la nature. — Ses sentimens sur Dieu et sur l'âme. — Philosophie des anciens. 254
Mort de Louis XV. — Prédiction de Frédéric. — Nouveau règne. 259
Des écrivains qui ont réfuté Voltaire : Larcher, l'abbé Foucher, l'abbé Guénée. — Lettres de quelques juifs portugais.— Chagrin de Voltaire.— Nouveaux ouvrages impies. — Hommages qu'il reçoit de toute l'Europe, excepté de Joseph II. 263
Irène. — Voyage à Paris. — Histoire de son séjour à Paris. — Maladie. — Triomphe populaire. — Mort. — Funérailles. — Testament. — Portrait. 270

NOTES.

PREMIÈRE NOTE.—Extrait d'une lettre de sir Edmond Burcke, sur les écrivains irréligieux d'Angleterre qui ont servi de modèle à Voltaire. 285

PAGES

2e NOTE. — Sur la philosophie, et sur le principe de la philosophie du dix-huitième siècle. 287

3e NOTE. — Sur la prétendue antiquité de la race humaine. — Extrait du Discours préliminaire du grand ouvrage de M. Cuvier, sur *les ossemens fossiles des quadrupèdes*. 295

4e NOTE. — Extrait d'une lettre de Voltaire à M. Ségui, sur J.-B. Rousseau. 303

5e NOTE. — Sur la proposition contestée à Maupertuis par le docteur Koénig. 301

6e NOTE. — Avis ridicule envoyé au journal de Leipsick par Voltaire contre Maupertuis. 302

7e NOTE. — Sur le roman de Candide, par Mme de Staël. 303

8e NOTE. — Sur le jansénisme. 305

9e NOTE. — Lettre de l'abbé Raynal à l'Assemblée constituante. 307

10e NOTE. — Citation de Bossuet sur les commencemens du christianisme. 311

11e NOTE. — Citation de Winkelmann et de M. Demaistre sur le ton ironique ou insultant. 313

12e NOTE. — Sur la prédiction de Frédéric, que chaque peuple voudrait avoir sa religion particulière. — Réflexions sur les effets actuels du schisme de Luther, en religion et en politique. 315

13e NOTE. — Sur Diderot enseignant le Catéchisme à sa fille, et Maupertuis faisant sa prière devant le marquis d'Argens. 325

14e NOTE. — Sur les désaveux de quelques ouvrages par Voltaire. 327

15e NOTE. — Portrait de Voltaire par M. Demaistre. — Portraits de Voltaire et de Rousseau par M. l'abbé Gallard. — Portraits de Rousseau et de Voltaire (en vers) par La Harpe. 335

NOTICE CHRONOLOGIQUE. 339

FIN.



Errata.

Pag. 65, lig. 7 : au lieu de ces mots : si l'empereur Frédéric couronne le pontife Adrien, *lisez* si l'empereur Frédéric est couronné par le pontife Adrien.

Pag. 155 et autres : au lieu de : duc de Choiseuil, *lisez* duc de Choiseul.

165, lig. 17 : au lieu de l'abbé de Fleury, *lisez* l'abbé Fleury.

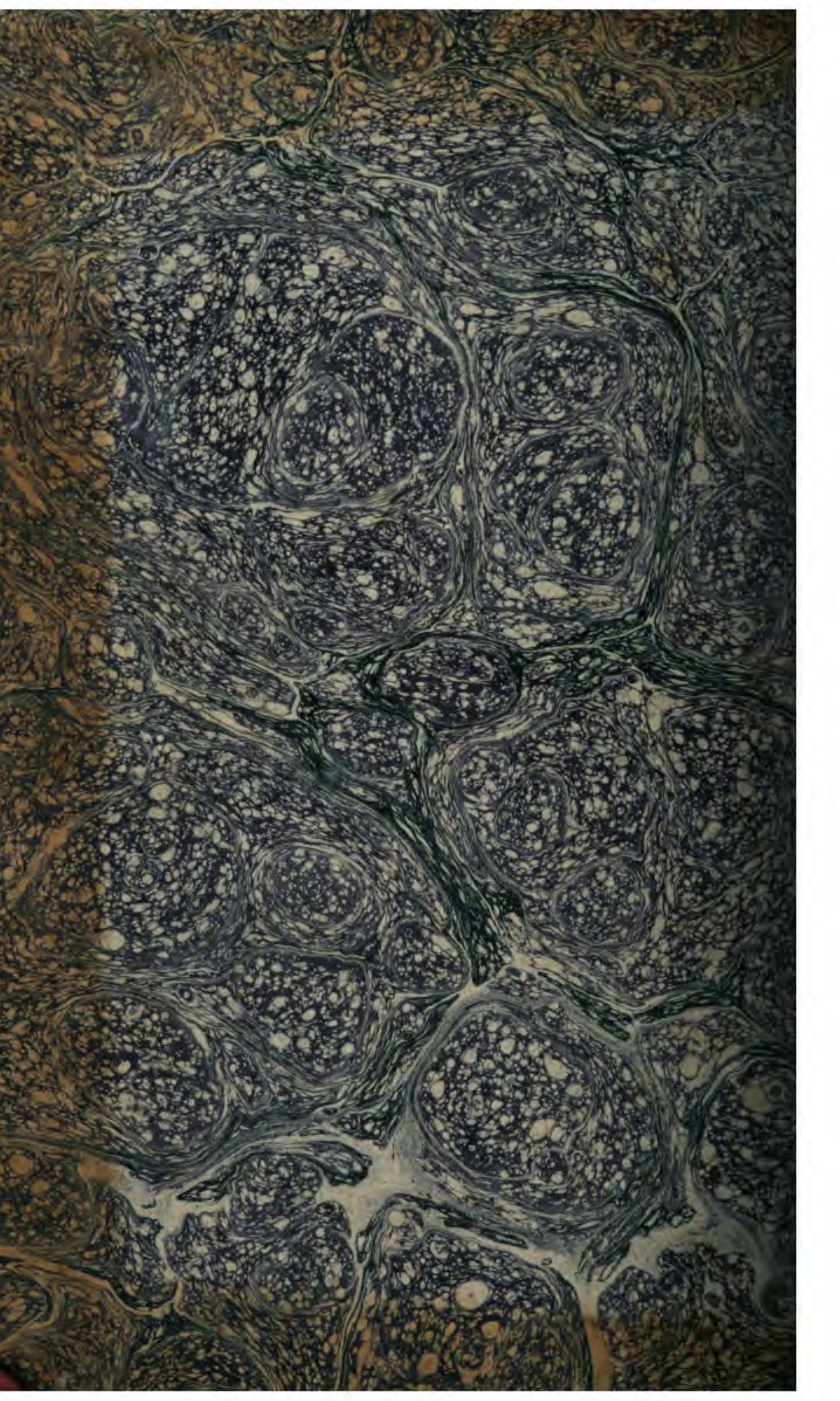
171 22 : au lieu de genre-humain, *lisez* corps humain.



C. r. J. P
12.12.38

58/63

90






ACADÉMIE DE PARIS
PRIX DU CONCOURS GÉNÉRAL